ŒUVRES

DE

BARTHÉLEMY ET MÉRY.

2me PARTIE.

IMPRIMERIE D'AUG. COULON,
A BRUXELLES.

OEUVRES

DE

BARTHÉLEMY ET MÉRY,

CONTENANT :

LES JÉSUITES, ÉPÎTRE A M. LE PRÉSIDENT SÉGUIER ;
LES GRECS, ÉPÎTRE AU GRAND-TURC ;
ROME A PARIS ; LA BACRIADE,
OU LA GUERRE D'ALGER ;
ET LES ÉTRENNES A M. DE VILLÈLE,
OU LES ADIEUX AUX MINISTRES.



BRUXELLES,

H. TARLIER, LIBRAIRE ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 306.

1828.

LES

JÉSUITES.

ÉPÎTRE

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT SÉGUIER.

Brouillons, c'est vous qui troublez toute l'Église.
(Le pape Clément VIII aux Jésuites.)
Congregationes de auxiliis.

PRÉFACE.



Pour répondre d'avance aux calomnies des écrivains de mauvaise foi, nous protestons de notre respect sincère pour la religion divine de Jésus-Christ, telle que nous l'a faite l'Évangile, douce, charitable et tolérante. Nous nous sommes attachés, dans cette épître, à établir scrupuleusement une distinction entre le vénérable Clergé gallican, et la secte ultramontaine qui sape aujourd'hui les fondemens de nos libertés civiles et religieuses; nous savons que cette matière est toujours fort délicate à traiter; mais nous pensons aussi qu'il est du devoir de tout écrivain indépendant de rompre le silence, dans un moment où un Jésuite missionnaire a fait entendre ces étranges paroles : « Les veilles des » fêtes de Noël, une orgie épouvantable, et des im- » piétés telles que les temps les plus orageux de la » révolution n'en ont point eu de semblables, ont eu » lieu dans un hôtel de cette ville..... Les détails en » font horreur, et ma bouche se refuse à en faire le ré- » cit. Les impies! ils étaient sous l'obsession du dé- » mon! Qu'eux et leurs enfans soient à jamais maudits » de Diéu! » *

* Voyez le Constitutionnel, du 18 janvier.

LES

JÉSUITES.



Oui, par un double arrêt, ta justice éclatante,
D'une secte haineuse a renversé l'attente,.
Et les moteurs publics de l'occulte pouvoir
Ont par des cris aigus trahi leur désespoir.
Le jour où retentit la sentence fatale,
On dit que, rassemblés dans une vaste salle,
Les vieux représentans du corps ultramontain
Marquèrent d'un trait noir ce triste bulletin;
L'*Étoile*, transformée en sinistre comète,
De la sainte colline illumina le faîte;
Montrouge se couvrit d'un lugubre linceul,
Et le deuil, en long crêpe, obscurcit Saint-Acheul:

En tableaux déchirants cet arrêt leur retrace
De leurs affronts passés l'immortelle disgrâce;
Ils tremblent de revoir ce honteux monument [1]
Qu'en face du palais bâtit le Parlement,
Et maudissent encor la funeste journée,
Où Servin les montrait à la France étonnée, [2]
Lorsque, d'un régicide élevant le couteau,
Il vouait ses patrons à l'ignoble poteau.

Tu ne l'ignores pas, dans leur secret office,
Ils proscrivent le juge accusé de justice,
Et sur l'index romain dénoncent sans remords
La vertu des vivans et la gloire des morts.

Toutefois, rendons grâce à la loi salutaire
Qui, dérobant Thémis au joug du ministère,
Permet au magistrat d'obéir au devoir,
Affranchi du caprice et des coups du pouvoir;
Sans ce ferme soutien, peut-être, une ordonnance
A ta royale main eût ravi la balance;
Et le noir capuchon, qui se montre en tout lieu,
Eût passé du Parquet au siége du milieu.

LES JÉSUITES

A PARIS.

Ainsi, dans tout l'État, une assemblée auguste,
Aux modernes ligueurs oppose un bras robuste;
Hors de là, tout subit un joug avilissant,
Et les nouveaux sujets d'un Suzerain puissant,
Pareils à ces troupeaux que le boucher réclame,
Offrent leur dos servile au sceau du *Monogramme*. [1]
Un mot mystérieux, chaque jour, les instruit
De l'antre désigné pour le club de la nuit:
Sous le cintre abaissé de ses voussures sombres,
Où des héros proscrits dormaient les grandes ombres,
A l'horloge du mont quand minuit a sonné,
On nous dit, qu'aux lueurs d'un cierge profané,
Les vicaires de Rome assemblent leurs Séïdes;
Le caveau retentit de vœux liberticides;
Un vieillard inspiré, fantôme de Châtel,
Souille de ses genoux les marches d'un autel,
Il lit de leurs statuts la formule secrète,
Et l'auditoire impie en hurlant la répète;
Tel on nous peint l'enfer, quand la trompe d'airain
Appelle les démons au brûlant Sanhédrin.

Mais, de tous les pouvoirs bientôt dépositaire,
Rome, enfin, sortira des ombres du mystère;
Elle a promis le monde à ses fils conquérans:
Déjà leur secte impure envahit tous les rangs,
On dit qu'on a vu même, oubliant leur audace,
Des vétérans passer sous les fourches d'Ignace.
De la liste civile intendans absolus,
Les royales faveurs sont pour leurs seuls élus,
Des plus nobles emplois le nouveau titulaire
Reçoit le ruban rouge après le scapulaire;
Descendus de la cour dans les rangs les plus bas,
On les voit dans la fange embaucher des soldats,
Et du père F...... la sequelle infernale,
La patenôtre en main, professe la morale.
Bien plus: le porte-feuille assouvit leurs désirs;
Dans le conseil suprême ils ont leurs triumvirs,
L'esprit des Médicis échauffe leur poitrine;
Au palais Luxembourg, les fils de la doctrine
En chars armoiriés se pressent chaque jour;
Au palais où le peuple a sa modeste cour,
Du côté patriote on usurpe la place,
L'intrigue, chaque année, en rétrécit l'espace,
Et bientôt, par l'effet d'un miracle nouveau,
Sur le siége de Foy nous verrons Delavau:
Là, pour sept ans entiers, dès qu'on a pris séance,
Comme chez Pithagore, on se voue au silence;
Les Jésuites en frac, humblement prosternés,

Vers le banc du ministre ont leurs regards tournés,
Par des signes muets, ils accueillent sans honte
Les dix cent millions encaissés pour leur compte;
Et, quand le chancelier, d'un saint zèle échauffé,
Convoqua ces béats pour un *auto-da-fé*,
Dans l'urne du scrutin leur boule mercenaire
A voté de Dracon le code sanguinaire.

Voilà par quels excès, ces hardis novateurs
Méritent, chaque jour, nos cris accusateurs.

Avec moins de raison, dans nos vieux monastères
On fronda la mollesse en vêtemens austères,
Et des traits du sarcasme on poursuivit long-temps
Du cloître paresseux les muets habitans :
Plutôt que de souffrir ces odieux Jésuites,
Qu'on aimerait mieux voir, de nos jours, reconstruites
L'opulente Chartreuse et l'Abbaye-aux-Bois,
Où de pieux reclus, étrangers à nos lois,
Bornant leur horizon à l'enceinte claustrale,
Pour élire un prieur réservaient leur cabale!
Oui, plus facilement on aurait supporté
Du joyeux Théatin la molle oisiveté;
Le savant Janséniste, enfant de l'oratoire;
Ces pères de Saint-Maur au vaste réfectoire;

Ces Chartreux indolens, ces gras Bénédictins,
Et ces galans Abbés, sybarites mondains,
Qui, dotés par la cour de riches bénéfices,
Faisaient, par leurs valets, réciter leurs offices.
Aujourd'hui même encore on verrait, sans courroux,
Les fils de Loyola se glisser parmi nous,
Si, des ordres détruits pacifiques émules,
Comme eux, ils n'affichaient que de sots ridicules;
Ces travers n'offrent pas un dangereux effet,
Ils amusent par fois. Eh! qu'importe en effet
Que l'évêque d'Hermès, donnant trève à sa gloire,
Chasse sur un tapis une boule d'ivoire;
Que l'abbé Trébuquet, sur son lit innocent, [4]
Aspire, chaque jour, un bain rafraîchissant;
Que Corbière aux bouquins voue un culte idolâtre;
Que Sosthène d'hysope asperge le théâtre;
Que dévot spadassin, notre Garde-des-Sceaux [5]
Appende à ses lambris des fleurets en faisceaux!
De ces légers délits on les absout sans peine;
Mais, les chefs turbulens de la secte romaine,
Janissaires du Pape, ont établi leur camp
Devant le Carrousel promis au Vatican;
Et, de l'ambition savourant les délices,
Ainsi que les honneurs, ils cumulent les vices.

Le peuple les connaît: que dans ses numéros,

L'*Étoile*, chaque soir, couronne ses héros;
Que d'Ekstein et Bonald, apôtres de l'école,
Sur le front de leurs saints placent une auréole;
Qu'ils vantent leurs bienfaits, qu'ils prônent leurs vertus!
La Grèce voit ses fils sous la croix abattus;
Aux plaines de Salins, sous des cendres brûlantes,
Expirent, sans abri, des familles tremblantes.
La France a retenti d'un appel, et soudain,
Le denier de la veuve et l'or du publicain
Sont tombés, confondus, dans l'urne de l'offrande.
Parmi les membres saints de notre Propagande,
Quel moine citoyen, quel Jésuite connu
A couvert d'un manteau son frère demi-nu?
Dans l'opulent Saint-Roch, quel bon missionnaire
A quêté pour les Grecs en sortant de sa chaire?
Ils parlent de vertus!! eh! quel long cri d'effroi
La France pousserait aux genoux de son Roi,
Si, bravant les verroux, un courageux poète
Déchirait, d'une main noblement indiscrète,
Ce pompeux voile d'or, qui, dans notre cité,
Des criminels heureux couvre la nudité;
Si, de la voix du peuple interprète cynique,
Sur un papier vengeur il gravait leur chronique;
Si, de nos fiers Séjan troublant la longue paix,
Et livrant au soleil la nuit de leurs palais,
D'un inflexible bras, il traînait à sa barre
La luxure en éphod, et l'inceste en simarre!!!

MONTROUGE

ET SAINT-ACHEUL.

Aux portes de Paris, dans un champ désolé,
S'élève un monument de grands arbres voilé ;
D'un génie inconnu la main réparatrice
De décombres épars maçonna l'édifice ;
Merveilleux Oasis, où le prêtre romain
S'arrête, pour charmer les ennuis du chemin ;
C'est Montrouge ! c'est-là que la cité papale
Fit, par ses lieutenans, fonder sa succursale !
C'est-là, que, de Fortis, les abbés recruteurs, [6]
De jeunes Chérubins fougueux instituteurs,
Du zèle qui dévore armant les plus timides,
Au *vieux de la Montagne* élèvent des Séïdes !

D'autres mains ont déjà formé ces nourrissons ;
Saint-Acheul leur donna les premières leçons ;
C'est dans ce vieux castel, arrosé par la Somme,
Où règne Loriquet par la grace de Rome, [7]
Que, mutins écoliers, ils ont pleuré sept ans,
Sous l'immodeste fouet de leurs chastes pédans :
Là, des siècles éteints tout rappelle l'image,
Le triple syllogisme y corrompt le langage ;

De la théologie interprètes jurés,
Leurs régens ergoteurs, Vadius tonsurés,
S'enferment en champ-clos et consomment des heures
A pointer un dilemme et nier des majeures;
La science profane y tient son rang aussi:
On s'y croit aux beaux jours du père Jouvency[8],
Alors que, professant dans des chaires gothiques,
De vieux Faunes en robe épuraient les classiques,
Et, rigides frondeurs des amours de Didon,
Expliquaient chastement le *pastor Corydon.*

Heureux l'adolescent qu'a nourri ce collége!
C'est peu que sur les bancs Loriquet le protége;
Si le monde sourit au jeune ultramontain,
Les frères séculiers assurent son destin;
Rainneville l'impose aux bureaux de Villèle[9];
Il a, chez Frayssinous, l'abbé de la Chapelle[10];
De Luynes, vice-roi de l'Université[11],
D'un lucratif emploi dote sa piété,
Et le grand justicier, Pilate du prétoire,
Lance le protégé dans le réquisitoire.
Ainsi, dans le harem par la honte ennoblis,
Des jeunes icoglans montent aux pachalis.

LES MISSIONS

EN PROVINCE.[12]

Heureux, si de ce corps l'ambition fatale
Étreignait seulement la vaste capitale!

Mais c'est peu que Paris, par Ignace occupé
Sous son épaisse robe étouffe enveloppé,
Et rende un culte impie aux bâtards de l'église;
Bien mieux encor, par eux, la province est conquise,
Et, dès que sur un point éclate le danger,
En poste, nuit et jour, on les voit voyager;
De fougueux visiteurs parcourent, dans leurs chaises,
La France d'aujourd'hui parquée en diocèses :
Leur souffle apostolique échauffe les esprits,
Et quand, devers le nord, un courageux mépris
De la religion siffle les faux prophètes,
Ils vont dans le Midi réparer leurs défaites.
Dirons-nous tous les lieux que ces hardis soudards
Ont déjà ralliés à leurs saints étendards?
Grenoble, des Humbert antique résidence;
Le froid Montélimart, la déserte Valence;
Orange énorgueilli de ses débris romains;
Vienne où mourut Pilate en se lavant les mains [13];
Toulouse, vieux berceau de Villèle et d'Isaure;

Montpellier où fleurit le culte d'Épidaure ;
Nismes, cher à Calvin ; Bagnère aux tièdes eaux ;
Narbonne dont le miel parfume les côteaux ;
Lodève, Albi, Rhodès illustré par un crime ;
Bordeaux où Peyronnet sacrifia l'escrime [14] ;
Aix peuplé de maisons ; Marseille aux rocs pelés,
Et le saint Avignon aux remparts crénelés ;
Cette ville papale, au Vatican si chère,
Étale, avec orgueil, son fastueux calvaire :
C'est-là que de Beaussan les dévots ateliers [15]
Fabriquent, à grands frais, ces modernes béliers,
Ces croix qui, lourdement, aux fardiers confiées,
Menacent les cités déjà purifiées,
Et, pareilles en masse au cheval d'Ilion,
Font tomber les remparts, à la voix de Guyon.

Dès qu'une bonne ville, accueillant l'ambassade.
Déclare hautement s'armer pour la croisade,
Les deux partis rivaux échangent leur traité :
Au général Jésuite on livre la cité ;
Les roitelets urbains, abdiquant leur puissance,
Lui font, à deux genoux, serment d'obéissance ;
Il entre, sur les tours fait flotter ses drapeaux,
Il attelle à son char ces fiers Municipaux,
Met à l'ordre du jour sa sainte politique,
Et le gouvernement devient théocratique.

Ils laissent aujourd'hui l'adorateur du Tien
Mourir à Macao, privé du sceau chrétien;
Ils ne vont plus ravir, sur de brûlantes plages,
Aux griffes du démon des peuplades sauvages,
Et poursuivre, en brisant Pagode et Manitou,
Le Sachem muscogulge et le Fakir indou.
La France leur suffit; c'est là leur nouveau monde,
Son soleil est si beau, sa clarté si féconde!
Pour ces prêcheurs errans c'est la terre de miel,
Aux élus de Juda promise par le ciel.
Ah! qu'ils sont beaux d'orgueil et que leur joie est sainte!
Quand d'une cathédrale ils arpentent l'enceinte,
Et, le tarif en main, par des calculs pieux,
Comptent les pénitens qu'ils vont gagner aux cieux;
Tandis que le curé, vrai pasteur de l'église,
Abandonnant l'autel et sa chaire conquise,
Pleurant ses auditeurs, vers d'autres accourus,
Va demander à Dieu le départ des intrus!

Cependant, les intrus que la Superbe enflamme,
Du spectacle prochain arrêtent le programme;
Ils divisent, par jour, l'allégresse et les pleurs,
Ils préparent la croix, les guirlandes de fleurs,
La crécelle de deuil et la cloche de fête;
Dans la troupe sacrée on choisit le poëte,
Chargé de travestir des cantiques de paix

Sur l'air républicain de l'hymne marseillais;
Ainsi tout est prévu; tout est réglé d'avance,
Puis le rideau se lève et la pièce commence.

La nuit règne : le temple en longs voiles de deuil.
Offre au peuple l'aspect d'un immense cercueil :
Les cierges sont éteints, un pâle luminaire
Prête ses derniers feux aux bancs du sanctuaire;
Groupés sur le parvis, des gendarmes pieux
Montrent aux mécréans leurs uniformes bleus;
Et sous l'arc des piliers, de hautes sentinelles
Surgissent en shakos dans les rangs des fidèles.
Tout frémit : l'orateur peint la triste cité,
Où l'infernal écho répète ÉTERNITÉ;
Il montre l'Océan de soufre et de bitume,
Qu'une invisible main incessamment allume;
Et le Juge éternel, sur un nuage assis,
La foudre en main, frappant les pécheurs endurcis;
Tout-à-coup un éclair luit sous la galerie,
Sous les vitraux brisés tonne l'artillerie,
Et la foule, poussant un cri réprobateur,
S'évanouit en masse aux pieds de l'orateur.
Est-ce ainsi que le Christ, volontaire victime,
Révélait aux Gentils sa morale sublime,
Lorsqu'envoyé céleste, il venait dans Sion
Accomplir sur la croix sa sainte mission?

Peuple, console-toi, renais à l'espérance :
Il arrive le jour de la réjouissance ;
A la tour du clocher, dès l'aube, un triple airain
Du bon roi Dagobert chante le vieux refrain [16] ;
L'église a revêtu sa robe solennelle,
Le tabernacle saint de flambeaux étincelle ;
De soyeux étendards, trésor des marguilliers,
Se déroulent, groupés aux anneaux des piliers ;
Avec art suspendue aux franges d'amarante,
Brille le long des nefs la bougie odorante ;
Cent lévites, le front rayonnant de bonheur,
Garnissent les fauteuils et les stalles du chœur ;
Debout, devant l'autel, l'ardent thuriféraire
D'une vapeur d'encens couvre le sanctuaire,
Et, sous le voile blanc, les épouses de Dieu,
D'un concert virginal ravissent le saint lieu....
Ces lampes, ces parfums, ces bannières mystiques,
Ces abbés, revêtus de riches dalmatiques,
Ces angéliques voix, ces nuages d'encens,
Tout éblouit les yeux, tout enivre les sens ;
Le Jésuite triomphe, et le peuple idolâtre
Applaudit dans l'église aux pompes du théâtre [17].

Cependant, abîmée en un long repentir,
La cité pécheresse abjure tout plaisir :
Dans les cercles mondains on commente l'*Étoile* ;

La larme à l'œil, Thalie a fait tomber sa toile,
Son temple est proclamé le palais du démon,
Au lieu d'un vaudeville on annonce un sermon;
Les chefs ambitieux de la sainte milice
Usurpent hardiment l'hôtel de la police,
Et, sur l'angle des murs, leurs suppôts effrontés
Collent des mandemens en guise d'arrêtés.

En vain la probité, justement révérée,
Du plus chétif emploi sollicite l'entrée,
Elle ne peut offrir qu'un placet sans vertu,
Si de leur apostille il n'est pas revêtu;
Malheureux! arme-toi de leur croix triomphale,
De ta conversion promène le scandale;
Immole ta croyance aux *pères de la Foi*,
Songe qu'il n'est, sans eux, de faveur ni d'emploi;
Le bureau du ministre est dans leur sacristie,
Une main criminelle a préparé l'hostie,
Choisis, et harcelé par un double tourment,
Pour éviter la faim, subis le sacrement [18].

O vous, qui de leurs pieds essuyez la poussière,
Jésuites en écharpe habillés par Corbière,
Gloire vous soit rendue, honnêtes magistrats!
Des collèges royaux dédaignant le fatras,

Vous jugez sainement, dans votre conscience,
Qu'un frère ignorantin est un puits de science,
Et, tandis que Lancastre, exilé par Guyon,
Honni chez les Français, rentre dans Albion,
Sages conservateurs des pieuses antiennes,
Vous dotez noblement les écoles chrétiennes.
Contemplez ces bons clercs qui, d'un pas mesuré,
Le bréviaire en main, le regard inspiré,
Guident de cent bambins la file régulière;
Ceux-ci croisant les bras et baissant la paupière,
Le visage encor chaud du saint baiser de paix,
De leur joyeuse humeur captivent les accès,
Et répètent tout bas, sous peine de semonce,
Le code ultramontain par demande et réponse:
« Fuis, comme des lépreux, les *excommuniés* [19],
» Et ceux que pour ses fils l'église a reniés;
» Grave dans ton esprit l'importante maxime
» De payer *justement* le tribut de la dîme,
» Surtout, observe bien, en tout temps, en tout lieu,
» La coutume romaine avant la loi de Dieu. »

RÉCIT.

O quel hardi prophète eût pu nous faire accroire
Qu'Ignace reverrait les beaux jours de sa gloire,
Et que ses vieux enfans, diffamés et proscrits,

Sortiraient, radieux, de leurs propres débris ?
C'était peu qu'exilés de ces riches contrées,
Où le Gange fécond roule ses eaux sacrées,
Ils eussent, renonçant à des projets lointains,
Au sol de l'ancien monde attaché leurs destins ;
Dans l'Europe indignée un long cri d'anathême
Poursuivait leur présence et jusqu'à leur nom même,
Car, de tous les pays que soumit leur orgueil,
L'histoire leur devait une page de deuil.
Le seul état de Rome, au pardon si facile,
Vendait aux assassins l'antique *droit d'asile*;
Et, lorsque la fortune, une seconde fois,
Livra le Capitole aux fils des vieux Gaulois;
Quand, rejetant le froc, la superbe Italie
Releva sous nos lois sa tête énorgueillie,
Le monde, saluant un avenir de paix,
Crut voir le nom Jésuite aboli pour jamais :
Au sein de ses états conquis par la victoire,
Loyola se soumit aux lois du Directoire ;
Comme Israël chassé de la cité de Dieu,
A la terre classique il fallut dire adieu ;
Et le vieux Général, pris dans Rome alarmée,
Suivit, le front baissé, son impuissante armée.

Où fonder une école ? où chercher un abri ?
Dans ses mille couvens, l'Espagnol attendri

Recueillit avec soin leurs bandes fugitives;
D'autres, de la Sardaigne atteignirent les rives
Où le bon roi de Chypre, évincé de ses biens,
Pleura sur leurs malheurs, sans oublier les siens.

Qui l'eût dit! alors même ils espéraient encore;
Du soleil de justice ils épiaient l'aurore,
Protestaient de leurs droits, et, nobles potentats,
Gouvernaient sans sujets et régnaient sans états.

Enfin, l'heure sonna pour les tributs romaines;
Après les temps écrits des septante semaines,
Sion rouvre ses murs à ses fils exilés;
Alors, réunissant ses tronçons mutilés,
De ses longs bras muqueux, le polype d'Ignace
A l'arbre de la croix colle son corps vivace,
Et, de l'humble racine au sommet des rameaux,
Déroule, inaperçu, ses mobiles anneaux.

La voilà donc enfin l'antique confrérie,
Usurpant une terre où nos lois l'ont flétrie!
Mais qu'elle connaît bien la haine qui la suit!
Son nom est un mystère, elle cherche la nuit;
Fidèles à l'esprit des anciens Cordicoles [20],

On les a vus, d'abord, au fond de nos écoles,
En *pères de la Foi*, prudemment déguisés,
Discipliner par goût nos fils catéchisés :
Aujourd'hui même encor, ils dérobent leur nombre,
S'agitent en silence et grandissent dans l'ombre ;
Humbles, les yeux au ciel constamment attachés,
De la pompe mondaine ils semblent peu touchés ;
Et pourtant, chaque jour, leur active industrie
Recrute parmi nous une armée aguerrie,
Qui, recevant ses lois du quartier-général,
Pour paraître au grand jour n'attend plus qu'un signal.

Sitôt que réunis à l'hôtel des Saints-Pères,
Les hôtes passagers de nos sept ministères
Auront, dans leur conseil, aux flammes condamné
Le mémorable édit d'un prince assassiné [21] ;
Soudain apparaîtra la noire Propagande ;
De laïques obscurs elle a grossi sa bande ;
Jésuites radicaux, ils proclament leur nom,
Partout du Vatican flotte le Gonfanon ;
Ils réduisent la France en province romaine,
Et maîtres absolus de ce riche domaine,
Font briser, sous leurs yeux, par le bras séculier,
Les tables de la loi, sur le grand escalier.
Heureux si, pour signal d'une fête publique,
Ils ne sonnent un jour ce beffroi catholique

Aux tours de Saint-Germain, muet depuis le temps
Où le bon Charles-Neuf chassait aux protestans !

Et qu'on ne dise pas qu'à la foule crédule
Notre voix prophétise un danger ridicule,
Que le peuple en repos dorme encore aujourd'hui :
Le sanglant avenir, invisible pour lui,
N'est encor révélé qu'aux regards des prophètes.

Le pilote, cinglant vers le cap des tempêtes [22],
A souvent aperçu, dans l'ardente saison,
Un point noir sur l'azur de l'immense horizon;
Son doigt levé signale au muet équipage
Ce triste avant-coureur des vents et de l'orage;
Il prédit, sans pâlir, aux matelots tremblans,
Que ce point agrandi vomira de ses flancs
Des nuages cuivrés, suspendus en coupole,
Des monts du cap Terrible aux glacières du Pôle.
Tranquille sur le pont, le passager joyeux,
Souriant à l'azur qui colore les cieux,
Rend grâce à la fortune, et du pilote sage,
Par un doute insensé, rejette le présage:
Il s'endort; mais bientôt, il voit, à son réveil,
De l'ouragan prédit le lugubre appareil,
Et le vaisseau, jouet de la vague qui gronde,
Chassé sur des rescifs aux limites du monde.

ÉPILOGUE.

Ainsi, le vœu du peuple en nos vers est transmis ;
Quand son doigt délateur montre ses ennemis,
Il leur crie anathème ! et ce vœu qu'il exprime
Aux oreilles des rois se révèle sublime.
Vers le champ du repos, quand un convoi fatal
Naguère conduisait un cercueil triomphal,
Quel spectacle ! on eut dit les citoyens de Rome,
Portant au Panthéon les cendres d'un grand homme !
Car le peuple disait : Gloire éternelle à Foy !
C'est lui qui foudroya cette sanglante loi
Qui place l'échafaud devant le sanctuaire ;
Gloire au grand citoyen ! terre, sois-lui légère !
C'est lui qui, défenseur du dogme gallican,
Voulut ravir la France au joug du Vatican ;
C'est lui qui, le premier, nous montra les Jésuites
Entrant, avec leurs croix, dans nos villes séduites.
Que de fois, du génie organe courageux,
Sa consolante voix, au sénat orageux,
Rallumant dans nos cœurs une espérance éteinte,
Nous fit croire au retour de la liberté sainte !

C'est ce peuple si fier, si jaloux de ses droits,
Qui fléchit humblement sous le sceptre des lois;
Qui rend aux citoyens pères de la patrie,
Le jour de leur trépas, un culte de latrie;
C'est lui que des jongleurs, pontifes de Baal,
Ont juré d'avilir sous leur sceptre infernal;
Mais la JUSTICE veille au palais de Lutèce;
Elle sait distinguer dans sa haute sagesse,
Cette religion, douce fille du ciel,
Qui nourrit ses enfans dans sa coupe de miel,
De cet esprit d'erreur, d'imposture et de rage,
Qui de l'homme et des temps veut arrêter l'ouvrage,
Et rêvant un état par nos mœurs repoussé,
Rebâtit le présent des débris du passé.

Honneur aux magistrats dont les vertus civiques
Conservent le dépôt des libertés publiques;
Qui, placés par leur rang, sous les yeux du pouvoir,
Ne transigent jamais avec leur saint devoir !
Leur zèle indépendant quelquefois peut déplaire;
Mais le peuple bénit leur nom héréditaire;
Ils vivent entourés d'honneur et de respect,
Le pieux citoyen s'incline à leur aspect;
Et si, dans les travaux de leur noble carrière,
Le trépas les atteint; alors la France entière
Se lève; elle paraît dans le vallon des pleurs,

Jette sur leurs tombeaux des couronnes de fleurs,
Se recueille ; et serrant, les yeux de pleurs humides,
Dans ses bras maternels, des orphelins timides,
Elle dit : Paix et gloire à ces grands citoyens,
Ils ont vécu pour moi, leurs enfans sont les miens !

FIN DE L'ÉPÎTRE.

NOTES.



¹ Ils tremblent de revoir ce honteux monument
Qu'en face du palais bâtit le parlement.

Par arrêt du 19 décembre 1594, le parlement ordonna, que sur l'emplacement de la maison démolie de Jean Châtel, il serait élevé une pyramide qui attesterait les crimes, la punition et la haine des Français pour les principes abominables des Jésuites; la maison de Châtel était située entre le palais de Justice et l'église des Barnabites, aujourd'hui dépôt-général de comptabilité; elle occupait une partie de la place demi-circulaire qui est au-devant de la façade de ce palais. Ce monument

fut bientôt détruit; le père Cotton sollicita la démolition de la pyramide ; Henri IV y consentit, le parlement s'y refusa; alors le roi, usant de son autorité suprême, ordonna que cette démolition s'exécutât pendant la nuit, dans la crainte qu'elle n'excitât un mouvement parmi le peuple; mais le père Cotton demanda et obtint que ce monument fût démoli en plein jour, disant qu'Henri IV n'était pas un roi de ténèbres.

(DULAURE.)

[2] Où Servin les montrait à la France étonnée.

Après l'attentat régicide de Ravaillac, Louis Servin, avocat du Roi, demanda que les livres de Bellarmin, Suarèz, Sautarelle, etc. fussent brûlés à la porte de la maison des Jésuites.

(DULAURE.)

[3] Offrent leur dos servile au sceau du Monogramme.

Tous les livres de la société de Jésus étaient jadis scellés du fameux monogramme, composé des trois lettres J. H. S., surmontées d'une croix : *Jesus hominum salvator*. Aujourd'hui, les livres publiés par les chefs des maisons professes, et entre autres, par l'infatigable M. Loriquet, supérieur de Saint-Acheul, portent sur le frontispice les quatre lettres A. M. D. G. *Ad majorem Dei gloriam*, ancienne devise jésuitique.

4 Que l'abbé Trébuquet. . . . . .

M. l'abbé Trébuquet est secrétaire particulier de M. d'Hermopolis. M. Trébuquet est connu par les remèdes émolliens qu'il s'administre régulièrement chaque matin.

5 Que dévot spadassin, notre Garde-des-Sceaux.

« M. de Peyronnet était petit-maître par amour-
» propre, ce qui lui faisait annuellement dépasser le
» budjet de ses recettes; hautain par caractère, ce qui
» lui attirait souvent de mauvaises affaires, et brave
» par ostentation, ce qui le plaçait sur la ligne des
» Duclos, des Sterling, des Lercaro qui étaient,
» alors, ce qu'on appelait les *crânes* de bonne com-
» pagnie de la ville de Bordeaux. . . . . ;
» M. Peyronnet n'était connu dans son pays que par
» ses duels fréquens et ses dépenses.

(BIOGRAPHIE DES MINISTRES, article *Peyronnet.*)

6 C'est là que, de Fortis, les abbés recruteurs.

M. de Fortis est aujourd'hui le général des Jésuites; il fait sa résidence ordinaire à Rome; c'est de là qu'il impose ses lois *urbi et orbi*.

7 Où règne Loriquet par la grâce de Rome.

M. Loriquet est le supérieur de la maison de Saint-Acheul; c'est un jeune homme d'un esprit facétieux et mondain, qui dirige son département avec une grande habileté; son lieutenant est M. Barelle, jeune abbé provençal, qui a fait de fort mauvaises études dans le petit séminaire de Marseille, régenté par M. Rippert. Saint-Acheul est situé à un quart de lieue d'Amiens ; cette maison compte aujourd'hui mille élèves.

8 . . . . Jouvency.

Le père Jouvency composait des ouvrages classiques, et des apologies sur le meurtre des rois.

9 Rainneville l'impose aux bureaux de Villèle.

Alphonse de Rainneville, maître des requêtes au conseil-d'Etat, attaché au comité des finances, chargé en cette qualité de la suite des travaux dont le ministre se réserve la direction immédiate, a été élevé à Saint-Acheul.

10 Il a chez Frayssinous l'abbé de la Chapelle.

M. de la Chapelle, chef du conseil hebdomadaire de l'Université.

[11] De Luynes, vice-roi de l'Université.

M. de Luynes, auquel M. de Frayssinous accorde une confiance illimitée, est inspecteur-général de l'Université.

[12] LES MISSIONS EN PROVINCE.

Des personnes d'une piété scrupuleuse prétendaient, il y a quelques années, que les missionnaires n'étaient pas Jésuites; le problème est aujourd'hui résolu; si les missionnaires n'étaient pas Jésuites, ils ne maudiraient pas du haut de leurs chaires les pères et les enfans, ils n'auraient pas été si souvent arrêtés sur le seuil des temples par des curés évangéliques et courageux; enfin si les missionnaires n'étaient pas Jésuites, demain ils seraient anéantis sur toute la surface du royaume.

[13] Vienne où mourut Pilate en se lavant les mains.

La tradition populaire veut que Pilate mourut à Vienne en Dauphiné, en se lavant les mains. Les Viennois montrent son tombeau aux étrangers.

[14] Bordeaux où Peyronnet sanctifia l'escrime.

(Voyez la note 5.)

[15] C'est là que de Beaussan les dévots ateliers.

M. Beaussan est un charpentier sculpteur, qui fabrique à Avignon des croix de mission pour toutes les villes du Midi.

[16] Du bon roi Dagobert chante le vieux refrain.

C'est l'air de fête qui se prête le plus facilement à la monotonie des carillons.

[17] Applaudit, dans l'église, aux pompes du théâtre.

Ici notre intention n'a pas été de censurer les pompes de l'église, ni ses majestueuses cérémonies qui rendent le culte romain si imposant; nous voyons avec douleur que des prêcheurs ambulans s'impatronisent dans les temples, en bâillonnent les pasteurs, et intervertissent de leur propre autorité l'ordre des fêtes, tel qu'il est indiqué par le *Rituel*, dans le seul but d'étourdir le peuple par le luxe des décors, la puissance des images, et la mise en jeu de tous les ressorts matériels qui peuvent hâter les effets de la persuasion. Cette intention de leur part se manifeste encore avec plus d'évidence dans le choix qu'ils ont fait des airs de cantiques; aux modes de chant si simples et si religieux, il substituent aujourd'hui des airs profanes et révolutionnaires; c'est

ainsi qu'un chef de mission, passant en Languedoc, et entendant chanter la romance pastorale l'*Agnel que m'as bàilla*, fut si charmé de sa mélodie langoureuse, qu'il composa sur le même rhythme le cantique dont voici le début :

Hélas !
Quelle douleur
Remplit mon cœur,
Fait couler mes larmes !
Hélas !
Quelle douleur
Remplit mon cœur
Fait couler mes pleurs !

C'est ainsi que les poètes de la société ont composé un autre cantique sur l'air de Gulnare, *rien, tendre amour* ! et sur l'air *de la marche des gardes françaises*, si rebattu au Vaudeville, un autre cantique qui commence ainsi :

Quand l'eau sainte du baptême
Coula sur nos fronts naissans.

Enfin un vieux Jésuite de la révolution, qui avait été témoin de l'effet que produisait sur une multitude l'air *du chant de départ*, *la république nous appelle*, calqua sur ce rythme, en substituant *religion* à *république* et *chrétien* à *français*, un hymne de mission,

imprimé dans le recueil et chanté dans toutes les villes du Midi: nous avons vu, nous, dans plusieurs de ces villes des processions d'hommes et de femmes chantant en chœur :

La Religion nous appelle,
Sachons vaincre, sachons mourir;
Tout chrétien doit vivre pour elle,
Pour elle un chrétien doit périr.

Que ces perturbateurs du repos de notre église viennent ensuite nous accuser d'attaquer les apôtres de la religion ! Les apôtres de la religion sont les pasteurs qui vivent au milieu de leurs ouailles, et non ces fanatiques nomades qui colportent d'autel en autel leurs comptoirs et leur sacrilége industrie.

18 Pour éviter la faim, subis le sacrement.

S'il est quelque chose qui doive exciter dans tous les cœurs vraiment religieux, une sainte indignation contre les Jésuites, c'est cette profanation du plus sacré des mystères : on sait, et l'histoire est là pour le prouver, que les Jésuites ont souvent, pour parvenir à de coupables fins, commis, en diverses genres, d'épouvantables sacriléges.

19 « Fuis comme des lépreux les excommuniés.

Dans le catéchisme des frères ignorantins, imprimé

à Lyon chez Mistral, on trouve ce supplément aux six commandemens de l'église.

Payant les dîmes justement,
Les excommuniés tu fuiras
Les dénoncés expressément, etc.

[20] Fidèles à l'esprit des anciens Cordicoles.

Les Jésuites cherchèrent à s'insinuer en France, et à y reprendre racine en renonçant à leur nom abhorré, et se cachant en 1775, sous celui de *Cordicole*, ou du *Sacré-Cœur de Jésus*, et en 1777, sous celui de *Frères de la Croix*.

(DULAURE.)

[21] Le mémorable édit d'un prince assassiné.

Quelque temps après l'assassinat de Louis XV par Damiens, par arrêt du 6 août 1762, le parlement déclara la société des Jésuites dissoute, fit défense à ses anciens membres d'en porter l'habit, de vivre sous l'obéissance de leur général et autres supérieurs, d'entretenir aucune correspondance avec eux; leur ordonna de vider les maisons qu'ils occupaient, leur défendit de vivre en communauté; les déclara incapables de posséder aucun bénéfice, d'exercer aucun emploi ecclésiastique

ou municipal, s'ils ne se soumettaient au serment prescrit par ledit arrêt.

(*Histoire de Paris.*)

[22] Le pilote, cinglant vers le cap des Tempêtes.

Tous les navigateurs parlent de ces terribles ouragans qui éclatent aux approches du cap de Bonne-Espérance, autrefois appelé *cap Terrible*, des *Tourmentes* ou des *Tempêtes*. On sait que ces ouragans s'annoncent ordinairement par un point noir, presque imperceptible, sur un horizon tout d'azur; ce point paraît fixé sur les hautes montagnes qui terminent la pointe méridionale de l'Afrique.

Nos écrivains les plus dévoués à la morale religieuse et à la cause des libertés publiques ont signalé l'invasion jésuitique dès que les premiers symptômes s'en sont manifestés en France. Leurs sages prédictions n'ont d'abord rencontré qu'une majorité incrédule. Parmi ces écrivains courageux qui, sentinelles vigilantes, ont jeté le premier cri d'alarme, il est juste de citer le vénérable M. Lanjuinais; l'infortuné Paul Courier; M. Alexis Dumesnil, citoyen d'élite, et excellent écrivain; M. Cauchois Lemaire, qui allie l'esprit le plus fin à l'érudition la plus profonde; l'honorable M, Gilbert des Voisins, etc., etc.

Dans nos provinces méridionales, foyer du jésuitisme,

les journaux indépendans sonnèrent l'alarme en 1819, époque du débordement des Jésuites missionnaires. On sait avec quelle courageuse énergie M. Alphonse Rabbe les attaqua à Marseille dans *le Phocéen*; à Grenoble, M. l'avocat Laurent les combattit avec un zèle égal, dans le journal libre de l'*Isère*. Les Pères de la Foi trouvèrent encore des adversaires redoutables à Bordeaux, dans *la tribune de la Gironde*, et en Auvergne, dans les journaux constitutionnels de Clermont et du Puy.

Aujourd'hui que les doctrines jésuitiques sont ouvertement professées, et que les *Pères de la Foi* s'avouent hautement Jésuites, tout ce que la France compte d'hommes et d'écrivains généreux s'élève contre eux; indépendamment des nombreux ouvrages qui se publient, une lutte journalière est engagée contre le jésuitisme dans les meilleurs journaux de l'opposition constitutionnelle; cette lutte est soutenue par nos écrivains les plus distingués: si leurs efforts n'étaient pas, dans la suite, couronnés par le succès, il faudrait désespérer dans ce monde, du triomphe de la justice et de la raison.

[23] C'est lui qui, le premier, nous montra les Jésuites.

L'illustre général Foy, dans son discours sur la loi répressive des délits de la presse, s'exprimait ainsi:

« Les Jésuites se rétablissent tous les jours en France,
» non pas d'une manière apparente, mais sourdement ;
» ils envahissent tout ; ils répandent partout leurs
» funestes principes, leurs ambitieuses prétentions ; les
» missionnaires courent la France, sans être autorisés,
» en contravention à la loi qui veut que le culte ne
» s'exerce, dans chaque paroisse, que sous la direction
» des curés. »

FIN.

LES GRECS.

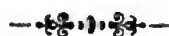
ÉPÎTRE

AU

GRAND-TURC.

Que le tigre Ibrahim, dans ses hideuses fêtes,
Pour la table des rois sale cinq mille têtes...!
MÉRY, *Épître à Villèle.*

LES GRECS.



Depuis que ta justice a proscrit les Hellènes,
J'ignore si jamais des alarmes soudaines
A travers le sérail ont percé jusqu'à toi;
Si jamais, dans Stamboul immobile d'effroi [1],
Par tes pieux Imans la foule convoquée
A saisi l'étendard dans la haute mosquée,
Et si, d'un grand danger ton saint peuple averti
A hurlé de frayeur à l'aspect du Muphti.

Ecoute, fils d'Omar : si ce fatal présage
Attristait, de nouveau, ton gracieux visage,
Ecarte l'opium qui te tient endormi,

Et détourne, un instant, tes yeux clos à demi,
Vers ce carton poli qu'aggrandit la pensée,
Où des États chrétiens la figure est tracée.

Jamais, en moins de temps, l'invisible courroux
Ne porta sur les Rois de plus rapides coups;
Un pouvoir inconnu, dans la tombe éternelle,
Comme pour un Congrès tour-à-tour les appelle;
Le morne catafalque épouvante les Cours;
Un spectre menaçant, drapé de noir velours,
Près de ses grands vassaux fait sa ronde sinistre;
Partout, le Télégraphe, impassible ministre,
Signale, de ses bras constamment agités,
Des Rois qui ne sont plus, ou des Rois alités [2].

Suis ces légers contours, que ton doigt se promène
Sur ces traits déliés qui marquent leur domaine!
Contemple au sein des flots cet angle irrégulier,
Des troubles de l'Europe éternel atelier;
Là, sans doute, on verrait plus d'un noble insulaire
Dévouer à la Grèce un fer auxiliaire;
Mais, le cri du départ est encore éloigné,
Canning prescrit le port à Cochrane indigné:
D'un élan généreux il étouffe les flammes,
Et l'égoïsme anglais gouverne dans Saint-James.

Au palais des Césars, Metternick absolu
Captive dans sa main l'empire irrésolu :
Quand de ses doigts nerveux la subtile science
Tressa le nœud serré de la Sainte-Alliance,
Dans ce pacte de Rois, peut-être, il te comprit ;
Du moins, tu pus savoir combien il s'attendrit
En ce jour où la Grèce, héroïque amazone,
Parut en suppliante au congrès de Vérone.

Nicolas, menacé de poignards assassins,
Fait, par ses cavaliers, sabrer ses fantassins ;
D'un immense héritage imprévu légataire,
Sous le trône il soupçonne un effrayant mystère,
Et frissonne du sang qu'il voit autour de lui ;
Sans ses Prétoriens, où serait son appui ?
Tandis que, chaque jour, la gazette infidèle
Du passage du Pruth hasarde la nouvelle,
Dans les glaces du nord il sommeille, engourdi.

Mais un plus grand danger couve dans le midi ;
Et le roi catholique, échauffé d'un beau zèle,
Peut, d'une guerre sainte, embrasser la querelle :
Tu ris, noble Sultan, et, par un quiproquo
Tu confonds quelquefois l'Espagne et Monaco ;
Ses moresques exploits n'ont rien qui t'épouvante ;

Que te fait Charles-Quint triomphant à Lépante,
Quand tu vois Ferdinand courbé sous un tribut,
Au Potentat d'Alger rendre un humble salut ?
Depuis qu'au Nouveau-Monde une engeance rebelle
De sa vieille nourrice a brisé la tutelle,
Le trésor est réduit à des maravédis,
Les piastres de Lima n'entrent plus dans Cadix.
En vain, pour ajourner son auguste faillite,
Le monarque en détresse a recours à Lafitte;
En vain l'avons nous vu, comprimant son orgueil,
Des banquiers circoncis importuner le seuil,
Et, montrant à l'usure un leurre chimérique,
Offrir d'hypothéquer ses états d'Amérique;
Toutefois, au milieu des tourmens de la faim,
Il nourrit largement de sa royale main
Des troupeaux du Seigneur la famille indigène;
Au ratelier du peuple ils s'engraissent sans gêne,
Et, sous le froc épais qui leur sert de toison,
Ils bêlent pour leur Prince une ardente oraison.
Désormais, que l'État ou triomphe ou périsse,
Qu'importe! il a pour lui leur dévote milice,
De leur béatitude il goûte la douceur,
Et perd gaîment son trône aux pieds d'un confesseur.
Content de promulguer d'impuissantes cédules,
Il triomphe; et, pareil à ces Rois ridicules
Qu'on va voir dans leur loge à travers des barreaux,
Grossièrement drapés de sales oripeaux,

Agiter un vain sceptre en des mains enchaînées,
Et d'un trône idéal régler les destinées;
Lui, gravement assis au fond de son palais,
Fait des plans de campagne et des traités de paix,
De Cortèz contumax peuple les Gémonies,
Nomme des gouverneurs, régit ses colonies,
Et, souverain titré de royaumes perdus,
Comme d'Hermopolis, il règne *in partibus*.

Pour la France, crois-moi, c'est ta vieille alliée;
Chez nos tièdes chrétiens l'époque est oubliée,
Où d'Europe en Asie on a vu voyageant
Le riche Paladin et Gauthier-sans-argent [3];
Nos Princes ont perdu la sépulchromanie:
Avant que du Très-Haut la puissance infinie
Dans leurs cœurs refroidis rallume ce brasier,
Sous le froc de Mont-Rouge on verra Montlozier;
Les Députés huileux de nos Bouches-du-Rhône [4]
Pour leur rare éloquence auront une couronne:
Du nom de philanthrope on dotera Canning,
Et Villèle aux rentiers rendra deux parts sur cinq.

Je l'avoûrai pourtant, à l'aspect de ton glaive
Un long cri de pitié de temps en temps s'élève;
L'Orient nous attache à ses nouveaux débris;

On transforme en héros Marcos et Canaris;
La France a répété les hymnes de Messène;
L'ombre d'un Roi de Sparte a paru sur la scène [5];
Des esclaves guerriers que proscrivent tes lois,
Le peuple dit les noms ainsi que les exploits;
Bien plus, pour étaler une grande infortune,
Lainé, Chateaubriant tonnent à la tribune
En faveur des proscrits prisonniers dans leurs murs;
De pauvres citoyens, philanthropes obscurs,
Entourant la vertu des mystères du crime,
Adressent au courage un bienfait anonyme......
Eh! que peut contre toi ce complot clandestin?
L'État muet et sourd laisse agir le destin;
Si quelques défenseurs se lèvent pour la Grèce,
D'autres bras bien plus forts s'arment pour ta Hautesse;
Leur zèle généreux t'offre un secours puissant:
Dans les mers d'Ionie où pâlit le Croissant,
L'escadre jésuitique arrive à pleine voile;
L'Observateur d'Autriche, et les turcs de *L'Étoile*,
Leur gazette à la main, t'enrôlent des soldats;
Politiques pieux, honnêtes apostats,
Ils laissent, sans remords, le Croyant fanatique
Effacer de la terre un peuple schismatique,
Bénissent Ibrahim du sang chrétien couvert,
Et, la croix sous les pieds, baisent le turban vert.
Pour dresser tes soldats au métier de la guerre
On a vu des Français s'armer du cimeterre,

Et, déguisant leurs traits à l'aide du turban,
Sur un Caftan d'honneur coudre leur vieux ruban.
Ils sont dans ton conseil : c'est aujourd'hui, peut-être,
Que leurs mains, pour les tiens, pétrissent le salpêtre,
Et que Missolonghi, vainement défendu [6],
Tombe sous le canon que la France a fondu !
D'autres, sur un vaisseau de leur honte complice,
Entassent des vaincus qu'épargna l'avarice,
Et, dans tous les bazars ouverts à tes sequins,
Ils colportent des blancs à défaut d'Africains.
Ainsi la Grèce, un jour, étrange destinée !
Parmi les nations remplaçant la Guinée,
Vendra sa race esclave au nouveau Président [7];
La loi prête sa force au nègre indépendant,
Tout un peuple d'Europe, enviant la peau noire,
Appelle à son secours Wilberforce ou Grégoire,
Et, de son suzerain Saint-Domingue affranchi,
A vu par un Décret son mulâtre blanchi.

Bénis donc, à jamais, mon heureuse patrie,
Prodigue de son sang et de son industrie :
Rends un égal hommage à nos bons Députés;
De soucis belliqueux ils sont peu tourmentés;
Les martyrs d'Orient, mourant dans les supplices,
Ne troublent point la paix de leurs saints exercices.
Le grand pardon de Rome, en France descendu,

Occupe dans Paris tout un peuple assidu;
Et des nouveaux Jonas la voix impérative
Subjugue, cette fois, la rebelle Ninive :
C'est peu qu'aux marguilliers descendus de leurs bancs,
Au Suisse gigantesque affublé de rubans,
Se joignent, à la file, au milieu de nos rues,
Les dévots d'habitude et les jeunes recrues ;
D'un spectacle plus beau mon œil est attendri :
Pareils aux Flagellans du troisième Henri, [8]
Les courtisans du jour courent à la piscine ;
Et, le corps macéré sous la sainte houssine,
Ces vieux fils de Mammon, par la grâce touchés,
Aux parfums de l'encens boucanent leurs péchés ;
Tandis que, l'œil ardent, à la suite des vierges,
Les Séraphins goutteux, marchent armés de cierges ;
Des corps cicatrisés, d'illustres vétérans,
Humblement confondus au milieu de leurs rangs,
Poussent, à chaque pas, des cris expiatoires,
Et demandent à Dieu pardon de leurs victoires.
Par ces exemples saints, les Princes de l'État
En dévot oratoire ont changé le Sénat;
Le Député distrait, sur sa chaise curule,
Marmonne son rosaire ou commente la Bulle ;
Il ne voit d'orateurs que Fayet ou Guyon :
Si le ciel l'a fait humble et sans ambition,
S'il n'est pas revêtu d'un éclatant office,
Au sortir de la chambre, il court à Saint-Sulpice

Avec les roturiers qu'on admet dans ce lieu,
Entendre à petits frais la parole de Dieu.
Mais s'il est possesseur de haultes Seigneuries,
Si ses panneanx luisans sont chargés d'armoiries,
Si son casque est orné d'un double lambrequin,
Dans le cercle choisi de Saint Thomas-d'Aquin
Il entre, il se pavane, en dévot gentilhomme
Il sourit à la voix du préposé de Rome,
Et déclare, en sortant, en dépit des railleurs,
Qu'un chrétien comme il faut ne peut entrer ailleurs.

Voilà ceux que le peuple a fait ses mandataires :
Marchandée avec fruit par nos sept ministères,
Cette tourbe bénigne, attentive à leur voix,
Demande la clôture, opine et fait des lois.
Des deux cotés rivaux la résistance est vaine :
Ainsi roule un grand fleuve où sa pente l'entraîne;
En vain, sur les deux bords, des courans latéraux
Marchent en sens contraire à la masse des eaux.
Les plus lourds conducteurs qui gouvernent la France,
C......., F.........., patrons de l'ignorance,
Font marcher en sifflant ce complaisant bétail;
Va, si tu veux jamais réformer au Sérail
Ces dociles agens qui parlent par le geste,
Notre Centre, à coup sûr, t'en fournira de reste;
Mais que dis-je? imprudent! ai-je oublié sitôt

Qu'un muet ombrageux s'irrite d'un seul mot ?
Qu'au faubourg Saint-Marceau la moderne Bastille
Laisse entrevoir Cardon à travers une grille [9] ;
Et que Salaberry, bâtonnier de son corps,
Pour venger son honneur, appelle des recors ?

Puisque l'auteur qui parle est traduit à la barre,
Respectons le Sénat; notre Divan bizarre
Est bien digne à son tour d'égayer tes loisirs,
Et je puis, sans danger, évoquer nos Visirs :

Depuis cinq ans entiers l'impassible Villèle
Cimente sur le roc sa fortune éternelle ;
Monarque sous Louis, sous Charles il règne encor ;
Aux genoux de Rotschild il baise le veau d'or,
Et, malgré les siffleurs, Chalabre de la rente [10],
Il *taille* l'agio comme un *trente et quarante*.

Chabrol armé d'un sceptre en trident façonné,
De l'État qu'il gouverne est lui même étonné ;
Aux tours de son palais en vain le Sémaphore [11]
Marque les mouvemens des flottes du Bosphore,
De ces obscurs détails il dédaigne le soin,
Son télescope étroit ne porte pas si loin ;

Des travaux du chantier le fracas l'importune,
Le roulis de la mer trouble notre Neptune,
Et dans notre marine il admire, surtout,
La coquille à vapeur qui descend à Saint-Cloud.

Pour signaler son règne et torturer le code,
Le *savant* Peyronnet se présente au synode [12];
Au trône domestique il destine l'aîné;
Dans son maigre apanage aujourd'hui confiné,
Le cadet de famille aux novateurs agraires
Demande vainement le partage des terres;
La loi, pour le punir d'être venu trop tard,
Légitime son frère et le traite en bâtard [13].

L'honnête Delavau, d'une main paternelle,
Caresse ses enfans suppôts de la Tournelle;
Il veut sauver leur âme, et dans leur corps gâté,
Vacciner la morale avec la probité;
Ah ! si la voix publique est digne de croyance;
Si ce visir, rigide envers sa conscience,
S'accuse avec effroi d'un péché véniel,
Comment peut-il mêler, sans offenser le ciel,
Aux devoirs du chrétien sa triste politique
Et l'argot de Vidoc au langage mystique [14]?
Peut-il favoriser, par un affreux plaisir,

L'enfantement du crime, afin de le saisir ?
Peut-il, d'un bras hardi, sans scrupule et sans honte,
Fouiller dans les secrets des égoûts d'Amathonte,
Et dans ce puits fétide où le hardi Verneuil [15]
Descendit pour écrire un cynique recueil ?
Qu'il cède à P........ cette inique caverne ;
J'aimerais à le voir dans ce rang subalterne !
L'écharpe de l'Édile irait à son côté !
Je sais bien, qu'à bon droit, son savoir est vanté,
Que de mille vertus son caractère brille ;
Qu'il pousse au dernier point l'amour pour sa famille ;
Que de ses vêtemens calculant chaque pli,
Dans l'art de la toilette il efface Sully ;
Mais, de ses premiers ans l'époque un peu profane
Lui dut de la police ouvrir le grand arcane ;
Il doit à son fleuret le glaive de Thémis ;
Dans de larges festins, ses turbulens amis
Chantèrent mille fois ses prouesses bachiques ;
Bordeaux répète encor ses exploits monarchiques ;
Et ce grand magistrat suivrait mieux son destin,
S'il avait à régir *la salle Saint-Martin* [16].

Que le père F....... est bien mieux à sa place !
Laissant à D...... l'obscure populace,
L'assermenté Jésuite à l'occulte sénat
Transmet, par bulletins, les secrets de l'État ;

Tantôt, pour éclaircir un soupçon politique,
Il asseoit ses agens au foyer domestique,
Ou, dans la malle-poste arrêtée en chemin,
Glisse, au mépris des lois, une furtive main.
L'œil fixé sur l'index que Rome nous adresse,
Le sbire ultramontain incrimine la presse;
Charles, devenu Roi, vainement l'affranchit;
Un pouvoir plus puissant, devant qui tout fléchit,
Etouffe la pensée au moment de paraître;
Sans l'espoir d'exister, elle a le droit de naître;
Le bâillon à la main, un argus aposté,
Au sortir de la presse, attend la vérité;
Le pâle typographe, en son laboratoire,
Ne rêve que sellette et que réquisitoire;
Du louche inquisiteur le regard l'interdit;
L'auteur désespéré d'un chef-d'œuvre inédit
Vainement au courage exhorte son libraire:
Des attentats d'autrui l'éditeur solidaire
Lui montre la boutique où la foudre tomba,
Et repousse l'écrit en songeant à Barba [17].

SALEM.

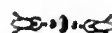
Voilà comment l'Europe et la France chrétienne
Mêlent leur politique au succès de la tienne;
J'ai traduit à tes yeux, dans ces vers délateurs,

Nos ministres du jour et nos législateurs ;
Puis, donc, que par nos mains ta fortune est poussée,
D'une crainte futile affranchis ta pensée ;
Consomme, par le fer aux flammes réuni,
A la face du monde, un triomphe impuni ;
De l'Hellespont désert ressuscite les flottes ;
Et, le fouet à la main, poursuivant tes Ilotes,
Dans le code nouveau que les Rois ont dicté,
Consacre en traits de sang la légitimité.
Qu'importe qu'en mourant, chaque Grec qui succombe
Des tiens tombés par foule élève une hécatombe ?
Tes États sont féconds, dans ce grand réservoir
Tu peux, sans le tarir, amplement te pourvoir ;
Accorde, chaque année, à leur glaive funeste
L'inutile tribut qu'eût dévoré la peste ;
Use de tes sujets, mais ne compromets pas
Ta personne sacrée au hazard des combats ;
Par tes Mardonius poursuis tes destinées [18].
Pour charmer les ennuis de tes longues journées,
Solitaire, invisible aux regards des Croyans,
De ton léger kiosque aux panneaux verdoyans [19],
Suis des yeux, à travers l'étroite jalousie,
Le flot qui part d'Europe et qui fuit en Asie ;
Ou bien, sur un sopha que la Perse a construit,
Par l'effet de ton souffle en un tube introduit,
Consume lentement la feuille opiacée,
Que pour son doux Seigneur cueille Laodicée [20].

De l'aloës, de l'ambre, aspire les parfums ;
Loin de toi, de nos Cours les soucis importuns !
Du reste des humains que ce lieu te sépare !
Seulement, quand, parfois, un messager tartare
Du camp de Mohammed arrivé dans la nuit,
D'un combat glorieux vient devancer le bruit,
Si ce fidèle esclave annonce, en témoignage,
Qu'une barque attachée à l'anneau du rivage,
T'apporte des vaincus qu'Ibrahim t'immola,
Descends, viens les compter, en bénissant Allah ;
Par tes beaux Icoglans, en passant, outragées,
De créneaux en créneaux que leurs têtes rangées,
Pour les yeux des Chrétiens hideux épouvantail,
D'un parfum de cadavre embaument ton sérail [21] !

FIN DE L'ÉPÎTRE.

NOTES.



[1] Si jamais dans Stamboul, immobile d'effroi.

Stamboul; c'est le nom que les Turcs donnent à Constantinople.

[2] Des Rois qui ne sont plus, ou des Rois alités.

Rois décédés depuis peu de temps : George III, Louis XVIII, Pie VII, les rois de Bavière, de Naples, de Portugal, Alexandre Ier et Jean VI.

Rois habituellement malades : l'empereur d'Autriche, les rois de la Grande-Bretagne, d'Espagne, Sa Sainteté Léon XII, etc.

[3] Le riche Paladin et Gauthier sans argent.

Vers la fin du onzième siècle, plus de 80,000 Croisés partirent pour la Terre-Sainte, sous la conduite de l'ermite Pierre; l'avant-garde commandée par Gauthier, dit *Sans Argent.*

[4] Les députés huileux de nos Bouches-du-Rhône,

On sait que les députés de ce département n'ont encore pris la parole à la chambre, que lorsqu'il s'est agi de l'impôt sur les huiles.

[5] L'ombre d'un roi de Sparte a paru sur la scène.

La tragédie de Léonidas doit le succès qu'elle a obtenu, autant à son mérite littéraire qu'à l'intérêt puissant que lui donnent les circonstances. On se souvient, avec attendrissement, de l'effet que produisit, sur le parterre, la vue du jeune Canaris, placé dans la loge de Mgr. le duc d'Orléans, et pleurant sur les héros antiques qui lui rappelaient si bien ses immortels compatriotes.

6 Tombe sous le canon que la France a fondu.

Ces vers étaient écrits, lorsqu'on a reçu la désolante nouvelle qui a plongé la France et Paris dans la consternation.

7 Vendra sa race esclave au nouveau président ;

Boyer, président d'Haïti.

8 Pareil aux Flagellans du troisième Henry ;

Les flagellans étaient une secte de fanatiques, qui se disciplinaient et se flagellaient publiquement, en expiation de leurs péchés; ils se réunissaient en troupe d'hommes et de femmes, parcourant, nus jusqu'à la ceinture, les villes et les campagnes, et modulant les coups de fouet dont ils se déchiraient, sur les airs des cantiques qu'ils chantaient.

Cette secte reparut sous Henri III; ce prince qui alliait la plus minutieuse dévotion à la plus monstrueuse impudicité, se donnait lui même en spectacle dans les rues de Paris, confondu, dans les processions de ces misérables, avec les principaux seigneurs de sa cour, et ses méprisables favoris.

9 Qu'au faubourg Saint-Marceau la moderne Bastille
Laisse entrevoir Cardon à travers une grille;

François-Michel Cardon, éditeur responsable du *Journal du Commerce*, condamné, par la chambre des députés, à un mois de prison et à 100 fr. d'amende, comme coupable d'offenses envers la chambre.

Bien que MM. Salaberry et Chifflet eussent déclaré

que l'offense partait de trop bas pour les atteindre, néanmoins, de la hauteur où ils se trouvaient placés, ils ont poursuivi avec acharnement le journaliste, pour plainte portée par eux, devant eux, pour un délit commis contre eux, pour être jugé par eux.

10 Et malgré les siffleurs, Chalabre de la rente,

M. le comte de Chalabre, croupier en chef des jeux de Paris, peut certainement être comparé à M. le comte de Villèle ; les salons de l'hôtel Rivoli ressemblent beaucoup à ceux de la rue Grange-Batelière ; les maîtres de ces salons spéculent, avec un égal succès, sur ces deux subdivisions de joueurs qui appartiennent à la même espèce.

11 Aux tours de son palais en vain le Sémaphore

Sémaphore; télégraphe de mer; on dit que ce mot dérive de *sema*, signe, et de *phero*, je porte.

12 Le savant Peyronnet se présente au synode ;

Si quelques-uns de nos lecteurs sont étonnés de l'épithète donnée à M. de Peyronnet, qu'ils lisent le discours de M. de Chateaubriand à la chambre des pairs : « Le *savant* magistrat auquel j'ai l'honneur de répondre, etc. «

[13] Légitime son frère et le traite en bâtard.

Le droit d'aînesse ayant été rejeté, j'ai cru un instant qu'il était de mon devoir de supprimer ces vers, par respect pour une grande infortune ministérielle ; mais ensuite j'ai été moins scrupuleux dans mon respect pour le malheur, en voyant reparaître, à la tribune des députés, M. de Peyronnet, radieux comme un vainqueur, tenant dans sa main les débris de sa loi mutilée.

[14] Et l'argot de Vidoc..........

Vidoc est aussi un personnage célèbre de notre époque ; c'est le chef de la police de sûreté ou de surveillance de la ville de Paris.

[15] Et dans ce puits fétide où le hardi Verneuil;

Fournier-Verneuil; son ouvrage sur Paris, rempli des plus hideuses vérités, est aujourd'hui poursuivi devant les tribunaux.

[16] Et ce grand magistrat suivrait mieux son destin,
S'il avait à régir la salle Saint-Martin.

La salle St. Martin est une salle de dépôt de la préfecture de police.

[17] Et repousse l'écrit en songeant à Barba.

Le malheur de M. Barba, privé de son état et de son brevet de libraire, a excité vivement l'intérêt du public, et porté la terreur chez tous ses collègues.

[18] Par tes Mardonius poursuis tes destinées.

Mardonius, généralissime des armées de Xercès.

[19] De ton léger kiosque aux panneaux verdoyans,

Constantinople est de forme triangulaire ; le sérail est bâti à l'un des angles, d'où il jouit de la vue de la côte de l'Asie-Mineure, coup-d'œil qui n'a point d'égal dans le monde.

Nous n'entendons pas, par le sérail, les appartemens où sont confinées les femmes du Grand-Seigneur, comme on se l'imagine communément ; mais toute l'enceinte du palais ottoman, qui égale, en étendue, une ville médiocre. Le mur qui environne le sérail a trente pieds de hauteur, avec des créneaux, des embrasures et des tours, dans le style des anciennes fortifications.

Le kiosque, ou pavillon du Sultan, est à l'extrémité de la pointe du sérail ; on le distingue de loin à sa persienne verte, à travers de laquelle sa Hautesse peut contempler ses domaines d'Europe et d'Asie.

20 .... la feuille opiacée
Que pour son doux Seigneur cueille Laodicée.

Laodicée, aujourd'hui Latakié ou Ladikieh, ville commerçante, dont le port passe pour le meilleur de la Syrie. Le tabac qu'on fume au sérail, vient de Ladikié.

21 D'un parfum de cadavre embaume ton sérail!

Il ne faut pas disputer sur les étranges goûts des Souverains. Le pape Sixte-Quint se plaisait à assister aux exécutions; Charles-Quint témoignait le plus grand respect, à la vue d'une potence. C'est l'empereur Vitellius qui a dit le premier : *le corps d'un ennemi mort ne sent jamais mauvais;* notre Charles IX a répété les mêmes paroles, à l'aspect du cadavre de l'amiral Coligni.

FIN.

ROME A PARIS

POËME

EN QUATRE CHANTS.

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
CORNEILLE, *Sertorius*.

PRÉFACE.



L'Auto-da-fé que Valence vient de célébrer à la face de l'Europe civilisée et de la royauté muette, est peut-être l'événement le plus important du siècle, parce qu'il caractérise le mieux l'époque actuelle; c'est le grand holocauste qui clôture le Jubilé de 1826, et qui se lie naturellement au vaste plan que les ultramontains ourdissent pour soumettre les peuples catholiques à leur pouvoir immédiat; on s'en convaincra, sans peine, pour peu qu'on ait lu les journaux jésuitiques de Rome et de Paris, lesquels n'ont jamais donné au clergé espagnol des éloges plus pompeux, que depuis l'assassinat religieusement juridique du malheureux Ripoll. Ce grand attentat offrait un magnifique sujet à la muse sérieuse, et notre intention était d'abord de le traiter sur le ton le plus approprié à un spectacle de mort: mais en poésie, il faut aujourd'hui faire des concessions aux circonstances; ce n'est que par le rire que le peuple veut arriver aux pleurs; un tableau tout sombre l'effraie, il en détourne ses yeux; le poëte a recours à des fictions comiques pour lui apprendre de lamentables réalités.

Ces réflexions ont dirigé le plan de notre nouveau poëme ; ainsi le sujet principal qui est l'Auto-da-fé, est devenu un simple accessoire, ou, pour mieux dire, le nœud qui termine le drame. D'autres motifs encore, purement littéraires, nous ont servi de règles de conduite ; il nous a semblé que la satire, agrandissant chaque jour son domaine, demandait de nouvelles formes, et voulait changer sa monotonie première en drame et en action : c'est donc une satire en quatre chants, plutôt qu'un poëme, que nous avons essayé de faire. Comme nous avions beaucoup de héros à mettre en scène, nous avons choisi un cadre dans les plus vastes proportions, et un sujet principal autour duquel pussent se grouper, sans peine, un nombre infini de détails. Nous pensons d'ailleurs qu'il doit être permis aux poëtes satiriques du 19e siècle, de violer quelquefois les règles et les formes anciennes pour s'en créer de nouvelles ; il est aisé de suivre à la lettre les préceptes littéraires quand on déclame en vers contre les méchans poëtes, les mauvais dîners et les sots prédicateurs ; mais le poëte politique qui attaque un pouvoir ombrageux redoute plus les réquisitoires que les arrêts du Parnasse, et il court souvent le risque d'oublier les seconds en voulant se soustraire aux premiers par des détours adroits. Au reste, nous nous soumettons au jugement de ces censeurs éclairés qui ont encouragé nos pas dans une carrière épineuse, et qui, depuis, nous ont donné tant de preuves de bienveillance.

CHANT PREMIER.

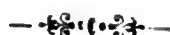


ARGUMENT.

Prologue. — Invocation au Démon de la politique. — Convocation de tous les Jésuites du royaume. — Dénombrement. — Itinéraire. — Le Préfet de la Seine. — L'Académie française. — Arrivée au Panthéon.



ROME A PARIS.



CHANT PREMIER.

C'est nous qu'on vit jadis au faubourg Saint-Germain
Fêter l'ambassadeur d'un tétrarque africain ;
Depuis, troublant la paix de nos Cacus modernes,
Nous avons, comme Alcide, envahi leurs cavernes ;
Et naguère, changeant par une fiction
Le palais de Villèle en nouvelle Ilion,
Il fallut, pour hâter cette grande défaite,
Forcer notre Apollon à devenir prophète.

Mais comment imposer un terme à nos travaux ?
Le champ de la satire est fertile en héros,
Et, sur le même sol, des moissons éternelles
Appellent de nouveau nos muses fraternelles ;
Jamais, jusqu'à ce jour, les vulgaires travers
N'ont mieux justifié l'âpreté de nos vers.



La toge consulaire est changée en étole ;
Le sinistre corbeau croasse au Capitole ;
Ignace, déployant l'antique Labarum,
De ses soldats en froc inonde le Forum ;
Ils partent à sa voix : ces longues fourmilières
Noircissent d'Appia les profondes ornières ;
Et, dans moins de dix ans, une seconde fois,
Des Césars tonsurés ont conquis les Gaulois [1].
Du haut des Apennins ces bandes déchaînées
Ont crié : Plus de Charte et plus de Pyrénées !
Aux cris ultramontains l'Espagne a répondu ;
Mais à ces mêmes cris, Metternich éperdu
Craint de revoir ces temps où les rois en tutelle
Recevaient leur brevet de la ville éternelle,
Et payaient chèrement, à d'avides légats,
Le droit de commander dans leurs propres États.

Prophétiques terreurs ! la triomphante Église
Veut ranger à ses pieds Vienne même soumise ;
Son audace a bravé l'alliance des rois ;
Aux peuples consternés elle parle : à sa voix
S'élève dans Valence une flamme homicide,
Dominique se montre aux colonnes d'Alcide,
Et, conquérant altier des États visigoths,
Règne au bout de l'Europe assis sur des fagots.



Esprit saint, ou plutôt démon diplomatique !
Toi qui, tantôt paisible et tantôt frénétique,
Siéges dans ces Congrès, occultes tribunaux,
Où les oints du Seigneur nous jugent à huis-clos,
Sylphe mystérieux qui dans les Cours te glisses,
Et vois les grands acteurs rire dans les coulisses,
Tu peux seul, dirigeant nos regards indiscrets,
De ce vaste théâtre éclaircir les secrets ;
Pour toi des cabinets s'ouvre le sombre arcane,
Devant ton œil perçant Canning est diaphane ;
Tu connais mieux que Pradt quel secret désespoir
Du cou de Castlereagh approcha le rasoir ;
Quand Thémis poursuivait un Traitant infidèle,
Tu sais qui frisonna d'Ouvrard ou de Villèle ;

Tu sais, quand le trépas frappe un ex-souverain,
S'il mourut d'un breuvage ou d'un cancer au sein,
Et dans tes lourds cartons, immense répertoire,
Vivent mille secrets ignorés de l'histoire.
Viens donc, révèle-nous les sacrés attentats
Dont la France est témoin et qu'elle ne voit pas,
Transperce de nos sens l'enveloppe grossière,
Fais tomber sur nos fronts ces langues de lumière,
Dont l'éclat changerait Tharin en Fénélon,
Chabrol en Dugai-Trouin, et Villèle en Solon.

Quand Ignace-le-Grand, dans la France idolâtre,
Eut de ses histrions relevé le théâtre,
D'abord, fuyant l'éclat, l'Ordre à peine introduit,
Dans d'obscurs sanhédrins se rassemblait sans bruit.
Et jamais jusqu'ici, dans sa terreur panique,
Il n'osa se former en club œcuménique.
Ce grand jour est venu : du fond de ses bureaux
Fortis a convoqué ses états-généraux [2];
Il faut que chaque corps, au général docile,
Par deux Représentans assiste au grand concile.
La salle est préparée aux dépens de l'État
Dans les vastes caveaux de ce temple apostat [3],
D'où l'occulte pouvoir chassa par ordonnance
Les Héros, la Patrie et la Reconnaissance.

Les dévots Députés arrivent par milliers
Des colléges royaux, des couvens séculiers,
Des gymnases chrétiens où Rome a ses casernes;
Laïques, tonsurés, *assistans*, subalternes,
Tous différens d'état, de mœurs, de vêtemens,
Mais unis en secret par les mêmes sermens;
Ces nombreux pélerins, en colonnes serrées,
Accouraient vers Paris de toutes les contrées.
Tels ces peuples d'Afrique, au visage hâlé,
Les Maures de Tunis, d'Oran et de Salé,
Chaque année affrontant la soif et la famine,
Pleins d'ardeur et de foi, se rendent à Médine;
Tels marchaient de Fortis les peuples différens.
Pêle-mêle avançaient des pasteurs vétérans,
Au parasol antique, aux solides chaussures;
De jeunes chérubins, aux flottantes ceintures,
Qui, le froc entr'ouvert, extatiques piétons,
Faute de chapelet priaient sur leurs boutons [4];
De chastes confesseurs dont la fraude permise
Mêle le nénuphar à l'eau de la sœur-grise;
De hideux capucins fondés par les deniers [5]
Que la pitié publique accorde aux prisonniers;
Des régens décorés par monsieur Laurentie [6];
Des commis, frêle espoir de la bureaucratie;
De jeunes avocats que l'abbé Loriquet,
Sur les bancs de l'école, a promis au Parquet....
Infortunés soldats! si Corbière et le Pape

Vous laissent, sans pitié, voyager par étape,
Du moins, le bon Franchet, touché de votre sort,
Daigna vous épargner l'ennui d'un passe-port !

D'autres leur succédaient. Dans un lourd équipage
Ils ont cru se soustraire aux longueurs du voyage ;
Là sont les électeurs dont le vote banal
Toujours du télégraphe attendit le signal ;
Les fougueux Substituts, qui, dans un saint délire [7],
Ont pour quinze cents francs demandé le martyre ;
Les maires, qui, pasteurs d'un stupide bétail,
Peuvent tous les cinq ans renouveler leur bail,
S'ils donnent chaque année, à la secte papale,
Dans les conseils urbains leur voix municipale ;
Les douaniers au frac vert qui, dans chaque bazar,
Perçoivent pour Fortis ce qu'on doit à César ;
Les employés du fisc dont la caisse fidèle
Est une auge profonde où pâture Villèle....

Tous ces ambassadeurs, subalternes agens,
S'avancent vers Paris à pas peu diligens,
Car ils ont envahi ces coches apathiques,
Pesamment remorqués par cinq chevaux étiques,
Effroi du voyageur, qui, froissé du roulis [8],
Gémit dans un cercueil paré de fleurs de lis.

Telle est de leur destin la rigueur importune :
Le ciel ne créa point, pour leur tourbe commune,
Ces agiles landaw dont les larges coussins
Des prélats rebondis portent les membres saints ;
Êtres prédestinés qui, chargés d'une crosse,
Par un chemin de fleurs vont au ciel en carrosse !

Après mille travaux, les poudreux bataillons
Dans les champs de Paris plantent leurs pavillons :
C'était l'heure où la nuit laisse tomber son voile.
Genoude, décorant la porte de l'Étoile [9],
Sème, en guise de fleurs, sous les pas des héros,
De son journal du soir les pâles numéros.
L'Octroi reste muet, les commis des barrières
Cèdent leur colonnade aux phalanges guerrières ;
Fortis est installé dans le palais fiscal.
Pareil à Josué, le chef pontifical
Dénombre ce grand peuple, et sa voix animée
De tant de corps épars ne forme qu'une armée ;
Sur l'état de la troupe il ordonne un rapport :
Qui l'eût dit ? Il n'est point de blessé ni de mort !
Sans perdre un seul soldat ils ont fait la campagne ;
On eût dit qu'ils venaient de conquérir l'Espagne.

Le comte de Chabrol vers eux s'est dirigé [10] :

C'est lui qui des héros harangueur obligé,
Par des phrases toujours avec art assorties,
A su légitimer toutes les dynasties,
Et naguère arrangea pour les preux de Cadix
Le discours qu'il servit aux vainqueurs d'Austerlitz.
L'Édile, en souriant, s'approche; il les salue;
Après tant de périls célèbre leur venue;
Et, sans savoir l'objet de ce grand armement,
D'être à jamais fidèle il leur fait le serment.

Après lui se présente une troupe endormie :
C'était le côté droit de notre Académie ;
Chacun les reconnaît : de longs feuillages verts
Ornent de leurs habits les pans et les revers,
Et des lourds encensoirs dont leur main est armée
L'honorable cohue est toute parfumée ;
Auger, son président, à la tête du corps,
S'incline : pour parler il fait de vains efforts ;
Mais prompt à réparer ce contre-temps funeste,
Il emploie à défaut l'éloquence du geste;
Le muet discoureur est aux pieds du héros :
Il sort un manuscrit fruit de ses longs travaux,
Et dépose humblement dans ses mains protectrices,
Escobar et Sanchez enrichis de notices.
Fortis reçoit l'offrande avec un doux souris;
Jaloux de témoigner qu'il en sent tout le prix,

Au dévot président il fait baiser sa mule,
Et bénit de sa main la troupe somnambule.

Mais les soucis du camp l'occupent de nouveau.
Déjà toute l'armée a passé sous l'arceau;
Les Cosaques nouveaux, dans les Champs-Elysées,
Raniment un moment leurs forces épuisées.
Chabrol sur le gazon a semé des couverts ;
Par ses soins généreux à leur faim sont offerts
Les abondans débris d'un dîner chez Villèle.
Soudain du Saint-Jeudi la bruyante cresselle
Résonne avec fracas jusqu'aux murs de Chaillot,
Au bout de son bâton Fortis met un fallot ;
Sur ses pas glorieux tout le camp s'achemine,
Arrive, en haletant, vers la sainte colline,
Touche le Panthéon, et les sacrés drapeaux
Des colonnes du temple ornent les chapiteaux.
Le souterrain profond a reçu le cortége :
Ce fut là que naguère une main sacrilége
De vingt rois oubliés vengeant les ossemens,
Du Saint-Denis du peuple ouvrit les monumens,
Bénit au nom du ciel des fureurs impunies,
Et promit désormais un culte aux gémonies.
De ces nobles débris tout le sol est semé,
Le socle de Voltaire en siége est transformé,
Et Fortis s'est assis sur la pierre outragée ;

Sur d'humides gradins sa bande s'est rangée,
Et, pour préliminaire, une voix de stentor
Entonne en faux bourdon le Veni Creator.



CHANT DEUXIÈME.

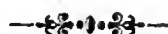


ARGUMENT.

Séance nocturne au Panthéon. — Discours de Fortis. — Rapport des trois Ministres. — Fortis développe ses projets, et annonce l'auto-da-fé de Valence. — Enthousiasme de l'Assemblée. — L'Enfer de Milton.



ROME A PARIS.



CHANT DEUXIÈME.

Fortis se lève et dit : « En ce temps-ci, mes frères,
» Des célestes trésors sages dépositaires,
» Je vous ai réunis, pour apprendre de vous
» Si, dans le champ français que nous cultivons tous,
» Une riche moisson à nos vœux est promise ;
» Avez-vous agrandi le bercail de l'Église ?
» Comment germe la foi ? Ce grain de sénevé
» Est-il mort sur le roc ou s'est-il élevé ?

» Combien a-t-on détruit de membres inutiles,
» De sépulcres blanchis et de figuiers stériles?
» L'œuvre est-il accompli? Dans un crible d'airain,
» Avez-vous séparé la paille du bon grain?
» Et la France, en un mot, de tant d'horreurs souillée,
» S'est-elle du vieil-homme à la fin dépouillée?
» Parlez... Chacun de vous, de son département
» Arrive pour répondre aux besoins du moment.
» A-t-on purifié tous les fonctionnaires?
» L'ordre s'est-il accru de quelques séminaires?
» Nous en avions fort peu : dans son dernier précis,
» Si j'en crois Frayssinous, on n'en comptait que six;
» J'en gémis en secret; mais pourtant j'aime à croire
» Qu'en parlant à la Chambre il a faussé l'histoire.
» Avez-vous, avec art, au temple de Thémis,
» Parmi les conseillers recruté des amis?
» Leur rebelle pouvoir me donne de l'ombrage.
» Rassurez mon esprit; c'est votre témoignage
» Qui sur tant de sujets doit jeter un grand jour:
» Il faut donc que chacun me réponde à son tour.
» Villèle pour vous tous servirait d'interprète;
» Mais le comte est absent, la sévère étiquette
» Vers ces lieux aujourd'hui lui défend d'aborder;
» Partout où je commande il ne peut présider.
» Vous, évêque d'Hermès, parlez avant Corbière;
» La croix, vous le savez, doit passer la première. »

« Prince, dit Frayssinous, mon homélique voix
» Naguère à la tribune a retenti trois fois.
» Dans un de ces discours quelque peu téméraires,
» Il fallut avouer sept petits séminaires;
» Mais calmez vos terreurs, notre état florissant,
» Seigneur, au lieu de sept en compte plus de cent.
» Dans tous brûle, sans fin, le feu sacré de Rome.
» Chefs qui les dirigez, souffrez que je vous nomme;
» Vous siégez tous ici; Loriquet, Perrodin,
» Joyez, Haquardio, Lagier, d'Artois, Mondin,
» Cabanat, Justamond, Loras, Roux de Verrières[1],
» Vous tous qui cultivez ces riches pépinières,
» Dites si j'ai jamais, ennemi clandestin,
» Gêné des jeunes clercs l'essor ultramontain.
» Bien plus, il faut le dire, on sait que nos évêques
» Ont chassé mes sermons de leurs bibliothèques;
» Qu'un écrivain jaloux que j'ai trop protégé,
» Que La Mennais enfin est le dieu du clergé:
» Eh bien! j'ai dévoré cet affront si notoire,
» Pour le bien de l'Église et sa plus grande gloire,
» Et de ma lourde croix acceptant tout le faix,
» J'ai puni mes rivaux à force de bienfaits.
» Nommez-moi des cités dont les places publiques
» Ne se décorent point des signes catholiques,
» De ces énormes croix que les prêtres romains
» Sèment aux frais publics sur tous les grands chemins.
» Lyon seul, de l'Église antique citadelle,

» A nos fiers bataillons oppose un mur rebelle;
» Le travail est son dieu : là l'impie artisan
» Pour sa manufacture abandonne Rauzan;
» Mais le blocus est prêt; des hauteurs de Fourvières
» Nous faisons observer la ville aux deux rivières;
» Quand l'heure sonnera, je nommerai Guyon [2]
» Pour le Dubois-Crancé de cette mission [3],
» Et soudain, à ma voix, l'avalanche docile,
» Comme un bloc de granit, tombera sur la ville.
» Malgré le double appui du maire et du préfet,
» J'ai laissé dans Rouen mon ouvrage imparfait;
» Je ne le cèle pas : mais quelle autre conquête
» A jamais égalé cette illustre défaite?
» Dois-je vous rappeler les enfans de Baal
» Insultant par leurs cris au cortége papal?
» Les gendarmes dévots, les pieux commissaires
» Etouffant les pétards allumés sous les chaires?
» L'agile télégraphe apprenant à Paris
» Les désastres soufferts par nos Pères proscrits?
» Et, parmi les horreurs d'une tourbe en délire,
» Lowenbruk arrachant la palme du martyre?
» Dans nos colléges saints, nos Pères triomphans
» Ont trouvé moins de peine à vaincre des enfans:
» Les jeunes lauréats, soit en vers, soit en prose,
» Partout du grand Ignace ont fait l'apothéose;
» Partout je fais donner aux jeunes nourrissons
» La même discipline et les mêmes leçons.

» Si parfois de Calvin un enfant sacrilége
» S'asseoit furtivement sur les bancs d'un collége,
» Du sceau réprobateur il est soudain marqué,
» Pour lui l'édit de Nante est toujours révoqué.
» Les colléges royaux sont de vrais séminaires.
» Des écoles de droit les savans dignitaires,
» Au lieu du droit civil dictent le droit canon,
» Et l'Université n'existe que de nom.
» *Dixi.* » D'Hermès s'assied; Corbière le remplace :

» Illustre Général, grand-vicaire d'Ignace,
» Je vais, puisque tel est ton ordre souverain,
» De mon intérieur t'offrir le bulletin.
» Rassure-toi, Fortis; partout ton signe brille,
» Les deniers de l'Etat engraissent ta famille,
» Et jusqu'aux employés relégués à l'octroi,
» Tout doit son rang, son titre, aux Pères de la Foi.
» La Police elle-même épure son cloaque;
» Les obscurs possesseurs de la secrète plaque,
» Montrent, pour être admis, au magistrat *ad hoc*,
» Le visa d'un jésuite au brevet de Vidoc 4,
» Et la nuit, pour charmer leur course solitaire,
» Les patrouilles du guet récitent le Rosaire.
» Parcours, la carte en main, la province et Paris :
» Partout nos vieux couvens sortent de leurs débris;
» De la part du budget à ma garde commise,

8,

» J'élève des palais aux princes de l'Église,
» Et le moine quêteur, par mes soins abrité,
» Cultive grassement sa molle oisiveté.
» Mais tandis que tout l'or sert de proie à ma secte,
» La porte de l'Étoile attend un architecte,
» Et le triste Éléphant du terrain Beaumarchais
» Vieillit avant de naître et ne boira jamais.
» Un seul danger m'effraie, il trouble mon empire :
» La tourbe des journaux sans relâche conspire;
» Chaque jour nous voyons de turbulens écrits
» Sous vingt formats divers échauffer les esprits;
» Par ses propres enfans l'Église est obsédée :
» Le fougueux Martial, comme un autre Asmodée,
» Dans les noirs soupiraux de la Société
» D'un rayon délateur fait tomber la clarté [5],
» Et si de Montlosier la fureur se rallume,
» Dupont va nous lancer un troisième volume.
» Quelles lois opposer à ces rudes assauts?
» Je l'ignore; ce soin est au garde-des-sceaux,
» Qu'il parle! — Oui, tu dis vrai, ce soin-là me regarde,
» Dit Peyronnet : aussi, je vais me mettre en garde;
» C'est à moi de servir de plastron à leurs coups;
» Aux premières leçons je les désarme tous;
» Je leur jette le gant; si quelqu'un le relève,
» Son masque ne pourra le soutraire à mon glaive,
» Et dût-il de son corps faire un *in-trente-deux*,
» Le duel entre nous ne sera point douteux;

» Mais il faut seconder mon courage et mon zèle,
» La Chambre doit s'ouvrir par une loi nouvelle,
» Car le Code se tait contre ces grands abus,
» Et mes fiers tribunaux ne me secondent plus;
» Rien n'a pu les réduire à servir mes caprices;
» La Cour rend des arrêts, et jamais des services:
» Sourds aux solliciteurs, esclaves de la loi,
» Ils sont les gens du peuple et non *les gens du Roi*.
» En revanche au Parquet, nos bons auxiliaires
» Ouvrent avec respect mes nobles circulaires;
» Dans chaque prévenu comme ils distinguent bien
» Le jésuite en crédit du simple citoyen!
» Ils savent à propos ou sévir, ou se taire,
» Et la mort de Courier est encore un mystère.
» Si parfois, dans la France, un scandaleux éclat
» D'un prêtre du Seigneur révèle un attentat;
» Par un arrêt cruel, si le jury profane
» Condamne sans pitié le Tarquin en soutane,
» Lui désigne du doigt la mort ou le carcan,
» Alors, moi, pour sauver l'honneur du Vatican,
» D'un habit séculier couvrant le dos d'Ignace,
» Je le fais, par mes gens, punir par contumace. »

« C'est assez; dit Fortis, je rends grâce à vos soins;
» De votre zèle ardent je n'attendais pas moins;
» Ministres préposés à ce vaste royaume,

» Vous avez, tous les trois, bien mérité de Rome,
» Car vous avez prouvé que le saint Vatican
» N'a pas d'ami plus sûr qu'un clergé gallican.
» Je vous porte en mon cœur; dans ma reconnaissance,
» Paris sur Rome même obtient la préférence,
» *Et comme auprès de moi, sont tous ses vrais appuis,*
» *Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.*
» Chassez de votre esprit ces terreurs puériles;
» Que vous font ces auteurs dont les plumes hostiles,
» Contre Ignace et ses fils lancent des traits jaloux?
» S'ils n'ont rien empêché, pourquoi les craignez-vous?

» Un danger plus réel occupe ma pensée:
» La puissance romaine, aujourd'hui balancée,
» Au bout de son levier trouve pour contrepoids,
» Le sceptre qu'a jeté l'alliance des rois;
» Ces deux pouvoirs rivaux se disputent la terre:
» D'abord, cette union fut juste et salutaire;
» Pour façonner au joug les peuples pervertis,
» D'un immense pouvoir nous fûmes investis;
» Mais cette grande lutte une fois terminée,
» Rome doit commander, telle est sa destinée:
» Ce qu'elle tient des rois, elle doit le haïr;
» Régner au second rang, c'est pour elle obéir.
» Non que du Vatican la haute politique
» Veuille des rois chrétiens briser le sceptre antique;

» Mais jaloux de ses droits, il veut que son appui
» Leur conserve le trône et qu'ils règnent par lui.
» Ont-ils donc oublié ces beaux jours de l'Église
» Où Rome dominait la chrétienté soumise,
» Où, de sa propre main, l'héroïque Aldobrand 6
» Sur la peau de d'Ossat fouettait Henri-le-Grand?
» Aujourd'hui, partageant la rage populaire,
» Au joug théocratique ils veulent se soustraire,
» Et, laissant à l'Église une ombre de pouvoir,
» Leur sceptre ambitieux protége l'encensoir.
» Peut-être, de nos jours, cet infernal système
» N'aurait jamais jailli d'un front à diadème,
» Si de leurs droits communs mandataire obligé,
» L'Allemand Metternich, en monarque érigé,
» N'eût formé, de ses mains, par un trait de génie,
« Un imposant faisceau de leur faiblesse unie.
» C'est lui qui, machinant un complot clandestin,
» Des peuples et de nous nivèle le destin,
» Et domptant les premiers par la force des prêtres,
» Liés au même char, il les traîne à ses maîtres.
» Mais dans ses vastes plans il s'est trop réjoui;
» Je veux l'épouvanter par un coup inoui;
» Si le péril est grand, il est beau qu'on l'affronte;
» Rome a perdu sa place, il faut qu'elle y remonte,
» Et que du même foudre elle écrase, à la fois,
» La caste libérale et le parti des rois.... »

A ces mots, précurseurs d'une grande pensée,
Autour du Général la foule s'est pressée :
Les yeux fixés sur lui, chaque père attentif,
Dans son sein agité tient le souffle captif;
Tout se tait : seulement, à travers les colonnes,
On entendait des vents les plaintes monotones,
Ou l'horloge du Mont, au tintement aigu,
Ou le long cri d'éveil au poste Montaigu.

D'un geste impérieux, le lieutenant d'Ignace
Ordonne aux auditeurs de reprendre leur place,
Et poursuit en ces mots : « C'est dans ces lieux chéris,
» Où règnent nos prélats et nos rois favoris,
» C'est en Espagne enfin, notre terre d'élite,
» Que nous devons frapper le coup que je médite;
» Qu'il faut, bravant les lois des juges séculiers,
» Rendant le glaive antique à nos bons familiers,
» Saisir un criminel jugé par notre office,
» Et sur le saint bûcher l'offrir en sacrifice.
» Tout est prêt, le bourreau, les juges, le local :
» Le zélé Torrenzo, prévôt pontifical 7,
» A fouillé les prisons, a découvert un crime,
» Et sur son piédestal enchaînant la victime,
» Il n'attend plus qu'un mot pour éblouir nos yeux
» Par un *auto-da-fé* si cher à nos aïeux.

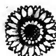
» O vous qui m'écoutez, ô mes frères jésuites !
» De ce grand coup d'État ne craignez pas les suites.
» Je connais le moment : nos rivaux énervés,
» Jouant avec les fers que nous avons rivés,
» Chansonnent le geôlier qui les tient sous la grille,
» Mais le peuple aujourd'hui ne prend plus de Bastille.
» Ainsi l'arrêt de mort que mon bras va lancer,
» En frappant l'univers ne pourra nous blesser ;
» Puisse sur un pécheur tant de grâce descendre !
» Alors, plein de ce feu qui brûlait Alexandre [8],
» Je pourrai m'écrier, en foulant Metternich :
» Rome a vaincu par moi ; j'ai marché sur l'aspic. »

Le Général se tut ; la Junte transalpine
Exhale par des cris l'ardeur qui la domine ;
Un concert prolongé de sinistres bravos
Trois fois fit retentir les humides caveaux,
Trois fois les députés bondirent sur les stalles.

Tel Milton, aux lueurs des foudres infernales,
Aux déchirans accords du lugubre tamtam,
Sur un siége d'airain intrônise Satan.
Il parle : ses accens ont ébranlé la voûte,
Sur les brûlans gradins son noir divan l'écoute ;
Si le doigt de l'archange, entr'ouvrant les enfers,

Fait tomber un rayon sur le front de ses pairs,
Une hideuse joie éclate dans le gouffre;
Les damnés échappés à leurs étangs de soufre,
Se mêlent aux démons sous les lambris fumans,
Et fêtent leur seigneur par de longs hurlemens.





CHANT TROISIÈME.



ARGUMENT.

Madame Krudener, instruite des projets de Fortis, se rend au palais du prince Metternich. — Description de ce palais. — Voyage aérien; attelage héraldique. — Arrivée à Paris. — Metternich se rend à l'assemblée des Jésuites. — Conférence entre les deux chefs; rupture ouverte. — Le moderne Héliodore.



ROME A PARIS.



CHANT TROISIÈME.

Tandis qu'au Panthéon les fils du saint-office
De leur grandeur future élevaient l'édifice,
Sur les bords du Danube, au sein de ces remparts
Qu'ont choisis pour régner les modernes Césars,
Sous l'abri d'un manoir meublé par la tristesse,
Veillait des cours du Nord la sage prophétesse :
Krudener est son nom ; un sens mystérieux [1],
Ou plutôt un démon qui la suit en tous lieux,

Lui révèle à l'instant, par des récits fidèles,
Des plus lointains climats les secrètes nouvelles ;
Sitôt que cet esprit, introduit dans son corps,
D'une fièvre savante allume les transports,
Elle parle, semblable à la Cassandre antique ;
Diplomate en jupon, sybille politique,
Du cabinet des rois elle franchit le seuil,
Dans le conseil d'État s'administre un fauteuil,
Et toujours en énigme entortillant ses phrases,
De congrès en congrès promène ses extases.
Jeune et belle autrefois, elle sut à son char
Attacher un moment l'inconstance du Czar;
Mais quand de cet amant l'invalide tendresse
En sultane honoraire eut changé sa maîtresse,
L'Ariadne, oubliant une juste fierté,
Au profond Metternich s'unit par un traité,
Passa sans murmurer, du trône de Russie,
Dans les bras du héros de la diplomatie,
Au joug de ses conseils enfin l'accoutuma,
Et servit d'Égérie à cet autre Numa.
Du complot de Fortis la prêtresse est instruite;
Soudain, se dérobant aux regards de sa suite,
Et de longs voiles noirs affublant ses appas,
Vers le palais du prince elle hâte ses pas.
Elle approche, et d'abord, le fantassin qui veille
De *verdaw* prolongés a frappé son oreille.
Elle montre ses traits, se nomme; à cet aspect,

Le Cerbère ébahi s'incline avec respect,
Et cédant au pouvoir de ses antiques charmes,
Par un geste galant lui présente les armes.
Telle était de ces lieux l'inamovible loi,
Ainsi l'avait voulu l'ordre du vice-roi,
La seule Krudener dans sa noble demeure
Pouvait en se nommant pénétrer à toute heure,
Et cet insigne honneur qui lui fut octroyé,
Souvent rendit jaloux plus d'un noble envoyé.
Autour de ce palais, une innombrable foule,
Pareille aux flots bruyans balancés par la houle,
Se pressait en tout sens, s'agitait à la fois,
Élevant un long cri formé de mille voix.
De leurs nobles seigneurs turbulens feudataires,
Grumms, Foutmenns, estaffiers, heiduques, caudataires
S'entremêlaient dans l'ombre à pas précipités;
Trente courriers à jeun, télégraphes bottés,
Attendaient le signal qui souvent leur ordonne
De porter sur leur dos le sort d'une couronne,
Et tous de l'audience épiaient le moment.
Mais le ministre, calme au sein du mouvement,
Dans un réduit secret de son palais immense,
Tabernacle profond où règne le silence,
Sur tant d'objets divers porte un savant coup-d'œil,
Fait graviter l'Europe autour de son fauteuil,
Et de Londre à Madrid lance les estaffettes :
Ainsi, seul immobile au centre des comètes,

Le soleil précipite en des cours différens
Les tourbillons réglés de ces mondes errans.
La sybille a franchi l'impénétrable issue;
Cependant le héros ne l'a point aperçue :
Sur un Machiavel en silence penché,
Des sens grossiers de l'homme il semble détaché ;
Seulement de son front les rides prononcées
Marquent de vastes plans, de profondes pensées,
Et sur le dos voûté de l'Atlas anx abois
Tombe du monde entier le gigantesque poids.
Krudener l'interrompt: « Sors de ta rêverie,
» Metternich ! un danger menace la patrie :
» Les envoyés romains, échauffant les esprits,
» De leurs noirs bataillons ont inondé Paris ;
» Leur secte, qui partout incessamment conspire,
» Menace d'envahir et la France et l'Empire ;
» De l'Alliance-Sainte ennemis acharnés,
» Ils veulent qu'à leurs pieds tous les rois détrônés,
» Esclaves désormais au sein de leur royaume,
» Demandent à genoux la tutelle de Rome.......
» Qu'un foudre inattendu s'échappe de tes mains ;
» Partons; j'abrégerai la longueur des chemins :
» Laisse-là tes chevaux et ton char de voyage,
» Je vais te composer un magique attelage. »
Elle dit : et l'on voit du bout de l'horizon,
Accourir à grand bruit les monstres du blason ;
Fantastique bétail, dont la noble origine

Remonte aux vieux Croisés errans en Palestine,
Et qui chassé depuis des États policés,
Des castels allemands hante les vieux fossés.
De membres monstrueux assemblage bizarre!
Des ours posés en *pal*; des couleuvres en *barre*;
Des lions *contournés*, *passans*, *contre-passans*,
Vilenés, *diffamés*, *mornés*, *issans*, *naissans*;
Des vaches agitant de bruyantes *clarines*;
De pieux pélicans aux couleurs purpurines;
Des sphinx en capuchon; des chevaux *marinés*;
La *guivre* dévorant des enfans nouveau-nés;
Le léopard danois; le lion de Castille;
L'ours que Berne nourrit à travers une grille;
Les seize *alerions* des vieux Montmorenci;
L'aigle *esployé* des Czars au plumage noirci;
Et l'oiseau que l'empire a choisi pour emblême,
Langué, *bequé*, *membré*, *diadémé* de même.

Tels sont les fiers coursiers qu'une magique voix
Vient d'atteler au char du ministre des rois.
Metternich, effrayé de leur élan rapide,
Se rassure, en voyant Krudener qui les guide;
Ainsi les voyageurs dans un char sans appui,
Fendent les *champs d'azur* qui s'ouvrent devant lui.
Dans l'horizon lointain déjà Vienne s'efface,
Des cercles d'Allemagne ils ont franchi l'espace,

Du palais de Chabrol la flamme les conduit [2],
Et dans la cour du Louvre ils descendent de nuit.
Dreux-Brezé du guichet lui-même ouvrant la grille [3],
Reçoit ces animaux en père de famille,
Leur offre de sa main l'ambroisie et le sel,
Les blasonne et les loge au fond du Carrousel.

Cependant Metternich, installé chez Villèle,
Dépêche au Panthéon sa prêtresse fidèle ;
« Va, porte-leur, dit-il, mes ordres absolus,
» Dis surtout à Fortis, ambitieux reclus,
» Qu'il cesse d'affecter l'autorité suprême.
» S'il dédaigne ta voix, je paraîtrai moi-même. »
L'Iris de Metternich fend la voûte des airs ;
Mais du temple sacré les caveaux sont déserts ;
Elle ne trouve plus dans cette vaste enceinte,
Qu'un siége tiède encore et la bougie éteinte.
Alors l'esprit l'éclaire, et du haut Panthéon,
Elle fond sur l'hôtel du nonce de Léon
C'était là que Fortis, comme dans son domaine,
Venait de transporter sa légion romaine ;
Ses noirs centurions, inondant le palais,
Se pavanaient plus fiers et plus forts que jamais.
Krudener vers le chef a dirigé sa marche :
« Des jésuites du monde illustre patriarche,
» A-t-elle dit, je viens au nom d'un grand pouvoir,

» Vénérant dans vos mains la croix et l'encensoir,
» Vous ordonner de fuir, de quitter ce royaume ;
» Notre empire est ici, mais le vôtre est à Rome.
» —Qui t'envoie en ces lieux?—Un plus puissant que vous;
» Si son nom retentit, vous tombez à genoux,
» Metter.... — N'achève pas; retourne, va lui dire
» Que Fortis le connaît et brave son empire;
» Je reste ici ; je sais que tous deux à huis-clos,
» Vous avez contre nous machiné des complots;
» Je puis punir sur toi ces odieuses trames ;
» Mais des gens comme nous n'en veulent point aux femmes.
» Fuis donc. » L'ambassadeur, lâchement menacé,
A retenu le Dieu dans son sein courroucé;
Craignant de profaner la sainteté du prêtre,
Elle sort, et retourne au palais de son maître.

Tandis qu'autour du chef les jésuites groupés
De ce mâle discours sont encore occupés,
Et portent jusqu'aux cieux cet essai de courage
Qui des succès futurs leur donne un sûr présage,
Tout-à-coup, de l'hôtel hurlent les noirs dragons;
La porte du conclave a crié sur ses gonds;
Elle s'ouvre; Fortis commande le silence;
Vers son siége à pas lents un inconnu s'avance:
Sur un large velours un panache agité,
De sa haute stature accroît la majesté,

Et d'un front soucieux incliné d'habitude,
Tombent des cheveux longs et blanchis par l'étude.
Il marche, son manteau se festonne en longs plis;
Les panneaux du parquet que la cire a polis,
Cèdent en gémissant sous ses pas taciturnes;
Tel Schiller nous dépeint ces étrangers nocturnes,
Qui, toujours revêtus d'un morne incognito,
Vont s'asseoir en silence au foyer du château.
A cet air de mystère, à cet abord sinistre,
L'œil perçant de Fortis reconnaît le ministre:
Une secrète rage a dévoré son sein;
Mais, cauteleux jésuite, il prend un air serein,
Compose habilement les muscles de sa face,
Sur un siége d'honneur l'invite à prendre place,
Et, craignant d'entamer l'épineux entretien,
Sur le ton du ministre il veut régler le sien.
« Seigneur, dit le Germain, puisque votre âme fière
» A de mon envoyé rejeté la prière,
» Je veux être moi-même, oubliant ma grandeur,
» Et mon premier ministre, et mon ambassadeur.
» J'aime à croire pourtant que par excès de zèle,
» La sybille m'a fait un récit infidèle;
» Que malgré mes leçons, s'arrogeant un vain droit,
» Elle a manqué peut-être au respect qu'on vous doit,
» Et causé ces transports dont l'ardeur vous honore,
» Et qu'en vos yeux sacrés je vois briller encore.
» — Prince, répond Fortis, noble joyau des cours,

» Votre rare sagesse éclate en ce discours ;
» Oui, votre ambassadeur a méconnu l'Église ;
» Chrétien, j'ai pardonné sa tudesque franchise,
» Et je connais trop bien votre amitié pour nous,
» Pour croire qu'un tel ordre ait émané de vous.
» — Et pourquoi donc, seigneur, refuser de le croire ?
» — C'est qu'un ordre pareil flétrirait votre gloire.
» — Je vous entends ; je vois que ma plume et mon bras
» N'ont servi, jusqu'ici, qu'à faire des ingrats ;
» On oublie un bienfait aux jours de la puissance :
» — Nous élevons plus haut notre reconnaissance ;
» Rien d'humain n'a conduit le céleste ressort
» Qui sauva notre barque et la mit dans le port ;
» Ainsi que Dieu l'apprend, l'Église est éternelle ;
» Les portes de l'enfer ne peuvent rien contre elle ;
» Vos efforts l'ont sauvée au suprême moment,
» Mais c'est Dieu qui vous fit son aveugle instrument.
» — Pour de faibles esprits gardez ce badinage ;
» C'est à moi que Fortis adresse un tel langage !
» A moi, qui sais si bien l'ambitieux dessein
» Qu'un superbe délire a mis dans votre sein !
» Vous, dont la politique à l'ombre du mystère,
» Veut se servir du ciel pour régner sur la terre,
» Vous avez pu former l'espoir irréfléchi
» De tromper un vieillard dans l'intrigue blanchi !
» Vous me faites pitié Général ! — Si l'offense
» Se mêle à vos discours, je garde le silence.

» — Soit; mais encor deux mots, avant que de sortir;
» Après, ne parlez plus, je daigne y consentir;
» Écoutez : aujourd'hui l'Église militante,
» Pour des lambris dorés a déserté la tente;
» Son triomphe l'enivre, et l'œil dans l'avenir,
» Elle a des maux passés perdu le souvenir;
» Respectez mon pouvoir, soyez dans vos conciles
» Plus prudens orateurs et surtout plus dociles :
» Ce que vous avez vu peut se revoir encor;
» Songez que sous ma main je tiens le fils d'Hector,
» Que vous épouvantant de l'ombre d'un grand homme.
» Je puis sur le Saint-Siége asseoir un roi de Rome,
» Et de Fontainebleau vous rouvrant le chemin,
» Dans son palais désert placer l'État Romain. »

Alors sans saluer Fortis ni son escorte,
D'un air majestueux il regagne la porte.

Fortis s'écrie : « Il fuit, son crime est consommé.
» Vous l'avez entendu, l'impie a blasphémé!
» Gonzague, Derbini, sortez de cette enceinte,
» Allez au vestiaire endosser l'aube sainte,
» Que deux ailes d'azur se croisent sur vos flancs,
» Dans le haras royal prenez deux chevaux blancs,
» Prenez ces fouets vengeurs qui sous nos saints portiques

» D'Henri-Quatre ont meurtri les membres hérétiques ;
» Tombez sur Metternich, qu'il reconnaisse en vous
» Ces deux anges de Dieu, de sa gloire jaloux,
» Qui sous les parvis saints de leur verge sonore
» Battirent sans pitié l'impie Héliodore 4 ;
» Exécuteurs, partez.... Quand le fier Allemand
» Aura sous mon balcon subi son châtiment,
» Qu'aux tours de Saint-Sulpice, une active ordonnance 5
» Allume par signaux le bûcher de Valence ;
» La victime est parée ; un tribunal de Dieu
» Attend mon jugement ; je la condamne au feu ;
» Qu'une flamme de sang, sinistre météore,
» Apprenne à tous les rois ce qu'ils craignent encore.
» Qu'ils sentent cette épée, à l'invisible coup 6,
» Dont la garde est à Rome et la pointe partout. »

Il dit : on obéit à l'arrêt qu'il prononce,
Et les débats sont clos dans le palais du nonce.



CHANT QUATRIÈME.



ARGUMENT.

Les Ultras alarmés se rassemblent chez Metternich. — Description physique et morale de ces combattans. — Ils marchent vers le palais du Légat. — Les armées sont en présence. — Dénombrement des principaux chefs des Jésuites. — Préparatifs du combat. — Arrivée d'un messager espagnol. — Récit de l'auto-da-fé de Valence.



ROME A PARIS.



CHANT QUATRIÈME.

Sitôt que dans Paris le journal de la nuit [1]
De ce grand attentat eut propagé le bruit,
A ce bruit, au récit de ce commun outrage,
Les ultras belliqueux ont trépigné de rage;
Tous ont donné congé dans leurs hôtels garnis,
Et près *d'aller en guerre* ils sont tous réunis.
Ce n'est que dans le sang qu'un tel affront se lave;
« Marchons, ont-ils crié, marchons droit au conclave;
» S'il ne veut replacer le trône sur l'autel,

» Au général Fortis jetons notre cartel. »
Vers l'endroit menacé la phalange se porte ;
Du grand ambassadeur ils ont cerné la porte,
Et jurent, au milieu des accès de la toux,
De venger Metternich ou de succomber tous.

Cependant le héros que ce tumulte effraie
Sort du lit, et portant la main gauche à sa plaie [2],
Il se montre au balcon, leur parle en allemand,
Porte jusques aux cieux leur noble dévoûment,
Leur dit qu'il va descendre et se mettre à leur tête,
Et qu'avec leur soutien le monde est sa conquête.
Il dit, fait un signal, et le rauque tambour
Organise les rangs dispersés dans la cour.
Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Sainte ligue des rois, alliance éternelle!
Le peuple de Paris, en voyant ces héros,
Crut revoir la noblesse aux États-Généraux;
Tout du siècle passé lui retraçait l'image,
Leurs armes, leurs habits, leur maintien, leur langage;
Leurs cheveux sont parés de frimats odorans,
Usage rigoureux chez ces preux vétérans,
Qui, pareils à nos rois de la première race,
Se distinguent par-là d'avec la populace.
Ils ont d'un coffre antique extrait pour ce grand jour
Les pompeux ornemens de la défunte cour,

Le large juste-au-corps aux flottantes dentelles,
Le soyeux haut-de-chausse, ennemi des bretelles.
Le gilet pailleté, la rheingrave à longs plis,
Le ruban glorieux où pend la fleur de lis,
L'épée horizontale et la mince épaulette;
Enfin, pour étaler leur parure complète,
Ils ont chaussé, suivant les us des vieux barons,
Des bottes dont le temps bronza les éperons,
Conservant avec soin, sur leur tige plissée,
La poussière des camps à Coblentz ramassée.
C'est là que ces vengeurs de l'autel et des rois
A l'abri du canon casernaient leurs exploits;
Ameutant contre nous la Prusse et l'Allemagne,
Ils semblaient dédaigner de se mettre en campagne,
Souriaient de mépris, et caustiques héros,
Sur notre *jacquerie* épuisaient leurs bons mots.
Brunswick était chargé de livrer leurs batailles.
La folie à Coblentz parodiait Versailles;
L'étiquette réglait les fêtes de la cour;
Le marquis, en buvant, attendait son retour,
De galans madrigaux parfumait les actrices;
Des roués à la mode on vantait les caprices;
Une ferme de jeux fut vendue à l'encan!
On les vit préférer, dans les loisirs du camp,
L'enseigne d'un tripot au plumet d'Henri-Quatre;
C'était au lansquenet qu'ils aimaient à combattre,
Et transformé par eux en favori de Mars,

Chalabre les guidait au milieu des hasards [3].
Cependant, chaque jour, malgré leur espérance,
Triomphaient les couleurs de la nouvelle France,
Et dans ses droits nouveaux, par son bras affermi,
Le serf victorieux fut seigneur à Valmi.
Alors ce grand espoir se perdit en fumée :
Le camp se dispersa ; les seigneurs de l'armée,
Errans de cour en cour, de plus d'un souverain
Reçurent, en passant, le rouble ou le florin,
Et pareils aux tribus des rives de l'Euphrate,
Pleurèrent sans retour une patrie ingrate.
Mais quand du fond du Nord l'alliance des rois
A nos yeux étonnés ramena par deux fois
Des fils de saint Louis les soldats légitimes,
Paris vit défiler ces héros cacochymes,
Français *in partibus*, qui, fiers d'un long oubli,
Osèrent se targuer du trône rétabli.
Leur brigue, depuis lors, rivalise d'audace :
Active nuit et jour, la noble populace,
Le placet à la main, assiége le pouvoir :
L'un veut en préfecture ériger son manoir,
L'autre veut endosser l'hermine héréditaire ;
L'ex-menin sans emploi demande un ministère ;
Tous font valoir, enfin, d'un esprit intrigant,
Leur campagne d'Autriche ou le voyage à Gand,
Et comptent, sans pudeur, faute de cicatrices,
Trente ans d'oisiveté pour trente ans de services.

Dans la cour du Palais, le ministre allemand
Commande le départ du noble régiment ;
Ils sortent possédés d'une fureur hostile,
Et bientôt du Légat bloquent le péristile.

L'Observateur d'Autriche, à la tête placé,
Pour sommer les Romains déjà s'est avancé,
Et sur un cheval noir, aux flancs de la colonne,
L'ardente Krudener voltige en amazone.

Fortis a tout prévu ; son œil de basilic
A déjà dans la foule aperçu Metternich ;
Il sonne le tocsin armé d'une cresselle,
Mande Sainte, ex-abbé, qu'il place en sentinelle [4],
Vote un cierge pascal à saint Pierre-ès-liens,
Et remplit les échos de noms italiens.
Aussitôt l'escalier se noircit de soutanes,
Les chefs sont descendus appuyés sur leurs cannes :
Le cardinal Pacca, Villèle des Latins [5],
Fabrici, desséché sur les marais Pontins [6],
Benigni, gardien des trésors de Lorette,
Mazio, familier de la junte secrète,
Bardani, qui proscrit, et toujours sans succès,
Dans les États romains les libelles français ;
Tiberi, Martinez, Isoard, Camarote,

Bofondo, Ruspoli, tous auditeurs de Rote;
Marcellini, qui vend, pour six écus romains,
Le droit de mariage à deux cousins germains;
Testa, qui fatiguant son style épistolaire,
Aux rois, chaque matin, lance une circulaire;
Le sourd Buttaoni, du Saint-Siége auditeur;
Enfin le bon Sala, zélé coadjuteur,
Qui, dans un grand festin, vit du fond des assiettes,
En servant le rôti, s'envoler des mauviettes.

Le béat Holenlohe au regard inspiré 7,
Bénit à haute voix le bataillon sacré;
Il attend les blessés, et plein de confiance,
Un miracle à la main, il tient lieu d'ambulance.
Mais rien ne doit s'offrir à sa pieuse ardeur;
Fortis, fils de l'Église, a le sang en horreur:
Pourtant, qu'avec plaisir, dans la rue enflammée,
Sur un mont de fagots, il brûlerait l'armée!
Quel superbe moyen d'échauffer les esprits,
Qu'un tel auto-da-fé dans les murs de Paris!
Mais le coup est trop fort, pour un tel sacrifice
Le bourgeois philosophe est encor trop novice;
Il faut donc renoncer à ce grand coup d'éclat,
Se soumettre, et donner le signal d'un combat
Digne des légions de la Rome nouvelle.

Aussitôt, sur l'autel la bougie étincelle;
On suspend aux lambris les sacrés gonfanons [8];
Sur un pupitre d'or on braque les canons;
On maudit les ligueurs; avec cérémonie,
On forge le décret qui les excommunie;
Fortis prodigue aux siens le doux baiser de paix,
Et Sainte ouvre aux ultras les portes du palais.

Ils entrent à longs flots, Metternich à la tête;
Mais ce tableau pompeux les glace et les arrête;
Que ne peut sur nos sens un spectacle romain!
Ils ont laissé tomber le glaive de leur main,
Et tremblent en voyant la redoutable bulle
Écrite en traits de flamme aux murs du vestibule.
Bons ultras! les enfers, dès long-temps oubliés,
Semblent au même instant s'entr'ouvrir sous leurs pieds,
Car déjà s'est offerte à leur triste mémoire,
Des vieux péchés de cour la libertine histoire.
Metternich, contempteur des hommes et des dieux,
Va porter sur l'autel un bras audacieux;
Mais un bras plus puissant arrête le grand homme;
Il veut crier, sa voix est la voix d'un fantôme,
Il désigne Hohenlohe, et son bras raccourci
Semble dire du geste : Et toi, mon fils, aussi!

En ce moment, malgré le *qui vive* de Sainte,
Un agile inconnu s'élance dans l'enceinte :
Le rosaire à gros grains résonne à son côté ;
Un froc lourd et velu couvre sa nudité ;
De son front couronné, pendent sur son visage
Les jasmins du Bétis et les lauriers du Tage.
Il a crié : Victoire ! et sur les marbres froids,
Comme le Grec de Sparte il est tombé sans voix.
Mais Hohenlohe est là ; le thaumaturge invite
Le mort à se lever, et le mort ressuscite ;
Alors baissant les yeux et croisant les deux mains,
Le Lazare espagnol a dit : « Princes romains,
» Je viens, après un long et pénible voyage,
» De Torrenzo mon maître apporter le message..... »

A ces mots Metternich, à regret attentif,
Vers le seuil de la porte avance un pied furtif,
Il est près de sortir ; mais Fortis le regarde :
« Sentinelles, dit-il, croisez la hallebarde,
» Qu'on écoute à huis-clos, et vous, Prince allemand,
» Subissez ce récit ; c'est votre châtiment. »
Et l'Espagnol poursuit : « Valence, ô ma patrie !
» Garde de ce grand jour la mémoire chérie ! ....
» Les juges rassemblés au sacré tribunal
» De leur illustre chef attendaient le signal ;
» Il arrive ; la joie éclate au saint-office,

» On arrache Ripoll aux tours de Saint-Narcisse,
» Et l'abbé Torrenzo, s'installant au milieu,
» Docile à votre voix comme à celle de Dieu,
» Dicte l'arrêt fatal, puis suivant l'us antique
» Jette au bras séculier la victime hérétique;
» Mais à cette heure même encor compatissant,
» Il défend aux bourreaux de répandre le sang:
» Soumis à ses désirs, le bras de la justice
» Daigne en un doux bûcher commuer le supplice.
» Les soldats de la foi, parés de lauriers verts,
» Les dévots pénitens, de cilices couverts,
» De la place publique occupent les issues;
» Partout à flots épais, se pressent dans les rues,
» De poudreux pélerins aux visages hâlés,
» Vieux chrétiens de l'Espagne en ce jour rassemblés;
» Aux larmes de plaisir qui sillonnent leur face,
» On voit qu'ils sont issus de cette antique race,
» Qui brûlait à la voix du grand Torquemada
» Les Maures de Grenade et les fils de Juda.

» D'abord on avait craint que les preux de la France
» N'eussent pas à la fête accordé leur présence;
» Mais le pieux Moustier et le brave O'Donnel
» Les avaient invités au bûcher solennel.
» On amène Ripoll; nos bandes réunies
» Ont entonné des morts les longues litanies,

» Et les *miserere*, chantés en faux bourdon,
» Ont sur l'humble pécheur appelé le pardon.
» De sa victime enfin le bûcher se décore :
» Alors un familier qu'un saint zèle dévore,
» De la torche d'honneur armant ses doigts sacrés,
» Du pompeux échafaud a franchi les degrés :
» Il offre l'hérétique au Dieu de la clémence,
» La flamme brille, et moi, perçant la foule immense [9],
» Je m'éloigne à la hâte, et je viens en ces lieux
» Faire à l'Ordre assemblé ce récit glorieux. »

L'Espagnol a parlé ; le sénat qui l'écoute
De l'antique *Hozanna* fait retentir la voûte ;
Les ultras, le chef nu, de pourpoint dépouillés,
Aux pieds du Général se sont agenouillés ;
Tous, l'œil baigné de pleurs, le front dans la poussière,
Demandent à grands cris leur grâce plénière :
Fortis jette sur eux un regard paternel,
Les absout, puis prenant un maintien solennel,
Il dit : « Vous le voyez, c'est Rome qui l'emporte ;
» Des rois ambitieux l'omnipotence est morte,
» Dès ce jour mémorable ils ont des suzerains ;
» Vas avec Krudener l'annoncer aux Germains,
» Metternich ; et vous tous, ambassadeurs fidèles,
» Dans vos départemens publiez ces nouvelles ;
» Que ce grand coup frappé, les peuples à genoux,

» Sachent qui doit régner ou des rois ou de nous ;
» Qu'on reconnaisse enfin, dans une paix profonde,
» La nation en robe et les maîtres du monde *. »

* *Agnosco rerum dominos gentemque togatam.*

VIRGIL.

FIN.

NOTES.

II.

NOTES

DU CHANT PREMIER.



[1] Et, dans moins de dix ans, une seconde fois,
Des Césars tonsurés ont conquis les Gaulois.

On sait que César mit dix ans à faire la conquête des Gaules, et que ce héros était chauve; ce qui faisait dire à ses soldats en retournant à Rome : *Romani, servate uxores, mœchum adducimus calvum.*

[2] Fortis a convoqué ses états-généraux.

Le révérend père Fortis, premier rôle de notre

drame, est, comme on sait, le général des Jésuites de la ville éternelle et du monde; c'est après Metternich la plus forte tête de l'Europe.

[3] Dans les vastes caveaux, etc.

En rendant au culte le Panthéon français, on a détaché du fronton, les lettres de bronze qui composaient l'inscription :

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

Cette inscription sublime est le meilleur ouvrage qu'ait livré au public le citoyen Pastoret, patriote ardent dans l'Assemblée constituante, aujourd'hui Marquis de Pastoret et vice-président de la Chambre des pairs.

[4] Faute de chapelet priaient sur leurs boutons.

Les jeunes lévites, chez lesquels le zèle pour les pratiques religieuses n'a pas encore dégénéré en ennui, disent leur chapelet en boutonnant leur robe, laquelle doit toujours avoir, d'après la règle, cinquante-deux boutons, nombre égal aux grains du chapelet.

[5] De hideux capucins fondés par les deniers
Que la pitié publique accorde aux prisonniers.

Dans quelques villes du Midi, les trois quarts de la

quête pour les prisonniers sont détournés au profit des couvens qui s'élèvent; nous avons sous les yeux un journal qui a consacré à cet étrange abus un article qu'on a laissé sans réponse.

6 Des régens décorés par monsieur Laurentie.

M. Laurentie était inspecteur de l'Université; il concourt puissamment à préparer à la France une génération religieuse et monarchique.

7 Les fougueux Substituts.

MM. de Mérindol et Levavasseur, qui doublent les procureurs du Roi, se dévouent ordinairement au martyre dans la péroraison de leurs discours; on leur alloue pour ces dévouemens quinze cents francs par année.

8 Effroi du voyageur, qui, froissé du roulis,
Gémit dans un cercueil paré de fleurs de lis.

Les messageries royales.

9 Genoude, etc.

M. de Genoude, qui a traduit l'Évangile, mais qui ne l'a pas lu, est le rédacteur en chef de l'*Étoile*; il

est chargé de décorer, dans les entrées solennelles, l'arc de triomphe qui porte le nom de son journal.

[10] Le comte de Chabrol, etc.

On ne peut faire un pas dans la région politique sans rencontrer des Chabrol; celui-ci est le préfet de la Seine.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.



1 . . . . Roux de Verrières.

D'après les informations que nous avons prises avec la dernière exactitude, tous ces Messieurs dirigent les petits séminaires, selon les statuts jésuitiques.

2 . . . . Je nommerai Guyon.

M. Guyon qui s'est fait un nom européen, non pas en réfutant Voltaire, mais en le brûlant, est l'apôtre le

plus actif et le plus véhément de l'ultramontanisme. Il débuta dans une ville du Midi en 1820, où il fut fort applaudi par des femmes qui n'avaient jamais compris un mot de ses sermons. C'est un petit homme qui porte fièrement une tête démesurée, et dont les yeux brillent de tous les feux des Bernard et des Dominique. La première fois qu'on l'entend, on ne peut se défendre d'admirer l'étonnante volubilité de sa voix, et sa verbeuse élocution; mais quand on l'a vu dans plusieurs villes, prêchant toujours sur les mêmes sujets, répétant toujours les mêmes phrases, les mêmes syllogismes, les mêmes anathêmes, avec les mêmes inflexions de voix, on ne voit plus en lui qu'un orateur qui s'échauffe à froid, et qui vise au mérite de l'improvisation avec une bonne mémoire et un répertoire tout fait C'est un acteur tragique qui feint l'exaltation, et qui est tout prêt, en rentrant dans la coulisse, à rire avec ceux qu'il vient de poignarder.

3 Pour le Dubois-Crancé de cette mission.

On sait que ce représentant du peuple fut chargé par la Convention, en 1793, de diriger les opérations du siége de Lyon.

4 Le visa d'un jésuite au brevet de Vidoc.

Vidoc, dont le nom retentit si souvent dans les

affaires criminelles, est le chef des nombreuses brigades de police de la ville de Paris; c'est le pourvoyeur des Cours d'assises.

[5] Le fougueux Martial, etc.

M. Martial Marcet de la Roche-Arnaud, dans sa biographie des *Jésuites Modernes*, a déjà montré au public quelques tableaux hideux de vérité; il doit incessamment lui livrer toute cette galerie; on attend avec la plus vive impatience ses *Mémoires d'un jeune jésuite*.

[6] Où, de sa propre main, l'héroïque Aldobrand
Sur la peau de d'Ossat fouettait Henri-le-Grand.

Sixte-Quint excommunia Henri IV, et le déclara incapable d'être roi, non-seulement du royaume de Saint-Louis, mais même d'un seul arpent de terre. Ce pape appelait le brave Béarnais une génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon.

Aldobrandini, connu sous le nom de Clément VIII, pour faire entièrement expier à ce prince son ancien crime d'hérésie, exigea que par procuration il se laissât fustiger à Rome; les cardinaux d'Ossat et Duperron voulurent bien représenter Henri dans cette humiliante cérémonie, et recevoir les *gaulades* pour son compte.

7 **Le zélé Torrenzo.**

Torrenzo, vicaire-général et inquisiteur à Valence, présidait le tribunal ecclésiastique qui a condamné à mort le malheureux Ripoll, pour crime d'hérésie.

8 **Alors plein de ce feu qui brûlait Alexandre.**

L'histoire rapporte que le pape Alexandre III, non content de la soumission de Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, poussa la barbarie jusqu'à le fouler sous ses pieds, en prononçant ces paroles de l'Écriture : *Super aspidem et basilicum ambulabis, conculcabis, leonem et draconem.*

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.



1 Krudener est son nom.

Si l'on nous fait le reproche d'avoir ressuscité madame Krudener morte en 1825, et de l'avoir mêlée aux autres héros de ce poème encore vivans, nous croyons pouvoir répondre que l'intervention de ce personnage nous a paru nécessaire au merveilleux de cette épopée. Nous avons considéré cette illuminée, comme une divinité de la Mythologie moderne, et nous avons cru pouvoir

l'exhumer pour donner de la vie et du mouvement à cette fiction; on peut d'ailleurs faire excuser cet anachronisme par l'exemple de Virgile qui a fait vivre sa Didon vers l'époque du siége de Troie, bien qu'elle n'ait régné à Carthage qu'environ cinq cents ans après.

Notre ami et compatriote, M. Alphonse Rabbe, dans son excellente Histoire de l'Empereur Alexandre, parle ainsi de madame Krudener :

« Dès 1814, l'empereur Alexandre avait eu des relations avec madame de Krudener ; depuis quelques années cette femme célèbre remplissait le Nord du bruit de ses succès dans la mission si singulièrement évangélique qu'elle s'était donnée, ou, si l'on veut, qu'elle avait reçue des inspirations exaltées d'une ame religieuse et ardente, et d'un cœur qui surabondait de zèle et de tendresse pour l'humanité. On sait que, née dans la classe la plus éminente de la société et au milieu des douceurs de l'opulence, douée d'une beauté dont l'attrait était irrésistible, madame de Krudener renonça à ces avantages, jeune encore, pour accomplir, en annonçant aux hommes la parole de Dieu, un apostolat dont le but n'était rien moins que la conversion du genre humain. Jusque-là, comme il arrive ordinairement aux fondateurs de sectes, elle avait trouvé plus de partisans dans les cabanes que dans les palais, et les princes, loin de se faire ses prosélytes, l'avaient persé-

cutée, jugeant dangereuses les prédications et même les aumônes au moyen desquelles elle entraînait les populations à sa suite. D'ailleurs, elle pouvait enflammer les passions des classes souffrantes, et fournir un prétexte aux rébellions, en mêlant à ses prières des prédictions menaçantes contre les puissans de la terre qui s'écartaient de la droite voie. Cependant, comme elle avait annoncé la chute de Napoléon, sa réputation de prophétesse commença, en 1814, à s'établir avec une sorte d'universalité, et voyant dans le grand changement qui s'accomplissait en Europe, une occasion favorable pour tenter la *révolution* religieuse qu'elle-même méditait, elle se rendit à Paris en même temps que les souverains alliés. C'était sur l'appui d'Alexandre qu'elle comptait particulièrement, non-seulement parce que la Russie semblait devoir être désormais la modératrice des grands débats qui s'élèveraient pour la reconstruction de l'Europe, mais encore parce qu'elle savait que quelque chose dans l'ame de ce souverain sympathisait avec ses propres idées sur la nécessité d'une révolution religieuse. . . . .

... Les instructions et les exhortations de madame de Krudener avaient produit leur effet. La célèbre prophétesse s'était habilement emparée de ce qu'il y a toujours de vivant et de chatouilleux dans le cœur d'un roi; cette *orgueilleuse faiblesse* qui se complaît dans des idées de puissance et de domination. « Alexandre, disait madame de Krudener, a reçu mission de réé-

difier ce que Napoléon avait reçu mission de détruire. Alexandre est l'ange blanc de l'Europe et du monde, comme Napoléon en fut l'ange noir. » Cette rivalité mystérieuse des deux anges ou génies de l'époque, dut séduire Alexandre, en le rehaussant à la hauteur d'un adversaire au-dessous duquel il était bien forcé de se reconnaître, d'après la valeur des proportions adoptées dans le triste monde des réalités matérielles.

» On attribue donc à l'influence de madame de Krudener sur Alexandre, la modération que montra ce souverain dans les transactions qui se firent à cette époque avec la France. Ce qu'il y a de sûr au moins, c'est qu'elle tenait, chez madame de Laharpe, des conférences mystiques, où se réunissaient les souverains alliés. Son crédit *politique* était donc établi dès cette époque, et l'on juge aisément combien il dut s'augmenter lorsque le retour de l'île d'Elbe et la journée de Waterloo vinrent confirmer tout ce qu'elle avait annoncé, touchant les nouveaux malheurs qui devaient être suscités par l'*ange noir*. On a même fait honneur de cette idée à madame de Krudener elle-même ; et il est vrai qu'elle avait rêvé l'union des rois, mais dans l'intérêt universel des peuples. Elle voulait *christianiser* le monde selon les principes de l'Église primitive ; elle voulait la paix universelle, et ne voyait d'autre moyen d'y parvenir que l'alliance des puissans du siècle cimentée par la religion.

» Selon d'autres personnes, c'est au sortir d'un entretien où cette femme extraordinaire épanchait son ame avec une éloquence admirable, que l'empereur Alexandre, saisi d'un transport religieux et philantropique, enfanta le projet de la sainte-alliance. »

2 Du palais de Chabrol la flamme les conduit.

Ce sont les signaux de feu qui remplacent pendant la nuit le télégraphe placé sur l'hôtel du ministre de la marine.

3 Dreux-Brezé du guichet lui-même ouvrant la grille.

Les marquis de Dreux-Brezé sont de père en fils maîtres-des-cérémonies à la cour; ils ont toujours été les plus fortes têtes héraldiques de France, après le père Ménétrier, le plus savant de tous les jésuites passés, qui a composé sur le blason une douzaine de volumes que personne ne lit, excepté M. Dreux-Brezé.

4 Battirent sans pitié l'impie Héliodore.

Cet impie Héliodore était le Blücher de son Antiochus; il allait, en vertu du droit de conquête, piller le temple de Salomon, comme Blücher a fait au Musée de Paris, lorsque deux anges à cheval le fustigèrent impitoyablement.

5 Qu'aux tours de Saint-Sulpice, etc.

Il est bon que les étrangers sachent qu'un télégraphe est placé snr la haute tour de l'église Saint-Sulpice, et que c'est autour de cet édifice qu'est établi le quartier-général des jésuites parisiens. Leurs imprimeurs, leurs libraires, leurs journalistes, leurs Ouvrards, sont tous logés à la rue du Pot-de-Fer, comme pour nous apprendre que leurs ennemis sont des pots de terre; leur trésor est rue Cassette, au bureau du *Mémorial Catholique*.

6 Qu'ils sentent cette épée à l'invisible coup
Dont la garde est à Rome et la pointe partout.

Nous nous sommes emparés de cette belle image qui fut si heureusement rappelée par le célèbre M. Dupin, dans son admirable plaidoyer pour le *Constitutionnel*.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.



[1] Sitôt que dans Paris le journal de la nuit.

L'Étoile. Ce journal, dans un de ses numéros, s'était vanté du triomphe des Jésuites sur Metternich, et n'avait pas oublié la fustigation de ce dernier.

[2] . . . . . Et portant la main gauche à sa plaie.

Cette plaie était sans doute une suite de la correction paternelle infligée par Fortis.

3 Chalabre les guidait au milieu des hasards.

M. de Chalabre père avait l'insigne honneur de tailler le pharaon dans les appartemens de la cour; son fils, le comte de Chalabre, fermier actuel des jeux, s'émigra, et porta sur la terre d'exil son dévouement et ses tapis verts. Pour charmer l'ennui de ses nobles compagnons d'infortune, il ouvrit un petit salon de jeu, dans lequel venaient se ruiner les fidélités malheureuses qui avaient de l'argent. Plus tard, au Palais-Royal, M. de Chalabre a donné leur revanche aux nobles indemnisés.

4 Mande Sainte, ex-abbé qu'il place en sentinelle.

M. Sainte, rédacteur de la *Sentinelle Catholique*.

5 Le cardinal Pacca, Villèle des Latins.

Le cardinal Pacca est le ministre des finances du Saint-Siége; mais c'est là le seul trait de ressemblance qu'il ait avec M. de Villèle. Le ministre romain a des commis qui font des chiffres pour lui, pendant qu'il boit le *lacryma-christi* dans sa délicieuse villa; il dit quelquefois sa messe, feuillette son bréviaire sous de beaux arbres, fait des repas de cinq heures, des siestes de trois, et s'inquiète fort peu de savoir si la rente papale est au pair, ou si les émigrés de Rome ont

besoin d'un trois pour cent pour rentrer dans leurs palais de marbre ; c'est un Horace chrétien en barrette et à cheveux blancs.

6 Fabrici desséché sur les marais Pontins.

Tous les dénommés ci-après sont les ministres ou les grands dignitaires de la cour de Rome. Fabrici est l'inspecteur de ces marais Pontins que l'on dessèche depuis Romulus et qui ne sont jamais secs. Le bon dominicain auquel nous faisons allusion plus bas, aurait bien dû dessécher des marais au lieu de ressusciter des mauviettes rôties ; le miracle était aussi aisé et aurait été plus utile.

7 Le béat Hohenlohe. . . . . . .

C'est le thaumaturge de l'Allemagne qui fait des miracles avec la permission de Metternich, son confrère en principauté. Les guérisons merveilleuses de Hohenlohe sont ordinairement enregistrées dans la *Gazette de France*, qui a de bonnes raisons pour croire aux miracles, puisqu'elle existe depuis douze ans avec cent abonnés et M. Bénaben.

8 On suspend aux lambris les sacrés gonfanons.

Le *gonfanon* ou *gonfalon* est une bannière d'église

à trois pendans. Il ne faut pas le confondre avec le fanon, qui est une pièce d'étoffe, pendante d'une manche ou de quelque autre chose.

9 La flamme brille. . . . .

D'après les premières nouvelles du jugement de Ripoll, il paraissait constant que ce malheureux avait été brûlé; on apprit ensuite qu'il n'avait été que pendu. Nous avons conservé la première version, et nous pensons que personne ne nous chicanera là-dessus. Ce qu'il importait de savoir dans cette affaire, ce n'était pas que Ripoll eût été pendu ou brûlé; il suffisait, pour constater l'auto-da-fé, qu'il eût été jugé par un tribunal ecclésiastique, et c'est ce qui a eu lieu. Le plus ou moins de sévérité dans le supplice n'atténue en rien l'horreur de ce jugement. Nous lisons d'ailleurs, dans les histoires de l'inquisition, que les condamnés étaient pendus dans certaines circonstances, en cas de pluie, par exemple. Un philosophe fut pendu à Lisbonne dans l'auto-da-fé qu'on célébra pour empêcher la terre de trembler; ce qui ne l'empêcha pas de trembler le lendemain avec un fracas épouvantable. C'est Voltaire qui raconte ce fait, lui qui a consacré tant d'horribles vérités dans ses sublimes plaisanteries.



LA

BACRIADE

OU

LA GUERRE D'ALGER.

Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disais dans ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance ; mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oise au ravissant qu'on irait chercher parmi ses rochers et dans son nid.

Bossuet, *Oraison fun. de M. Th. d'Autri.*

AVERTISSEMENT.



NATHAN BACRY, l'Hélène de la guerre d'Alger, est le héros de ce poëme. Nous avons cru pouvoir mettre en scène, sans blesser les convenances, un homme qui, par ses démêlés éternels avec Hussein dey d'Alger, s'est tiré tout-à-coup de la classe respectable et prosaïque des simples particuliers; Nathan Bacry est aujourd'hui pour ainsi dire, du domaine public, et l'épopée le réclame; ce rôle si brillant le met au-dessus de ses contemporains. Il est inutile ici, d'entrer dans les détails de l'affaire Bacry, les journaux l'ont popularisée, et nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui l'ignorent ou l'ont oubliée, au discours qui termine le premier chant de notre poëme.

Lorsque nous quittâmes Paris, notre intention était de visiter les pays lointains et poétiques, théâtre d'un poëme sérieux auquel nous travaillons depuis longtemps. La guerre d'Alger étant survenue, tout voyage

sur mer nous fut interdit par la prudence ; et nous restâmes sur les rives de la Méditerranée, les yeux fixés sur cette Égypte dont les pirates nous défendaient l'approche. Dans nos longs momens de loisirs, nous maudissions le Dey et M. Bacry ; et du sommet de nos sauvages collines, nous comptions les vaisseaux qui sortaient du port, escortés par des bricks de guerre. Ce spectacle, qui ramenait journellement nos idées sur la guerre d'Alger et sur ses causes, nous suggéra l'idée du poëme héroï-comique que nous livrons aujourd'hui au public. Il nous semble que dans aucune époque de l'histoire, jamais sujet aussi fécond ne s'est offert à la verve d'un poëte ; il y a dans cette singulière guerre quelque chose de comique qui frappe d'abord toutes les imaginations, et si nous sommes restés au-dessous de notre sujet, la faute n'en doit être imputée qu'à nous. Il est peut-être ridicule d'ajouter que cet ouvrage nous a coûté plus de soins et travail, qu'aucun de ceux que nous avons publiés jusqu'à ce jour ; c'est aussi celui que nous affectionnons davantage ; nous l'avons composé sous le ciel de notre doux pays, au murmure des flots et des pins, et parmi ces sites embaumés qui n'ont point de rivaux dans le monde.

CHANT PREMIER.

Par la discorde, négligence gauloise,
Sera passage à Mahomet ouvert,
De sang trempez la terre et mer Senoyse,
Le port Phocen de voiles et nefs couvert.

Maistre Michel Nostradamus, *première centurie*, verset XVIII.

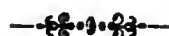


ARGUMENT.

Ouverture. — Invocation. — Vue d'Alger. — Journée du Dey. — Ses plaisirs. — La justice turque. — Haute confidence d'Hussein. — Historique de l'affaire Bacry. — Hussein s'applique à réformer les abus.



LA BACRIADE.



CHANT PREMIER.

L'épervier de la mer est sorti de son aire ;
Alger a déployé les ailes du corsaire,
Et le marin chrétien sur un horizon bleu
Signale avec effroi le pavillon de feu ;
Allah donne la guerre aux enfans du prophète !
Alger s'est pavoisé comme en un jour de fête ;
Ses Mores turbulens que fatigue la paix
Sur le môle sonore errent à flots épais ;
Dans les chantiers bruyans, l'espoir de la croisière

Exerce nuit et jour leur science grossière ;
Tandis que les calfats près d'un large chaudron
Sur le flanc des vaisseaux versent le noir goudron,
Les marins suspendus aux longs bras de l'antenne
Hêlent à cris aigus leur chaloupe lointaine ;
De hardis renégats, pirates indomptés,
Sur leurs agiles bricks en foule sont montés ;
Tout s'agite à la fois ; un hurlement sauvage
Trouble les vieux échos de Tyr et de Carthage,
Et le pal à la main, élevant un long cri,
L'inexorable Dey redemande Bacry [1].

Mais ce bruit menaçant a réveillé la France ;
Sa dignité s'oppose à plus de tolérance ;
Sa main, prête à venger un outrage impuni,
Défendra le héros du café Tortoni [2] ;
Sa flotte se rassemble, et la côte africaine
Bientôt verra flotter l'étendard de Duquêne ;
Le Tétrarque insensé qui nous brave aujourd'hui,
Saura quel bras puissant il arma contre lui.
Tandis que par un Dey l'Espagne souffletée
Présente l'autre joue à sa main emportée,
La France, des combats levant l'épouvantail,
Par des coups de canon venge un coup d'évantail [3].

Sylphe de l'Orient, divinité badine
Qui rases dans ton vol les croissans de Médine,
Esprit docte et conteur, qui durant mille nuits,
D'un calife ombrageux endormis les ennuis!
Toi qui dictes le soir, près du puits des Arabes,
Aux vieux marchands d'Alep de magiques syllabes,
Quand sous de verts palmiers les pélerins assis
Au Galland du désert demandent des récits 4;
Démon, fée ou péri, muse jeune et brillante!
Inspire deux chrétiens à la foi chancelante,
Poëtes renégats, las d'élever leurs voix
Dans les temples vieillis de Phébus aux abois,
Et qui, fiers désormais de leur apostasie,
Abjurent les dieux grecs pour les dieux de l'Asie!
Dis-nous par quels exploits le monarque d'Alger
Fit assigner Bacry sur un sol étranger,
Comment pour réclamer le plus juste salaire
Il révolta l'orgueil d'un agent consulaire,
Et quel secret affront, quelle fatalité
Pour la cause d'un juif arma la chrétienté.



Les marchands Levantins dont la nef pacifique
Parcourt, vers le détroit, la vieille mer d'Afrique,

Reconnaissent de loin, sur la colline assis,
Alger, vaste berceau de forbans circoncis :
La paix fait leur tourment, la guerre est leur négoce;
Despotes de la mer au naturel féroce,
Ces insolens douaniers, comme des suzerains,
Imposent un péage aux timides marins,
Et riche de ses vols, ce peuple philantrope
Rit du nom de forban que lui donne l'Europe.
C'est là que règne Hussein : père de ses sujets [5],
Son unanime voix lui vote des budgets ;
Trois eunuques muets forment son ministère ;
Dans son propre palais esclave volontaire,
Au sein de doux loisirs il consume le jour ;
Tantôt sur le sommet d'une moresque tour
Braquant sur un pivot son poudreux télescope,
Il applique son œil aux rivages d'Europe,
Sitôt qu'il voit blanchir à l'horizon lointain
L'aventureux chebec qui promet un butin ;
Souvent dans des caveaux, mystérieux asile
Où gît le superflu de sa liste civile,
Il compte des sequins qu'il a cent fois comptés,
Dépouille des chrétiens au bagne rachetés.
Vers le milieu du jour, dans ses longs vestibules,
Il se plait à monter ses quatre cents pendules [6],
Et de leur carillon le bon prince étourdi,
Pendant une heure et plus entend sonner midi.
Doux plaisirs, d'un cœur pur favorables indices !

Le jour tombe, et la nuit promet d'autres délices :
De vieux eunuques noirs, blanchis dans le sérail,
Des vierges du harem hideux épouvantail,
Portent, en souriant, à la nocturne orgie
De jeunes Icoglans ravis à la Georgie,
Ou sur des lits soyeux choisissent au hasard
L'esclave sans défaut visitée au bazar.
A son petit lever, quelquefois par caprice,
Ce monarque s'amuse à rendre la justice :
Le Salomon d'Alger, assis sur ses talons,
Fait chercher deux plaideurs aux larges pantalons,
On les trouve aussitôt ; le Cadi les amène :
Cependant à la barre un bourreau se promène,
Le Dey lui fait un signe, et les deux assignés
Sous le bâton légal expirent résignés ;
La séance est levée, et l'auditoire immense
Exalte jusqu'aux cieux le juge et sa clémence.

Tels étaient ses plaisirs ; jamais de ses beaux jours
Un fâcheux incident n'avait troublé le cours,
Depuis l'heure fatale où le feu de la guerre
Déchira sur Alger les bombes d'Angleterre 7 ;
Mais depuis quelques mois, le prince soucieux
De ses jeux favoris a détourné les yeux ;
Son prétoire est désert ; ses vierges délaissées
N'occupent plus, la nuit, ses ardentes pensées ;

Midi ne sonne plus; dans la caisse de bois
Le balancier s'arrête et le timbre est sans voix;
Plus d'amour, de procès, de touchante harmonie!

Une nuit, embrasé des feux de l'insomnie,
Il se lève, et frappant de ses doigts dans sa main,
Vers sa couche en désordre il fait venir Osmin:
C'était le confident de l'altesse africaine;
« Ecoute-moi, dit-il, ton maître est dans la peine:
» Mes sequins, dans mon coffre, avec soin entassés,
» S'envolent chaque jour, sans être remplacés;
» Mon trésor dépérit, en voyant mes dépenses,
» On dirait qu'un Gascon a régi mes finances.
» Chaque jour qui s'écoule accroît l'excès du mal,
» Et si je ne préviens un dénoûment fatal,
» La secte des chrétiens, la race israélite,
» Verront le Dey d'Alger en état de faillite.
» Il faut, Osmin, sauver l'honneur de ma maison:
» Vieilli dans ce palais qui nous sert de prison,
» Toi, de tous mes secrets dépositaire intime,
» Tu sais de quel complot ton Dey fut la victime;
» Rappelle-toi le temps où la France en danger
» Invoqua dans sa faim l'assistance d'Alger:
» Elle n'adressa point une vaine supplique,
» Le froment africain nourrit la République,
» Et de ce riche don fait aux Pères-Conscrits,

» Sept millions de francs furent le juste prix;
» Or, un fils d'Israël, dans cette grande affaire,
» Servit de truchement et d'intermédiaire.
» Ce fut Nathan Bacry; connu dans l'univers,
» Ce nom, dans tous les temps, nous valut des revers.
» La France, toutefois, passant sous vingt régimes,
» Refusait d'acquitter ses dettes légitimes,
» Exhibait de l'État les minces revenus,
» Et, d'année en année, allongeait ses refus.
» Bacry nous assurait que s'il allait en France,
» Il ferait acquitter nos billets en souffrance:
» Israël n'eut jamais de plus faux charlatan [8]!
» On crut à sa promesse, on fit partir Nathan.
» En effet, le perfide, à force d'artifice,
» Amena ces chrétiens à nous rendre justice,
» Et de ses propres mains, il reçut du trésor
» Sept millions de francs qu'il convertit en or.
» Long-temps on attendit cet agent infidèle;
» Mais Bacry depuis lors est resté sans nouvelle.
» Il faudrait, cher Osmin, le ravoir à tout prix.
» Je sais que cet ingrat s'est casé dans Paris;
» Qu'au jargon des chrétiens sa langue s'habitue,
» Qu'il passe le rasoir sur sa barbe pointue.
» Qu'on le voit nuit et jour sur de hauts palanquins,
» Aux passans attroupés prodiguer mes sequins,
» Et que, dans l'Opéra, les houris de la danse
» Devant mes millions se pâment en cadence.

» Sauvons, il en est temps, des débris précieux !
» J'ai besoin, avant tout, d'un homme audacieux ;
» Je veux de ce Paris qui lui sert de refuge,
» Qu'on le traîne en ces lieux devant son propre juge ;
» L'entreprise est hardie, et pour l'exécuter,
» Il faut y réfléchir, et la bien discuter.
» Je cherche dans Alger cinquante hommes d'élite
» Assez forts pour tenter le coup que je médite,
» Je ne les trouve pas ; et d'ailleurs dans Paris,
» Mon peuple offusquerait les ombrageux esprits ;
» L'astucieux Nathan se douterait du piége ;
» Il faut par d'autres mains que ma ruse l'assiége.
» Voici donc mon projet, cher Osmin : cette nuit
» Sur un des mes vaisseaux tu monteras sans bruit,
» Il n'attend plus que toi pour quitter ce rivage,
» La ville d'Alexandre est le but du voyage ;
» Sois mon ambassadeur auprès du vice-roi,
» Porte-lui des présens en gage de ma foi,
» Obtiens de sa bonté qu'il confie à ton zèle
» Cinquante Musulmans de sa garde fidèle ;
» Alors, point de retard, remonte sur les flots,
» Aux rivages français transporte ces héros,
» Marche droit à Paris où vit l'Israélite,
» Indique cette proie à ta troupe d'élite,
» Et quand tu jugeras le moment décisif,
» Que cent robustes bras l'enlèvent mort ou vif.
» Adieu ; tu trouveras en quittant ce royaume

» Mes lettres de crédit et ton secret diplôme :
» Pars ; sois prudent surtout ; pour un plus grand projet
» Jamais un potentat ne choisit un sujet. »

Osmin s'est incliné. Ce confident si sage
Entrevoit, d'un coup-d'œil, les périls du message ;
Mais un calme profond règne sur tous ses traits,
Sans murmure et sans joie il quitte le palais,
Franchit ses longs jardins, et méditant son rôle,
Dans sa marche rapide arrive sur le môle.
Là, parmi cent vaisseaux il reconnaît le sien.

Mais Hussein est plus calme après cet entretien ;
Il quitte désormais sa stupeur monotone,
A de plus nobles soins son ame s'abandonne ;
Roi de vastes États, chef de tant de tribus,
Il veut dès ce moment réformer les abus :
Et d'abord, dans l'excès de son louable zèle,
Il appelle Costa, son horloger fidèle 9,
Ordonne qu'à l'instant l'antique horloge à poids
Que le précédent règne exila sous les toits,
Dans ses appartemens en pompe replacée,
Reprenne à l'avenir sa marche cadencée.
Sa paternelle voix convoque les cadis,
Des deniers de l'État déprédateurs hardis ;

Il veut que dans trois jours le chef de la justice
Mette tous les vieux pals en état de service.
Puis, jetant de sa couche un regard consterné
Sur son pauvre harem mollement gouverné,
Il voit ce triste empire où de faibles eunuques
Abandonnent le sceptre à des vierges caduques;
Effroyable chaos! de ses propres houris
A peine connaît-il et le nombre et le prix;
Sur ce grave sujet il est temps qu'il s'éclaire:
Il appelle Mesrour du ton de la colère,
Et le charge aussitôt de dresser en détail
Un état raisonné des femmes du sérail.

Le jour luit, et le Dey, bercé par un génie,
Sur son lit solitaire a vaincu l'insomnie.



CHANT DEUXIÈME.

Combien ont-ils quitté de jardins, de fontaines, et de lieux de plaisance où ils prenaient leurs plaisirs?

CORAN, *chapitre de la Fumée écrit à la Mèque.*

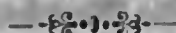


ARGUMENT.

Départ d'Osmin pour Alexandrie. — Description du voyage. — Entrevue avec le pacha d'Égypte. — Secours accordé aux Algériens. — L'ambassadeur se rend à Paris, aidé des troupes du pacha. — Sécurité de Bacry. — Détails de ses occupations.



LA BACRIADE.



CHANT DEUXIÈME.

Quand le soleil de l'Est de ses rayons naissans
Des pieux minarets fit luire les croissans,
Le vaisseau qui portait la superbe ambassade
Aidé d'un vent propice avait fui de la rade.
Tandis que sur son banc le pilote incliné
Tient le rauque timon vers l'Orient tourné,
Que les cris des marins se perdent dans l'espace,
Sur la poupe élevée Osmin a pris sa place:

Un esclave d'Asie, instruit dans le sérail,
Agite à ses côtés le flexible éventail;
L'Excellence en turban de coussins entourée,
Allongeant sur les flots sa chibouque dorée,
Suit d'un regard distrait vers un horizon pur
Le parfum qui s'exale en tourbillons d'azur,
Et médite en secret sur le hardi voyage
Qu'un maître impérieux confie à son courage.
Mais déjà le vaisseau dans son rapide cours
Du populeux Alger n'apperçoit plus les tours.
Ils atteignent bientôt sur la prochaine rive
Bone au sol nourricier que parfume l'olive,
Bone fière d'un port que hante l'étranger,
Riche et dernier confin du royaume d'Alger.
Leurs yeux errent long-temps sur la plage déserte,
Et signalent enfin les hauts murs de Biserte.
Mer féconde, où jamais le pêcheur indécis
Ne jeta vainement ses longs filets noircis.
On découvre au lever de la troisième aurore
Des remparts crénelés que bat le flot sonore,
C'est Tunis, dont le bey, par respect pour la Croix,
Députe une ambassade au sacre de nos rois.
D'illustres souvenirs peuplent cette contrée:
La morne solitude envahit Césarée;
Sur Utique en débris, sans songer à Caton,
Le pâtre indifférent passe avec son bâton;
Et l'avide plongeur enfant de ce rivage,

Est l'unique habitant des palais de Carthage!
Ainsi marche le temps sur les peuples divers,
D'herbe ou de sable un jour leurs fastes sont couverts.
Qu'importe aux fils d'Alger un souvenir stérile?
Cependant à leur gauche ils laissent la Sicile;
La nef en poursuivant son vol précipité,
Du long cap de Tunis double l'extrémité;
Là commence une terre où campent des Arabes;
Plus loin se montre Suze et le golfe de Gabes;
Malte comme un point noir semble fuir vers le nord:
Fléau du Musulman, son redoutable port
Vomissait autrefois sur de saintes galères
De chastes chevaliers armés de scapulaires,
Jusqu'à ce jour funeste où le pied d'un géant
En passant sur leur gloire y laissa le néant.
Tripoli vient après; cette ville guerrière
Des domaines de l'homme est l'extrême frontière;
Des syrthes effrayans cachés au sein des mers
Du sauvage Barca bordent les longs déserts,
Barca, terre féconde en sables infertiles,
De monstres inconnus effroyables asiles;
Quel mortel imprudent osa s'en approcher?
Le navire d'Osmin s'éloigne; le nocher
Cherche en vain des cités à nommer dans l'espace,
L'horizon se prolonge et la côte s'efface.
Pendant cinq jours encore on vogua sans rien voir,
Mais le quinzième jour aux approches du soir,

Le cri de la vigie appelle l'équipage ;
Mille doigts à l'instant indiquent le rivage.
Debout vers l'Occident, le sage ambassadeur
Du spectacle qui s'offre admire la grandeur :
Le soleil à cette heure agrandissant son disque [11].
Du vaincu de Pharsale éclairait l'obélisque ;
Osmin à cet aspect reste les sens troublés ;
Cependant les marins sur le pont rassemblés,
Ont salué ces bords d'une voix attendrie ;
Le pilote se lève et nomme Alexandrie ;
On touche au port : Osmin sur un canot léger
S'élance en arborant le pavillon d'Alger ;
Les forts ont salué le croissant du prophète,
Osmin vers le pacha dépêche une estafette,
Il demande audience, et le grand Méhémet
Au député du Dey montre son calumet.

Le satrape, au milieu de ses noirs capitaines,
Comptait en ce moment et rangeait par douzaines
Des têtes de chrétiens dont son regard subtil
Distinguait la patrie aux traits de leur profil,
Noble don, qu'Ibrahim, modèle de tendresse
A son auguste père envoyait de la Grèce !
Le doux sommeil pesait sur ses sens assoupis ;
Osmin entre, et son front a touché le tapis :
« Parle, dit le pacha de la côte africaine.

» Quel sujet si pressant vers l'Égypte t'amène?
» Ton maître peut toujours se reposer sur moi,
» L'amitié nous unit encor plus que la foi.
» Seigneur, répond Osmin, peut-être un bruit fidèle
» Des malheurs de mon Roi t'a transmis la nouvelle;
» Tu sais qu'un fils impur de ce peuple proscrit
» Qui porte sur le front son anathème écrit,
» A ravi des trésors fruits de notre industrie;
» Que le traître adoptant Paris pour sa patrie,
» Au rang des hauts banquiers en quatre jours monté,
» Jouit impunément de son vol effronté;
» Par ce rapt odieux la Régence perdue
» Au niveau de l'Epagne est presque descendue.
» Ne crois pas toutefois que mon maître aujourd'hui
» Trahirait son chagrin s'il ne touchait que lui;
» Mais un soin plus cruel déchire sa grande ame,
» Nous savons que le juif concerte une autre trame:
» Habile financier, notre or entre ses doigts
» Au bout de quelques ans se doublera vingt fois;
» Alors des rois chrétiens implorant l'assistance,
» Le Moïse nouveau sortira de la France,
» Et vers Jérusalem de degrés en degrés,
» Un beau jour conduira trois cent mille émigrés,
» Restes de ces tribus que la bouche divine
» Dispersa dès long-temps loin de la Palestine.
» Et certes, c'est ici plus qu'une fiction,
» Je crains de jour en jour le réveil de Sion,

» Déjà tout nous prépare un dénoûment tragique ;
» Un congrès de Rotschild se rassemble en Belgique...
» Nathan peut tout-à-coup, comme un autre Bernard,
» D'une croisade juive arborer l'étendard,
» Et liant à son sort la rebelle Morée,
» Arriver par deux points sur l'Égypte éplorée....
» Alors, grand Méhémet, si ton sabre puissant
» Se lève pour sauver la gloire du Croissant,
» Deux peuples conjurés dans leur idolâtrie
» Sous leurs Dieux différens fondront sur ta patrie ;
» Il faudra disperser l'un et l'autre à la fois :
» Et si tu n'es vainqueur de l'Arche et de la Croix,
» C'en est fait du Coran ; nos sultanes captives,
» D'Athène ou de Sion iront peupler les rives.
» Prince, il est temps encor d'étouffer ce danger :
» Ton intérêt se mêle à la cause d'Alger ;
» Si tu me sers d'appui, je réponds sur ma tête
» D'assoupir pour toujours la lointaine tempête :
» Ordonne seulement que cinquante soldats
» Prudens dans le conseil et vaillans aux combats,
» Sur mon agile brick s'embarquent dès l'aurore ;
» Qu'ils respectent celui que leur monarque honore ;
» Je pars, et secondé de ces fermes soutiens,
» J'arrive en toute hâte aux rivages chrétiens,
» Je vole vers Paris ; là mon zèle ordinaire
» Du perfide Nathan envahit le repaire ;
» Je le mets sur un brick prêt au moindre signal,

» Et le livre à mon Dey qui l'asseoit sur un pal.
» Tel est le plan, Seigneur, qui doit sauver l'Empire;
» Le succès est certain, mais que rien ne transpire;
» Évitons que Bacry surtout en soit instruit;
» Pour le mieux abuser nous répandrons le bruit
» Que tes nobles sujets ont quitté leur patrie [12]
» Pour apprendre à Paris les arts et l'industrie,
» Et quand il connaîtra l'effet de nos complots,
» Ses cris se mêleront au murmure des flots. »

Osmin se tut: Ali, d'une main familière,
D'un lion assoupi caressait la crinière;
Accoudé devant lui calme et silencieux,
Parfois il élevait ses regards vers les cieux;
On vit même un souris de gracieux présage
Contracter un instant son farouche visage:
« Tes vœux seront remplis, Osmin, tu peux partir. »

L'ambassadeur d'Alger se hâte de sortir,
Et retourne en silence à son bord solitaire;
O surprise! Aussitôt qu'un faible jour l'éclaire,
Il distingue de loin volant vers son côté
Un longue chaloupe au sillage argenté;
Son œil a reconnu les enfans du prophète:
Le moelleux cachemire est roulé sur leur tête;

Tous portent des poignards aux pommeaux éclatans,
Des damas recourbés, de riches cafetans.
Osmin à cet aspect pousse des cris de joie,
Et pour les recevoir tend l'échelle de soie,
Ils montent; et le vent complice de leurs vœux,
Se levant tiède encor du désert sablonneux,
Les pousse en haute mer; un bruit qui les devance
Signale leur navire au golfe de Provence,
Ils débarquent: Paris leur ouvre son chemin,
Et bientôt il reçoit les compagnons d'Osmin.

Mais Bacry, sans prévoir ces perfides menées,
Usant dans les plaisirs d'indolentes journées
Parmi de gais repas et de nobles amis,
Consommait les sequins au dey d'Alger promis.
Tous les jours se levaient radieux sur sa tête;
Tantôt, pour amuser sa nouvelle conquête,
Conducteur gracieux d'un quadrige élégant,
Il traîne sa mollesse au boulevard de Gand;
Tantôt, montrant à pied sa face fortunée,
Il savoure, en flânant, la fraîche matinée,
Et quand la double aiguille arrive sur midi,
Il monte d'un pas lent l'escalier de Hardy.
Là, que de cris de joie honorent sa venue!
Du haut de son comptoir, la bourgeoise ingénue
Accueille d'un souris le grand consommateur,

Et le garçon rusé l'appelle Monseigneur.
Vingt courtisans à jeun, peuplade Sybarite,
Entourent le fauteuil du noble Israélite,
Et dans ses yeux brillans devinant ses propos,
Dès qu'il ouvre la bouche exaltent ses bons mots.
Le dessert entretient leur pétulante veine.
Le pauvre dey d'Alger est toujours mis en scène,
Et de vieux Clos-Vougeot tous les cerveaux atteints
Déchargent leurs vapeurs sur les forbans lointains.
Tout-à-coup, il s'arrache à cette gaîté folle;
Le palais de la Bourse est ouvert; il y vole,
Non comme un coulissier, agioteur obscur
Qui, d'un pas timoré, marche à l'ombre du mur;
Lui, cherchant le grand jour, près du parquet se range,
Appelle à haute voix tous les agens de change,
Leur dicte fièrement ses ordres souverains,
Prend des coupons de Naple ou des bons mexicains;
Il offre aux potentats de l'Europe chrétienne,
Comme un autre Rotschild, un bras qui les soutienne,
Et pour un déjeuner, propose, en badinant,
La créance qu'il tient sur le roi Ferdinand [13].
Mais son cheval hennit au bas du péristyle:
Il le monte en trois temps, en écuyer habile;
Le peuple émerveillé s'écarte devant lui;
Alors, si dans le jour un beau soleil a lui,
D'un pas grave et prudent il s'en va chez Lepage,
Prendre, à tant par cachet, des leçons de courage,

De crainte que le Dey, se créant chevalier,
Ne l'appelle un beau jour en combat singulier.
Après, pour réparer ses forces épuisées,
Il s'élance au galop dans les Champs-Élysées,
Et, fier d'avoir perdu vingt énormes paris,
Il arrive, nuit close, au Café de Paris;
Il s'installe, et d'abord la carte inspiratrice
Suggère au gastronome un appétit factice.
Une heure ainsi s'écoule, et le dîner fini,
Le ventre en relief, il va chez Tortoni;
Un murmure flatteur l'annonce dans la salle;
On apporte à l'instant sur une table ovale,
Guéridon réservé que lui-même marqua,
La tiède porcelaine où fume le moka.
Il s'assied; cependant deux esclaves timides
De babouches d'Alger chaussent ses pieds humides;
Les honneurs qu'on lui rend l'enflent d'un juste orgueil;
Parmi ses courtisans balançant son fauteuil,
Le débiteur du Dey, roi des Israélites,
Semble un astre escorté de trente satellites.
Son rapide babil effleure tour à tour
Les secrets de la nuit et l'histoire du jour,
Le prix de son cheval, la cote de la rente,
Les nouvelles d'Alger et du trente-et-quarante.
Sur chaque ridicule il porte son scalpel,
Condamne sans retour et juge sans appel.
Mais des plaisirs du soir il garde la mémoire;

Un signe de sa main dissipe l'auditoire :
Le joyeux entretien s'est prolongé trop tard,
Il est temps de paraître au théâtre Favart :
Garcia, tout chargé des lauriers de l'Europe,
Est arrivé ce soir des bords de Parthénope ;
Cirque cher à Bacry ! Là, le héros d'Alger
Déchiffre bien ou mal l'idiôme étranger,
Il crie, en étendant les bras vers les coulisses,
Brava pour les acteurs, *bravo* pour les actrices,
Et, toujours entouré de sa brillante cour,
Il s'enivre d'honneurs, d'harmonie et d'amour.

Noble juif, puisses-tu, libre d'inquiétudes,
Prolonger à jamais ces douces habitudes !
Puisses-tu voir toujours, devant toi réuni,
Le cercle adulateur du café Tortoni !
Le ciel des boulevards à tes yeux est tranquille ;
Au sein du beau pays qui t'ouvrit un asile,
Tu veilles sans soupçons, et tu dors sans effroi...
Hélas ! tes ennemis rôdent autour de toi,
Et pour saisir au corps un faible Israélite,
Deux rois ont mis sur pied une garde d'élite !!!



CHANT TROISIÈME.

. . . . . *Palleat sic*
Ut nudis pedibus pressit qui calcibus anguem.
JUVENAL.

Mes enfans, retournez en Égypte.
CORAN, *Chapitre de Joseph écrit à la Mèque.*

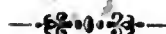


ARGUMENT.

Les Égyptiens à Paris. — Leurs plaisirs. — Leurs ennuis. — Horrible effroi de Bacry. — Les Égyptiens à l'Opéra. — Stratagême voluptueux. — Les nouvelles Armides. — Séduction accomplie. — Repentir d'Osmin. — Il retourne à Alger. — Fin tragique de ce héros.



LA BACRIADE.



CHANT TROISIÈME.

Le vigilant Osmin, dans l'intrigue blanchi,
A fait choix d'un palais au quartier de Clichy.
C'est là qu'il établit les cinquante Séides ;
Bien loin de les soustraire à des regards avides,
Il veut que chaque Turc, par son goût excité,
Se promène d'abord dans la vaste cité.
Fière de leur séjour, la France hospitalière
Caresse ces héros d'une main familière ;

Chaque jour pour complaire à ces fils de visirs,
Elle invente des jeux et de nouveaux plaisirs :
Ils sortent escortés de doctes interprètes ;
L'Institut les reçoit aux séances secrètes ;
Guilbert-Pixérécourt, si pauvre en nouveautés,
A défaut de public, les a tous invités ;
Au faubourg Saint-Germain la sultane titrée
De son noble salon leur accorde l'entrée ;
Puymaurin veut couler leur profil africain,
Et Guyon les invite à Saint-Thomas-d'Aquin.
Mais rien ne peut charmer leur vague inquiétude,
Leur ame tout entière est à la solitude ;
Sur les bords de la Seine ils pleurent leur exil,
Ils cherchent autour d'eux les cascades du Nil,
Les vertes oasis, et ces plaines humides
Où comme des géans dorment les Pyramides.
Même dans nos jardins, lorsque d'un pied léger
Les filles des chrétiens passent sous l'oranger,
Jamais leurs yeux dévots de ces vierges profanes
N'osent interroger les tissus diaphanes.
Ah ! si l'ange du ciel qui préside aux plaisirs
Leur rendait du harem les amoureux loisirs !
Ah ! s'ils pouvaient revoir sur la molle ottomane
La fraîche Georgienne ou la blanche Persane,
Sous un soleil de feu, quand l'eunuque thébain
Haletantes d'amour les ramène du bain ;
Alors vous les verriez ces étrangers timides

Se lever tout-à-coup, frénétiques Alcides,
Et purs devant la loi, dans leurs mâles efforts,
Sur de soyeux coussins expirer sans remords.

Vains regrets! Aussitôt que l'astre qui décline
Du verdoyant Meudon a doré la colline,
Que la nuit dans Paris se glisse par degrés,
Les jeunes Musulmans par des chemins secrets
Regagnent de Clichy la lointaine barrière,
Où les attend Osmin qui sonne la prière.

Un mois s'est écoulé; le débiteur d'Alger
Soupçonne vaguement un sinistre danger;
Ces bandes d'Osmanlis dans Paris dispersées
L'assiégent malgré lui de funestes pensées;
Pourtant il aime à croire, ainsi que tout Paris,
Que le soin de s'instruire occupe leurs esprits;
Mais l'heure du péril est à la fin venue;
Un horrible incident va dessiller sa vue :
Un jour, en revenant du faubourg Saint-Germain,
Au détour d'une rue, il reconnaît Osmin;
Bacry sur son cheval d'épouvante recule,
Le fer glacé du pal dans ses veines circule;
Le juif à cet aspect reste les bras en croix,
Sa langue est immobile et sa bouche est sans voix.

Tel frissonna Saül, quand, pâle de menace,
L'ombre de Samuel parut devant sa face;
Tel frémit dans un bois un enfant ingénu,
Qui sur un froid serpent a posé son pied nu;
Tel encor Robinson resta muet de crainte,
Quand d'un pied de sauvage il aperçut l'empreinte.
Le héros africain, par ce sceptre obsédé,
D'une moite sueur a le corps inondé,
Les genoux tremblotans, et la vue incertaine,
Il regagne à tâtons sa demeure lointaine;
Là, le sein déchiré du plus juste souci:
« Il est donc vrai, dit-il, le perfide est ici!
» Il commande en secret une garde d'élite,
» J'entrevois d'un coup-d'œil l'attentat qu'il médite,
» Il veut, demain, peut-être, au milieu de ma cour,
» Du café Tortoni m'arracher en plein jour!...
» N'importe, déjouons sa coupable entreprise;
» Qu'on juge le héros dans un moment de crise:
» Pour sauver notre vie et nos derniers sequins,
» Opposons l'artifice aux huissiers africains. »
Le héros se recueille et médite en silence:
Tout-à-coup sur son front rayonne l'espérance;
Le temps presse, il se lève, il sort, et dans la nuit,
Prépare le succès du plan qu'il a construit.
Le lendemain, à peine un crépuscule rose
Se glissait sur les bois où Versailles repose,
Voilà qu'un messager, la dépêche à la main,

Au palais de Clichy vient demander Osmin ;
Osmin reçoit l'écrit, le livre à l'interprète :
On y lisait ces mots : « Nobles fils du prophète,
» Ce soir, loin de la pompe et du fracas mondain,
» On joue, en votre honneur, l'opéra d'Aladin.
» La salle est, cette nuit, à vous seul réservée,
» Et Sosthène humblement attend votre arrivée. »

De cet insigne honneur Osmin sent tout le prix ;
Ses compagnons, parés des plus riches habits,
A l'heure du plaisir qu'indique le message,
De l'Opéra français encombrent le passage.
Ils entrent au lever de l'immense rideau ;
Pour des yeux de Memphis quel sublime tableau !
Riche de mille feux que le Gange recèle,
Dans le palais magique un soleil étincelle ;
Là, des sylphes ailés à l'heureux Aladin
Offrent des fruits cueillis au céleste jardin ;
Des houris au teint frais, d'agiles bayadères
Dansent en agitant leurs tuniques légères,
Et présentent aux mains qui voudraient les saisir
Des seins tout palpitans d'amour et de plaisir.
Ce palais tout rempli d'ineffables prestiges,
Ces chants aériens, ces vierges callipyges,
Ces invisibles luths aux accords ravissans,
Des compagnons d'Osmin tout enivre les sens ;

Du palais d'Aladin ils parcourent l'enceinte,
Leurs yeux sont éblouis ; jamais la cité sainte,
Que promit Mahomet aux Musulmans pieux,
En songe n'apparut plus brillante à leurs yeux [14].
Dans leurs seins haletans la volupté fermente,
Déjà chaque héros a choisi son amante,
Ils l'appellent du geste, et le rigide Osmin
Attend même la sienne, un mouchoir à la main,
Princesse qui jadis, dans OEdipe à Colonne,
Créa, sous Sacchini, le rôle d'Antigone.
Alors d'autres houris, aux ailes de zéphir,
Qui parent leurs bandeaux d'aigrettes de saphir,
D'enfantines beautés chères à Therpsicore,
Qu'un duvet pudibond ne couvre point encore,
Dociles instrumens du plus doux des complots,
Dans des chaînes de fleurs enlacent nos héros ;
C'en est fait! au milieu des nouvelles Armides,
Ils sont près d'oublier leurs chères pyramides :
Ils résistent encor, mais, par un coup fatal,
Le gaz vient d'expirer dans son dernier cristal...
Quelle nuit, Mahomet ! ... Quand la nouvelle aurore
De Montmartre voisin dora le sémaphore,
On vit près d'un manoir, sur la route de Sceaux [15],
Cinquante Musulmans errer sous des berceaux,
Et le passant ouït des voix orientales
Qui traduisaient en turc l'hymne saint des vestales.

Bacry rend grâce aux cieux, et son chagrin banni,
Il proclame sa ruse au café Tortoni.

Toutefois, dans le cœur des enfans du prophète
La volupté s'épuise et n'est point satisfaite;
Mais Osmin, de qui l'âge a glacé les ressorts,
Dès la première nuit a senti des remords;
La faiblesse des sens lui rend son énergie;
Il se lève, honteux de sa profane orgie,
Et des murs du castel arpentant le contour,
Il sonne la prière au beffroi de la tour.
Jamais, depuis cent ans, ces cloches féodales
N'avaient du vieux manoir fait retentir les dalles.
Au signal de l'airain, les défenseurs d'Alger
Sur le parquet poli sautent d'un pied léger,
Et chaque Musulman, auprès de sa conquête,
Parut à la croisée, un foulard sur la tête.
« Amis, leur dit Osmin, les filles des chrétiens
» Ont égaré nos cœurs par leurs doux entretiens;
» Reprenez vos turbans; le fleuve nous réclame,
» Dans ses limpides eaux purifions notre ame,
» Quittez ce lieu perfide, et sur les pas d'Osmin
» De l'austère Clichy reprenez le chemin. »
A ces mots les houris, sûres de leur empire,
Livrèrent à l'écho de longs éclats de rire,
Et leurs jeunes amis, en sifflant leur Mentor,
S'élancèrent d'un bond dans leur lit tiède encor!

Couples heureux ! l'amour vous verse son ivresse ;
Exercez à loisir votre mâle jeunesse,
Des lions du désert indomptables rivaux,
Alcide eût de nos jours envié vos travaux.
Et cependant Osmin fuit vers la capitale!
En longs gémissemens son désespoir s'exhale ;
Il maudit mille fois, et Nathan, et Paris,
Et l'Opéra français, et les fausses houris.
De quel front ira-t-il au pays du prophète
Étaler en public sa honteuse défaite ?
Quelle excuse fournir au Monarque d'Alger?
N'importe, son devoir méprise le danger ;
Il fuit la capitale, et l'ame résignée,
Il regagne à l'instant sa patrie éloignée.

Mais déjà, dans Alger, l'estafette aux cent voix
Avait conté d'Osmin les amoureux exploits ;
Il arrive, et se rend au palais de son maître ;
D'un farouche regard Hussein l'a vu paraître :
« Épargne tes discours, Osmin, j'ai tout appris ;
» D'un revers parmi nous tu sais quel est le prix ;
» Il faut que sans délai ton destin s'accomplisse ;
» Je ne puis arrêter le cours de la justice ;
» Mais ma noble amitié te fait un dernier don :
» Adieu, tu peux choisir du pal ou du cordon. »

A ce trait si touchant d'un roi si magnanime,
L'ambassadeur sentit tout le poids de son crime,
Et le jour même, après un choix fait à loisir,
Il mourut sur un pal comme meurt un visir.



CHANT QUATRIÈME.

Dove Diavolo, messer Lovico, avete pigliato tante c. . . . .
Paroles du cardinal D'EST à l'ARIOSTE.
Panditur, interea, domus omnipotentis Olympi.
VIRGILE.



ARGUMENT.

Nouvelle ruse du dey d'Alger. — Échange proposé. — La girafe. — Délivrance de Bacry. — Fureurs du Dey. — Assemblée du Divan. — Le consul français. — Conférence politique. — L'éventail.



LA BACRIADE.



CHANT QUATRIÈME.

Mais le prince d'Alger, à force d'artifice,
Veut de ses plans détruits relever l'édifice :
Il faut, dût s'écrouler son empire en débris,
Que le traître Nathan soit extrait de Paris.
De son noble conseil la sombre politique
A cet unique but sans relâche s'applique ;
Lui-même le préside, et jamais potentat
Ne parut méditer un plus grand coup d'État.

Son peuple l'aperçoit farouche et solitaire;
Ce palais si brillant est l'antre du mystère;
Il consulte des juifs profonds dans les calculs,
A de longs entretiens appelle les consuls,
Pendant six mois et plus, trame avec perfidie
Les fils mystérieux d'une ruse hardie,
Et bientôt au Divan il ose se flatter
Que son heureux complot est tout près d'éclater.

L'Europe, en ce temps-là, d'étonnement frappée,
D'une étrange nouvelle était toute occupée;
Un bruit, digne sujet de tous les entretiens,
Alors, se répandit chez les peuples chrétiens:
On disait qu'à Paris, avec toute sa suite
Une immense girafe allait être conduite,
Présent que Méhémet, vieux complice d'Hussein,
Conquit à frais communs chez le noir Abyssin.
En effet, depuis peu, les rives de Marseille
Avaient vu débarquer la vivante merveille;
Mais Paris l'attendait comme un Palladium:
Elle entre dans les murs du nouvel Ilium;
Le peuple crie: Honneur au noble quadrupède!
Combien il eût charmé Buffon ou Lacépède!!
On l'entoure, on le presse, et l'immense convoi
Par le pont d'Austerlitz entre au Jardin-du-Roi.
Ah! si dans ces beaux lieux la foule émerveillée

Admirait autrefois la girafe empaillée,
Qu'avec plus de raison son regard est charmé
En voyant se mouvoir le colosse animé!
La voilà dans sa cour !... D'une armure héraldique
Il semble qu'est tombé cet être fantastique;
Sa sauvage fierté s'éloigne avec dédain
Des grossiers compagnons, hôtes de ce jardin;
On dirait qu'elle cherche, en son inquiétude,
Du Sennaar sablonneux la vaste solitude.
Tandis qu'en nos cités tant d'hommes abrutis
Attachent sur le sol leurs yeux appesantis,
Et semblent renier leur céleste domaine;
Grave dans son maintien, la girafe hautaine
Porte au-dessus de nous son front audacieux,
Et broute noblement en regardant les cieux [16].

Bacry seul est pensif: le souci le dévore;
Hélas! la veille même une estafette more,
Arrivée à la hâte au milieu de la nuit,
L'avait d'un noir complot secrètement instruit.
Il sait trop à quel prix à la France étonnée
Cette haute girafe avait été donnée;
Il sait que pour complaire au monarque d'Alger,
On devait en retour lui-même l'échanger.
Des ministres du jour telle est la politique!
A meubler des jardins leur science s'applique;

Ils ont des animaux qui ne leur coûtent rien;
Pour avoir un ours blanc ils vendraient un chrétien;
Les cruels ! ils ont mis avec indifférence
La girafe et Bacry dans la même balance!
Quelle force opposer aux ministres d'un roi?
Le héros se résigne à cette dure loi;
Déjà même, en vertu d'un ordre qu'on leur donne,
Deux agens du pouvoir ont saisi sa personne.
C'en est fait, et Nathan, dans son hôtel surpris,
D'un odieux traité va devenir le prix;
Mais un bras tout-puissant, un bras cher à Solime,
Se montre pour sauver la touchante victime;
C'est Rotschild accouru de son hôtel d'Artois,
L'espoir des nations et le soutien des rois :
« Suspendez, leur dit-il, ce lâche sacrifice;
» Si la France consomme une telle injustice,
» A ce fils d'Israël s'il manque un seul cheveu;
» Je dis à votre banque un éternel adieu,
» Et, retirant demain mon or cosmopolite,
» Je mets l'Europe entière en état de faillite;
» Et d'ailleurs, de quel droit osez vous le saisir?
» Il ne doit craindre ici ni pacha ni visir;
» Si jadis dans Alger il reçut la naissance,
» Il est depuis quinze ans sujet du roi de France;
» Lisez ce parchemin que le temps a jauni. »
A ces mots le héros du café Tortoni
Sent rentrer dans son ame une nouvelle audace;

Il ordonne aux huissiers d'évacuer la place,
Et sauvé cette fois de ce pressant péril,
De ses plaisirs passés il ressaisit le fil.

Mais Hussein attendait le prix de la girafe,
Lui-même de Nathan avait fait l'épitaphe;
Vain espoir ! d'un traité manifeste mépris !
La girafe et Nathan sont restés dans Paris;
« L'univers est rempli du bruit de ma disgrâce,
» Il est temps, dit le Dey, que justice se fasse.»
Les ordres sont donnés : au lever du soleil
Hussein fait préparer la salle du conseil,
Magnifique Divan. auguste sanctuaire,
Où ce prince étalant son faste héréditaire,
Concilie avec art, dans les périls urgens,
La sombre politique avec le droit des gens;
C'est l'Olympe d'Alger; et, quand pâle de crainte,
Un consul de l'Europe en aborde l'enceinte,
Ces princes, ces visirs à ses yeux indécis
Semblent autant de rois sur des coussins assis.
Jamais dans les congrès de Leybach ou de Vienne
Tant d'éclat n'avait lui sur une cour chrétienne :
Aux portes du palais deux longs rideaux flottans
S'entr'ouvrent sous la main en flexibles battans;
De somptueux tapis teints au golfe Persique,
Du parquet éclatant couvrent la mosaïque;

Les murs sont dépouillés ; mais un iman pieux
Sur leur marbre a gravé des vers mystérieux ;
La colonne à ces murs adossée en ogive
Décrit mille festons, rampe sous la solive,
Comme un arbre fécond centuple ses arceaux,
Et soutient sans effort sur ses mille rameaux
Ces corniches d'azur où le pinceau moresque
Promène en longs anneaux la fantasque arabesque.

Le vénérable Dey vient s'asseoir en ce lieu ;
Des peuples africains honoré comme un dieu,
Ses dociles sujets s'inclinent quand il passe ;
Une auguste fierté réside sur sa face.
Les huissiers du palais, pirates courtisans,
Ont chargé ses coussins de superbes présens,
Car tout consul chrétien admis à l'audience
Par d'honorables dons doit la payer d'avance.
Le monarque s'asseoit ; le successeur d'Osmin
Lui porte sa chibouque au tuyau de jasmin,
Et jette dans le vase où le tison pétille
Du sérail de Stamboul l'odorante pastille.
Deval est introduit ; à son humble maintien
Sans peine on reconnaît l'ambassadeur chrétien ;
Il passe sous la porte où le rideau s'incline,
Comme un consul romain sous la Fourche Caudine,
Et quittant à propos tout sentiment d'orgueil,

Il gagne à pas craintifs son modeste fauteuil.
Cependant, de l'estrade où sa fierté repose,
Le Dey sur le consul promène un œil morose;
Qu'il voudrait voir cloués au fer du même pal,
Et le consul français, et le consul papal !
Mais la soif des sequins assoupit sa vengeance ;
« Écoute-moi, chrétien, ma funeste obligeance
» A nourri, par les mains de mon prédécesseur,
» Cette France qu'Alger aimait comme sa sœur;
» Tes frères ont mangé mes grains, et le prophète
» M'est témoin qu'ils n'ont pas acquitté cette dette;
» Et quelle dette, Allah! sept millions de francs
» Non compris, tu le sais, l'intérêt de trente ans.
» On m'a dit depuis peu que Bacry mon esclave
» A reçu cet argent et l'a mis dans sa cave;
» Si le fait est certain, j'exige que ton roi
» Fasse saisir le juif en vertu de ma loi,
» Et dans un mois au plus qu'il le rende à son maître.

» Grand Roi, dit le consul, Bacry n'est point un traître,
» S'il a reçu de l'or de mon gouvernement,
» Cet or n'est pas le tien, et j'en fais le serment;
» Cette affaire est obscure, il est vrai, mais je pense
» Que si la Chambre un jour vote cette dépense,
» Dans le prochain budget si tu peux être admis,
» Si tes fonds sont votés, ils te seront remis. »

Et le consul s'assied : l'interprète en extase
Ne trouva point de mots pour traduire sa phrase ;
Le Dey de ses longs doigts déchirant son coussin
Sentit le sang d'Alger bouillonner dans son sein,
Et d'un large éventail le mouvement rapide
Ramena la fraîcheur sur sa face livide.
« Tu me railles, chrétien, dit-il, et mon drogman
» Par ta réponse a craint de souiller le Divan ;
» Mais je veux être bon ; écoute, notre affaire
» Malgré tous tes grands mots, comme le jour est claire ;
» Réponds en langue franque et sois concis. »

LE CONSUL.

Grand Roi,
La créance d'Alger est de très-bon aloi ;
Ainsi reste en repos. Toi qui tiens la cassette,
Tu peux quand il te plaît acquitter une dette ;
Mais chez nous, pour payer on est bien moins actif,
Notre gouvernement est représentatif ! ....

LE DEY.

Ah ! tu fais le plaisant !

LE CONSUL.

Pardon ! le Roi mon maître
Ne peut rien te devoir....

LE DEY.

Il ne me doit rien, traître !

LE CONSUL.

C'est l'État qui te doit.

LE DEY.

L'État !

LE CONSUL.

La nation :
Adresse aux députés une pétition.

LE DEY.

Qu'on me rende Bacry.

LE CONSUL.

C'est un sujet fidèle,
Adopté par la France et protégé par elle.

LE DEY.

Ni Bacry ni mon or !.... Téméraire Français,
Que ce coup d'éventail te flétrisse à jamais !

A ce coup, le chrétien, frémissant de colère,
Était près de saisir son glaive consulaire ;
Mais diplomate habile il calme son transport,
Fait un présent au Dey, le remercie et sort.

Mille cris de fureur ébranlèrent les voûtes.
Quand on suit de Barca les sablonneuses routes,
A l'heure sombre où l'astre au Croissant inégal
Blanchit d'un jour douteux les monts du Sénégal,
Du fond des bois, du creux des vallons solitaires,
Les lions de l'Atlas, les tigres, les panthères

Élèvent vers les cieux ce déchirant concert
Qui glace l'Africain errant dans le désert ;
Tels autour de leur maître altéré de vengeance.
Mugissaient à la fois les chefs de la Régence.
Hussein met à profit ce généreux transport ;
Le signal des combats retentit dans le port,
Les imans ont prié ; l'étendard du prophète
De la haute mosquée a décoré le faîte,
Et le Dey, comme au jour d'un suprême danger,
Paraît vêtu de blanc sur les remparts d'Alger.



CHANT CINQUIEME.

Unum pro multis dabitur caput. . . . .

VIRGILE.

Suspensus est itaque Aman. . . . et Regis ira quievit.

Lib. Esthœr. Caput 7. v. 10.



ARGUMENT.

Départ du consul français. — Alarmes de la France. — Les auteurs en péril. — Armement des vaisseaux français. — Le blocus. — Préparatifs de défense dans Alger. — Les peuples du désert. — Dénombrement. — Revue des troupes. — Premier exploit d'Hussein. — Dévouement sublime. — Conclusion.



LA BACRIADE.



CHANT CINQUIÈME.

Cependant, le consul du Divan en tumulte
Est sorti, le visage encor chaud de l'insulte;
Pour dérober les siens aux vengeances d'Hussein,
De comptoir en comptoir il sonne le tocsin,
Ordonne, dans son zèle, à ses compatriotes,
De quitter à l'instant leurs redoutables hôtes,
Et sur un brick français, mouillé sous les remparts,
Il s'élance, suivi de timides fuyards.

Bientôt, il voit le port où la tour de Phocée
Divise, sous ses pieds, la vague courroucée;
Ni retard, ni repos : déjà dans l'arsenal,
Deval au télégraphe a dicté le signal,
Et tout Paris apprend qu'un Dey plein d'arrogance
Sur une joue auguste a souffleté la France.
Alors on entendit s'élever à la fois
Sur tout le sol français de lamentables voix.
Les barons ont vendu leurs antiques domaines,
Le vieux sang des Croisés bouillonne dans leurs veines,
Chaque preux au donjon plante son étendard,
Tout s'indigne, tout s'arme, et personne ne part.
Mais le péril est grand: une crainte unanime
Force les assureurs à renchérir leur prime.
Alger porte en tous lieux la terreur de son nom,
Les mers ont retenti du bruit de son canon;
C'est en vain que des forts s'élèvent sur nos plages
Tout fuit d'un pas hâtif de dangereux rivages,
Et l'agile Busnach, craignant d'être surpris,
Abandonne la côte et regagne Paris [17].
Et nous, qu'un même instinct, loin de la capitale,
Avait alors conduits sur la rive natale;
Nous, dont la faible voix en poétiques chants
Traduisait chaque jour ces récits attachans,
Il nous fallut quitter ce fortuné rivage
Où le sable des mers nourrit le pin sauvage,
Où sous les marbres frais de Jupiter Ammon [18];

Le poëte rêveur, invoquant son démon,
Voit, à travers les bois, sur une plage unie,
Fuir, en lames d'azur la vague d'Ionie;
Quel effroi! si du creux des perfides îlots,
Un pirate lançant son chebec sur les flots,
Fût venu, plus cruel que de Broë lui-même,
Arrêter les auteurs et saisir le poëme!

Mais pourquoi, quand la guerre embrase l'univers,
Mêler des noms obscurs à de si grands revers?
Déjà le vieux Deval, que sa honte aiguillonne,
Hâte dans les chantiers les apprêts de Bellone;
A l'aspect du héros perché sur un donjon,
On croit voir la Discorde en ailes de pigeon;
Tout s'anime à sa voix; les flottes étonnées
Rompent le câble oisif qui les tient enchaînées;
Rigny [19], pour signaler sa présence et son rang,
Hisse son pavillon au mât du *Conquérant*;
L'escadre du blocus sous ses ordres s'avance;
Le rapide *Trident*, le *Breslaw*, la *Provence*,
Majestueux vaisseaux, ceints d'un triple canon;
Avec eux ont cinglé l'*Armide*, la *Junon*,
La *Sirène*, l'*Écho*, si hautement mâtée,
Le *Loiret*, le *Marsouin*, l'agile *Galathée*,
Le *Faune* au vol léger, l'impétueux *Volcan*;
Les vents poussent au loin le formidable camp;

Ces superbes vaisseaux, ces rapides frégates
Entrent, par le détroit, dans la mer des pirates.
Là, voguent ralliés sous le blanc pavillon;
Les marins qu'a nourris l'héroïque Toulon,
Vétérans mutilés qui regrettent sans crime
Un drapeau que leur gloire avait fait légitime,
Quand leur bras, dans des jours d'ineffables douleurs,
Aux eaux de Trafalgar suivait les trois couleurs.

Ils sont devant Alger! Comme un rocher d'albâtre,
La ville au loin s'étend en vaste amphithéâtre,
Et montre sur ses murs avec art défendus,
Trois cents canons d'airain que l'Europe a vendus.
Hussein a tout prévu; sa flotte qu'il apprête,
Dans l'enceinte du môle affronte la tempête,
Tandis que les vaisseaux qui menacent le port,
Vers la côte poussés, cèdent au vent du nord.
Du côté du désert cette cité guerrière
Offre de ses remparts la puissante barrière;
L'œil frémit de les voir! de créneaux en créneaux,
Pareils à ces boulets qu'on voit aux arsenaux,
Mille crânes humains blanchis au vent d'Afrique [20],
S'élèvent par monceaux en ligne symétrique;
Éternel monument de vengeance et d'effroi!
C'est l'horrible tribut que le sabre du Roi
Va chercher au désert, quand le peuple en détresse

Refuse le budget voté par sa hautesse.
Mais malgré les rigueurs du monarque d'Alger,
A la première alarme, au signal du danger,
On vit de toutes parts des hordes demi nues
De la sainte cité noircir les avenues;
Dix mille sont venus du frais Vadijidi,
Et du pays de Zab au désert du Midi;
L'État de Constantine et sa puissante ville,
Si riches en soldats, en ont armé vingt mille;
A leur large ceinture où brille l'atagan,
On distingue entre tous les fils de Mostagan;
Du tombeau de Siphax, sur des chevaux rapides,
Accourent en hurlant les agiles Numides.
Tant de Mores distincts de langage et de mœurs,
Élèvent dans les airs de confuses clameurs;
Autour des murs d'Alger, ces immenses peuplades
Promènent leurs troupeaux et leurs tentes nomades,
Et, quand l'astre du jour tombe sous l'horizon,
Encombrent de leurs flots la porte Babason[21].
Hussein, émerveillé de leur prompte venue,
Vante leur discipline, admire leur tenue;
Pour remplir ses soldats de courage et d'amour,
Il se montre, entouré des puissans de sa cour.
Là brillent ses vieux chefs armés du cimeterre:
Le belliqueux Assen qui préside à la guerre;
Le superbe Ibrahim, né sur le mont d'Ammer,
Ibrahim, dont le sceptre épouvante la mer;

Et Brahm, le casmagi de la caisse publique,
Né sur le frais Shellif, Garonne de l'Afrique.
A l'aspect de son prince, à sa garde commis,
Tout Alger s'est levé comme un enfant soumis :
Le bon prince touché de la publique ivresse,
Accueille en souriant la foule qui le presse ;
Improvise, en jetant quelques légers sequins,
Ces bons mots familiers aux princes africains,
Et toujours escorté de son peuple fidèle,
Il gagne au petit pas la haute citadelle.
Là, quel tableau guerrier s'offrit à ses regards !
Fièrement pavoisés sous le feu des remparts,
Les vaisseaux francs, pareils à de flottantes îles,
Étalaient leurs canons sur des vagues tranquilles.
Le Dey jette sur eux des regards de dédain,
Il les maudit ensuite ; et de sa propre main
Il pointe avec effort sa longue couleuvrine,
Glisse son éventail dans l'énorme machine,
« Feu; dit-il » ! l'éclair brille, et déjà l'amiral
A reçu l'instrument qui souffleta Deval.

Le voilà donc tiré le glaive des batailles!
Que d'horribles tableaux, d'illustres funérailles
Le poëte entrevoit dans le sombre avenir!
Le tonnerre est lancé ; qui peut le retenir?
Quel bras médiateur, quelle voix pacifique
Peut réconcilier notre France et l'Afrique?

O toi ! puissant génie, officieux lutin,
Qui des côtes d'Alger au boulevard d'Antin,
Deux fois, as transporté nos muses vagabondes !
Effleure de nouveau l'immensité des ondes,
Instruis par notre voix l'univers indécis,
Poursuis jusqu'à la fin ces magiques récits,
Et qu'une fois encor ton souffle nous ramène
Des plages de l'Afrique aux rives de la Seine !

Dans les brillans salons du Café de Paris
Nathan a rassemblé ses nombreux favoris ;
Le Champagne mousseux dans les verres pétille,
Sur les visages frais la douce gaîté brille ;
Bacry seul est rêveur ; le débiteur d'Hussein
Semble en proie aux soucis d'un étrange dessein !
Des savoureux ragoûts l'odorante fumée
N'a pu lui rendre encor sa joie accoutumée.
Sa coupe de cristal, qu'il vida tant de fois
S'arrête sur sa lèvre et glisse entre ses doigts,
Et les mille bons mots que le dessert inspire
En vain à ses yeux morts demandent un sourire.

Tout-à-coup, au milieu de son conseil privé,
D'un air calme et pensif le héros s'est levé :
« Mes amis, dit Nathan, *la Gazette* fidèle

» Du plus grand des malheurs me porte la nouvelle ;
» En ce moment fatal, Alger, cher à mon cœur,
» Peut-être, dans la France, a trouvé son vainqueur,
» Alger, noble cité, juste orgueil d'un roi more,
» Alger qui m'a vu naître et que mon cœur adore !
» Hélas ! peut-être aussi les marins du blocus
» Sous les bronzes d'Alger ont succombé vaincus,
» Et mon premier berceau, dans une attaque vive,
» Égorge en ce moment ma patrie adoptive.
» Ah ! de quelque côté que je porte mes yeux,
» Je rencontre partout un triomphe odieux ;
» Quels que soient les héros qui deviennent victimes,
» Je leur devrai toujours des larmes légitimes ;
» Et de cœur et de nom Africain et Français,
» Je redoute un revers à l'égal d'un succès.
» Dois-je, quand dans mon cœur un tel combat s'engage,
» De mes vœux impuissans faire un égal partage ?
» Par deux pays rivaux également banni,
» Vivrai-je sans patrie, au café Tortoni ?
» Non, non; quittons ces lieux qui m'enivraient naguère,
» Amis, puisque je suis l'Hélène de la guerre,
» Terminons d'un seul coup ces funestes débats,
» Et périssons enfin en sauvant deux États.
» C'est pour moi, pour moi seul que la guerre s'apprête ;
» L'impatient Hussein a demandé ma tête ;
» J'y cours; pour m'arrêter vos cris sont superflus,
» Comme Rome, Paris aura son Régulus.

» Adieu, cirque Favart, et vous nobles banquettes,
» Que paraient, chaque soir, mes nouvelles conquêtes;
» Quand, gravement armé de mes binocles d'or,
» Je lorgnais, en bâillant, Mainvielle-Fodor!
» Adieu, secrets boudoirs, qu'embaumait mon arôme!
» Adieu, frais boulevards, circulaire hippodrome,
» Où mon rapide char, traîné par deux coursiers,
» Maculait, en passant, de honteux coulissiers.
» Et vous, nobles amis, dont la foule opportune
» A jeté tant d'éclat sur ma haute fortune,
» Dans ce dernier banquet recevez en ce lieu,
» Et mon suprême toste, et mon dernier adieu!»

Le desservant du temple a porté le mémoire,
Bacry le paie, et sort tout rayonnant de gloire.
Ses amis éplorés, quittant leurs phaétons,
L'escortent humblement en modestes piétons;
Le juif marche, et partout un éclatant hommage
Du moderne Codrus honore le courage;
Dans le tripot voisin, en voyant le héros,
Le banquier oublia de nommer les zéros;
Au Café de Paris les fourneaux s'éteignirent,
D'un long voile de deuil ses tables se couvrirent,
L'orchestre de Favart, buvant chez Tortoni,
Exécuta, sans frais, trois airs de Rossini,
Et sur son haut balcon, une agile prêtresse,
Par des pas de zéphir signala sa tristesse.

Quel deuil universel ! jamais les boulevards
D'un si lugubre aspect n'attristent les regards,
Quand sous un ciel brumeux, dans la foule, en silence,
Le corbillard d'un roi vers Saint-Denis s'avance.
En voyant l'holocauste offert pour nos malheurs,
Au sein du café Turc on répandit des pleurs ;
Avec un saint respect le peuple le contemple,
Du perron de Mongie au boulevard du Temple,
C'est un père vivant qui marche à son cercueil
Accompagné d'amis et d'orphelins en deuil ;
Et bientôt aux regards de l'escorte nombreuse
Paraît de Villejuif la barrière poudreuse.
Là, sous de hauts tilleuls, se déroule un chemin
Que sillonnent encor les vestiges d'Osmin ;
Au souvenir cruel du visir infidèle
Le noble juif s'émeut, son courage chancèle ;
Mais sa fierté s'indigne, et sa mâle vertu
Se ravive en son cœur un instant abattu :
« Adieu, peuple, dit-il, en langue orientale,
» Je vais mourir pour vous sur la terre natale.
» Ah ! si j'offre mon flanc à son fer assassin,
» Puissé-je désarmer la colère d'Hussein,
» Et rendre à l'amitié, toute haine bannie,
» Deux peuples si bien faits pour vivre en harmonie ! »

Les destins sont remplis... Monté sur un vaisseau,

Il a revu les murs qui furent son berceau...
Le blocus, à l'aspect de sa blanche bannière,
Entr'ouvre avec lenteur sa puissante barrière;
Dans le palais d'Hussein Nathan est introduit:
Le suprême conseil se rassemble sans bruit,
Jamais, telle est la loi de ce farouche empire,
Hors des murs du Divan un secret ne transpire.
Le destin de Bacry dort sous un voile épais:
Mais déjà dans les airs le pavillon de paix
S'élève avec orgueil sur les côtes d'Afrique.
L'escadre répéta le signal pacifique,
Et le nom de Nathan, par deux peuples béni,
Fut gravé sur le marbre au café Tortoni.



NOTES.



[1] L'inexorable Dey redemande Bacry.

Le *Courrier Français* du 24 juin dernier donne les détails les plus lucides sur l'affaire Bacry :

. . . . « Le courroux du Dey vient principalement du retard qu'éprouve le paiement des créances dites *Algériennes*.

. . . . » Le gouvernement de S. M. Louis XVIII a liquidé sa créance à sept millions.

» Peu familier avec les formalités de nos lois de liquidation et de procédure, le Dey voyant diminuer chaque jour la créance et se prolonger les délais du paiement, a cru qu'on le jouait. Il a demandé d'une manière fort

brutale l'extradition de Nathan Bacry, son ancien sujet; il entend que les sept millions lui soient comptés. »

[2] Défendra le héros du café Tortoni.

Le café Tortoni est connu de toute l'Europe; son heureuse position au centre des boulevards, la fraîcheur de ses salons, le luxe et l'extrême propreté de son service, en ont fait le rendez-vous quotidien de tout ce que Paris renferme de célèbre dans l'industrie et la finance. Il est inutile d'observer que cette fastueuse cour que nous avons prêtée au héros de Tortoni, est une pure fiction poétique. M. Bacry est un habitué constant de ce café; devenu Français par naturalisation, il veut l'être encore par ses habitudes; aussi cherche-t-il à copier cette heureuse et brillante jeunesse du boulevard de Gand, qui, par son urbanité, son goût exquis et l'élégance de ses manières, a fait oublier la sotte fatuité de l'ancien régime.

[3] Par des coups de canon venge un coup d'éventail.

On lit dans le *Moniteur* du 5 juin dernier:

« Des lettres d'Alger en date du 30 avril annoncent que, dans une audience accordée au consul-général et chargé d'affaires de France, le Dey perdant tout respect

pour le caractère de cet agent et pour la puissance qu'il représentait, s'est oublié au point de l'insulter gravement. Cette violation du droit des gens ne devant pas rester impunie, une division navale doit être en ce moment partie de Toulon pour en tirer satisfaction, ainsi que des autres griefs de la France. »

On a su depuis quel genre d'insulte avait subi le consul français : à la suite d'une violente discussion entre cet agent diplomatique et le dey d'Alger, au sujet de l'affaire Bacry, le dey, outré de colère, lança violemment son éventail à la tête du consul; il est fort heureux pour ce dernier que les monarques algériens portent un éventail en guise de sceptre; sans cela, M. Deval eût conservé l'empreinte de ce lourd attribut de la royauté.

[4] **Au Galland du désert demandent des récits.**

Antoine Galland, savant orientaliste, traducteur des *Mille et une Nuits*.

[5] **C'est là que règne Hussein père de ses sujets.**

Hussein ; c'est le nom du Dey d'Alger aujourd'hui régnant. Son premier ministre se désigne par casmagi, et se nomme Brahm; c'est son ministre des finances. Le département de la guerre est confié à Assen, qui a le titre d'aga; et Ibrahim est son vikkillargi, c'est-à-dire qu'il a le porte-feuille de la marine.

6 Il se plaît à monter ses quatre cents pendules.

Hussein, comme tous les beys, les deys et les pachas, est dévoré par l'ennui dans un palais où il se consigne lui-même; il n'en sort que dans les grandes occasions. Pour charmer quelques-uns de ses nombreux loisirs, il s'est donné la passion des pendules; on assure qu'on en compte chez lui quatre cents. Aussi toutes les puissances européennes lui envoient-elles des présens de son goût; il estime principalement celles dont le timbre est le plus aigu et prétend faire sonner jusqu'aux cadrans solaires.

7 Déchira sur Alger les bombes d'Angleterre.

Le dernier bombardement d'Alger par lord Exmouth.

8 Israël n'eut jamais de plus faux charlatan!

En notre qualité de poëtes, nous suivons le précepte d'Horace:

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge.

C'est-à-dire que nous présentons M. Bacry comme détenteur des millions dus à la régence d'Alger; et en mettant ce vers dans la bouche du Dey, nous n'avons

ni l'intention d'attaquer en masse la classe très-estimable des Israélites, ni même la probité de M. Bacry; car en supposant que M. Bacry retienne en ses mains les fonds du Dey, nous ne croyons pas qu'il soit déshonoré parce qu'il s'approprie l'or d'un pirate qui a fait décapiter injustement plusieurs membres de sa famille.

9 Il appelle Costa, son horloger fidèle.

Nous connaissons particulièrement M. Costa, ex-horloger du Dey, et nous tenons de lui une infinité de détails sur l'intérieur du palais de ce prince. Il nous a raconté, entre autres choses, qu'un jour il courut le risque d'être empalé parceque la pendule favorite du Dey oublia de sonner midi.

10 Mais déjà le vaisseau dans son rapide cours.

Ce voyage est, comme on le voit, imité de la *Jérusalem délivrée*. Si nous sommes restés, comme poëtes, au-dessous du Tasse, nous croyons l'avoir égalé comme géographes. Cette description de la côte est de la plus rigoureuse exactitude.

11 Le soleil à cette heure agrandissant son disque,
Du vaincu de Pharsale éclairait l'obélisque.

On donne généralement le nom de *colonne de Pom-*

pée à la colonne isolée qui s'élève hors de la porte méridionale d'Alexandrie ; mais les savans prétendent que cette colonne est beaucoup plus ancienne que Pompée, et qu'elle servait de principal ornement au fameux *Serapeum*, édifice très-vaste consacré au culte d'une divinité égyptienne : c'est l'opinion du célèbre Malte-Brun.

[12] Que tes nobles sujets ont quitté leur patrie.

On voit que les menées du dey d'Alger datent de fort loin ; il paraîtrait d'après ce passage que les cinquante Égyptiens arrivés à Paris il y a environ deux ans, et casernés à Clichy, sont venus dans un tout autre but que leur civilisation ; dernièrement encore les débats d'une affaire criminelle ont prouvé qu'ils accordaient quelques momens à leurs plaisirs.

[13] La créance qu'il tient sur le roi Ferdinand.

M. Bacry n'est pas fort heureux, soit comme débiteur, soit comme créancier ; comme débiteur il a affaire au dey d'Alger, qui le mène rudement ; comme créancier il a des droits à faire valoir contre le roi d'Espagne, pour la modique somme de 1,300,000 francs. Or il y a quelques années qu'il passa les Pyré-[illegible] pour tenter un recouvrement de fonds ; le minis-

tre des finances, qui connaissait les démêlés de M. Bacry avec les Barbaresques, lui conseilla fort poliment d'aller préalablement régler ses comptes avec le Dey, lui promettant qu'à son retour le Trésor s'occuperait de son affaire; malgré ce bon conseil, on assure que M. Bacry ne se propose pas de retourner en Espagne en passant par Alger.

14 En songe n'apparut plus brillante à leurs yeux.

Le magnifique opéra d'Aladin a exclusivement fixé la curiosité des jeunes Orientaux qui résident à Paris. Il n'est pas extraordinaire d'entendre à Alexandrie, à Smyrne et à Tunis, des Turcs fredonner des airs de cet opéra.

15 On vit près d'un manoir sur la route de Sceaux.

Les poëtes font sans doute allusion à un magnifique château qui appartient à un riche Israélite.

16 Et broute noblement en regardant les cieux.

N'en déplaise à Ovide, ses vers conviennent beaucoup mieux à la girafe qu'à l'homme:

Pronaque cum spectent animalia cœtera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

17 Et l'agile Busnach, craignant d'être surpris,
Abandonne la côte et regagne Paris.

Michel Busnach, ancien associé de la maison Bacry, n'est pas en bonne odeur auprès du dey d'Alger. Son départ précipité de Marseille semble annoncer des craintes sérieuses.

18 Où sous les marbres frais de Jupiter-Ammon.

Ce poëme a été composé en partie sous les frais portiques d'un temple moderne, dédié à Jupiter-Ammon par un riche sybarite dont la riante imagination avait animé les sites les plus sauvages.

19 Rigny pour signaler sa présence et son rang.

Pour rehausser l'importance de cette expédition, nous avons cru pouvoir convoquer devant Alger la division navale en station dans l'Archipel, aux ordres du chevalier de Rigny.

20 Mille crânes humains blanchis au vent d'Afrique.

C'est le plus horrible spectacle dont l'œil d'un Européen puisse être frappé. Toutes les têtes coupées par ordre du Dey sont placées sur les remparts qui regardent la campagne d'Alger. On laisse au vent du sud le

soin de décharner ces têtes, et des mains habiles les rangent symétriquement en petites pyramides.

[21] Encombrent de leurs flots la porte Babason.

Tous ces détails sont parfaitement exacts; il y a deux portes principales à Alger, *Bababek*, porte de mer, et *Babason*, porte de terre. Cette dernière est voisine des lieux funèbres, destinés aux exécutions.



ÉTRENNES

A

M. DE VILLÈLE,

OU

NOS ADIEUX AUX MINISTRES.

PRÉFACE.



Nous avons composé cette Satire pour compléter notre histoire poétique d'un ministère qui paraît s'éteindre avec ce mois de décembre. Puisse 1828 être un an de grâce pour la France et pour les écrivains! puissions-nous nous-mêmes devenir ministériels, et changer la verge de la satire contre le luth de la liberté! Si cet espoir était encore une illusion, si des Séjans sûccédaient aux Séjans, nous conserverions toujours le poste que nous avons choisi: notre verve serait inépuisable comme la haine que les tyrans inspirent.

ÉTRENNES

A M. DE VILLÈLE,

OU

NOS ADIEUX AUX MINISTRES.



Depuis le jour néfaste où tout Paris en deuil
Te vit introniser au suprême fauteuil,
Depuis que dans leurs chants deux poëtes complices [1]
De ton classique nom parent leurs frontispices;
Jamais dans un seul an, comme en ces derniers mois,
Ton cerveau colossal n'enfanta plus d'exploits :
Du rebelle Paris les civiques brigades
Avaient de ton hôtel ébranlé les arcades;

Ta main a de leurs flots enchaîné le reflux,
Ils n'ont fait que passer, ils n'étaient déjà plus :
Dès ce jour glorieux, le haineux pamphlétaire
Distillait son venin sur ton doux ministère ;
Les journaux insolens, hardis inquisiteurs,
Livraient ta vie entière au jury des lecteurs ;
Alors, de tes visirs la triple signature
Aux censeurs de ton règne envoya la censure :
L'austère Luxembourg étouffait sans pitié
Des lois que tes ventrus n'enfantent qu'à moitié ;
Il fallait conquérir cette rebelle Chambre ;
Que ne peut ton audace ? Un matin de novembre
Dans ce même palais qui bravait ton pouvoir,
On vit quatre-vingts pairs étonnés de s'y voir.
Tant d'éclat eût suffi pour ta noble carrière,
Un seul de ces exploits eût illustré Corbière ;
Mais pour toi c'était peu : par ce triple attentat
Tu machinais de loin un plus grand coup d'État,
Tu brûlais de finir, en tirant ton épée,
L'histoire de sept ans par un chant d'épopée ;
Le destin te servit : tes muets truchemens
S'étaient évanouis dans leurs départemens :
Bientôt brille ce jour d'éternelle mémoire,
Où dix mille électeurs, ligués contre ta gloire,
Des faubourgs d'outre-Seine aux boulevards d'Antin
Jetaient des noms vainqueurs dans l'urne du scrutin.
Tandis que tout Paris, par un sublime vote

Vengeait d'un vil affront sa garde patriote,
Vous, en ce moment même, au fond de vos palais
Vous comptiez vos amis de Bordeaux à Calais :
Paris n'était qu'un point sur la carte de France ;
Mais chaque heure du jour trompait votre espérance ;
Aux tours de Saint-Sulpice un bras officiel
Votait comme Paris sur l'azur d'un beau ciel ;
Quel deuil ! d'Hermopolis, dévorant ses angoisses,
Pour casser la neuvaine écrivait aux paroisses [2],
Le dévot Peyronnet, mortifiant sa chair,
Attendait sur son lit des nouvelles du Cher [3],
Et Corbière, en délire au bord d'un cénotaphe [4],
Destituait tous bas l'insolent télégraphe ;
Ces pâles lieutenans tremblaient auprès de toi ;
Toi seul inaccessible à ce commun effroi,
Tu voulus noblement, pour ta dernière fête,
Périr en Romulus au sein d'une tempête.
Tes ordres sont partis ; le pieux Delavau
A convoqué sa bande en son morne caveau ;
Alors on vit errer dans l'enceinte des places
Des hommes dont Paris n'a jamais vu les faces ;
Horrible légion ! Une chaîne d'airain
L'écroue en temps de paix dans un noir souterrain ;
Des chiourmes de Brest immondes locataires,
Ils guettent le moment des troubles populaires ;
Mais au premier signal, le hideux bataillon
S'élance, libre enfin, en obscur tourbillon,

Quand de son bras puissant le ministre du bagne
Comme Éole a frappé le flanc de la montagne.
Avec eux, ont paru les archers de Foucault;
Ces équestres soudards qui parent l'échafaud,
Césars des carrefours, centaures jésuitiques,
Accourent pour sabrer des complots fantastiques,
Et leurs bleus fantassins, par feux de peloton,
En douze temps réglés fusillent le piéton.
Le tambour bat la charge; en vain des barricades
Du populeux Grand-Cerf protégent les arcades;
Le rempart est détruit; le timide passant
Erre au milieu de l'ombre et marche dans le sang;
Tout a fui; les héros maîtres de la redoute
Poursuivent des vaincus l'innocente déroute,
Et dans l'ordre du jour, le chef de ces spahis
Proclame que leur bras a sauvé leur pays.
Ainsi dans ces forêts qui couronnent Versailles,
Parodiant sans peur le fracas des batailles,
D'illustres courtisans qu'indigne le repos
Sur des cerfs fugitifs s'élancent en héros;
Le bois frémit, les cors sonnent par intervalles,
Leur fanfare se mêle au sifflement des balles,
Le sang coule, et le soir dans le château des rois
Les superbes vainqueurs racontent tant d'exploits.

Gendarmes, gloire à vous! De ce jour mémorable

Conservez avec soin un souvenir durable,
Et pour d'autres combats désormais réunis,
Invoquez en chargeant *Villèle et Saint-Denis*.

Ah ! puisque de nos jours une main populaire
Dresse à de vieux exploits un marbre séculaire,
Puisque l'art des Lemot a gravé sur l'airain
Le moment où Louis n'ose passer le Rhin [5];
Bientôt, n'en doutons pas, de ce dévot carnage
La porte Saint-Denis retracera l'image,
Car devant ce combat d'éternel entretien,
Austerlitz est bien peu, le Trocadéro rien.

Et toi, de qui le zèle opéra ces miracles,
Quitte de ton hôtel les secrets tabernacles.
Viens, noble Delavau, viens, l'aurore qui luit
Éclaire le tableau des succès de la nuit;
La Morgue n'est pas loin; l'antre de la police
Avoisine à dessein l'infernal édifice,
Tumulaire caveau dont le gouffre béant
Attend le désespoir qui chercha le néant;
La sombre déité du nocturne sicaire
Aux crimes de Paris ouvre ce reliquaire.
Sitôt que la sonnette agitée avec bruit
Annonce un nouvel hôte au manoir introduit,

L'impassible geôlier de la lugubre salle
Porte sous le guichet la civière fatale,
Déroule un noir linceul et sur le pavé nu
Développe en sifflant le cadavre inconnu.
Quels funestes apprêts l'œil effrayé contemple !
Comme un hideux trophée étalé dans un temple,
D'humides vêtemens par la fange souillés
Pendent aux clous sanglans de ces murs dépouillés.
Jamais, jusqu'à ce jour, grâce à tes noires bandes,
Le funèbre dortoir ne reçut plus d'offrandes;
C'est la fête du lieu ! des honneurs des tombeaux
Ta haine veut priver ces effrayans lambeaux,
Et devant tes genoux les mères éplorées
Sollicitent sans fruit des dépouilles sacrées.
O douleur ! tout un peuple est stupide d'effroi;
Mais que sert d'invoquer une impuissante loi?
L'assassin dort paisible; il a sur ses victimes
Imprimé ses forfaits en marques anonymes ! ! !

Ah ! que n'est-il permis à la grandeur des rois
De sortir en piétons de leurs palais étroits !
Que ne voit-on parfois dans sa ville fidèle
Le monarque marcher à côté de Villèle !
Il saurait sur quel bras il fonde son appui,
Et la plainte publique arriverait à lui....
Vœux impuissans ! Heureux le peuple asiatique

Que retient le Coran sous un joug despotique !
Là du moins, le calife escorté d'un visir,
Sans gardes, dans Bagdad se promène à loisir ;
En vain, de son conseil, l'impudente gazette
Lui vante le bonheur de la classe sujette ;
Il la voit.... et souvent, en lugubre appareil,
La tête d'un visir préside le conseil.
Mais chez nous, peuple libre, une farouche grille
Dérobe au souverain sa plus chère famille,
Sa cour est devant lui comme un mur éternel ;
Le Suisse à brandebourg qui veille au Carrousel,
Devant la vérité croise la baïonnette,
Et jamais Dreux-Brézé, suspendant l'étiquette,
Ne permit à nos rois reclus dans leur château
De visiter à pied Paris *incognito*.

C'en est fait! désormais leur victoire récente
A rendu de nos chefs la ligue plus puissante ;
Jusqu'ici, fors l'honneur tout est perdu pour nous ;
Le ciel vient d'exaucer Quélen et Frayssinous :
Doux pasteurs! pour bénir vos défuntes ouailles,
Entonnez les versets qu'on chante aux funérailles :
Toi, Villèle, au fronton du Palais-Rivoli
Attache le laurier que ta main a cueilli ;
Que les ifs de Chabrol, plantés sous tes croisées,
Colorent de leurs feux tes voûtes pavoisées ;

Hâte-toi de jouir ; car, au gré de nos vœux,
Ton règne va bientôt s'éteindre avec ces feux.

Déjà pour isoler ta défaite éclatante,
Comme des chefs blessés qui rentrent dans leur tente,
Corbière et Peyronnet, dotés par le Trésor,
Laissent presque à zéro ton noble état-major ;
L'un, peut-être, aujourd'hui simple bourgeois de Rennes,
A ses concitoyens demande ses étrennes ;
L'autre va, studieux dans ses jardins d'Auteuil,
De ses projets de loi publier un recueil.
Ainsi de toutes parts le faisceau se délie.
Suis leurs pas, Frayssinous, héros de l'homélie,
Abdique ton pouvoir, et la crosse à la main,
Sois un nouveau Sylla pour le clergé romain ;
Ou plutôt, dans les murs consacrés à Mercure [6],
Cours exercer en paix ta grasse sinécure.
Toi, Damas, qui jadis, sacristain du dieu Mars,
Étudias nos mœurs dans la ville des Czars,
Retourne à Nicolas demander le salaire
Du knout que tu donnais aux soldats de son frère ;
Toi, Clermont, va briller aux champs de Saint-Omer ;
Et toi, dont le trident épouvante la mer,
Chabrol, du gouvernail abandonne la barre,
Va t'asseoir sur l'écueil qui vit tomber Icare,

Console Méhémet, et que l'œil du marin
T'aperçoive de loin pleurant sur Navarin.

Villèle! resté seul sur le champ de défaite,
Qu'attends-tu désormais pour incliner la tête ?
Cramponné comme Ajax au sommet de l'écueil,
Contre le sort jaloux tu roidis ton orgueil.
Crois-tu, pour retarder une chute funeste,
Qu'un prodige inouï pour toi se manifeste?
Va, si l'homme parfois entrevoit les destins,
Nos yeux ont signalé des présages certains,
L'avenir par deux fois a soulevé son voile.
O vous qui, chez la sœur de la défunte *Étoile*,
Consignez avec soin les miracles nouveaux
Qui des jésuites saints bénissent les travaux;
Vous dont la vive foi, des pervers méconnue,
Vit la croix de Migné s'allonger dans la nue [7];
Écoutez, triumvirs, et tombez à genoux.
Le ciel a fait aussi des miracles pour nous;
Oui, le jour que sauvant l'honneur de la tonsure,
Vos trois mains ont signé l'odieuse censure,
Le soleil se couvrit, et par un double coup
La foudre électrisa les chênes de Saint-Cloud [8] :
On eût dit que le ciel, complice de la terre,
Pour voter contre vous employait son tonnerre,
Et qu'au prince trompé par sa perfide cour,

Il adressait enfin sa supplique à son tour.
Que faisiez-vous alors? Votre triple excellence
Sous un paratonnerre insultait à la France;
Mais le soir, dans leurs lits, à vos yeux étonnés,
L'ange exterminateur frappa vos premiers-nés [9].
De quel front, nourrissant des espérances vaines,
Adressez-vous au ciel l'encens de vos neuvaines?
Ouvrez les yeux: ce ciel que d'hypocrites voix
Ont à votre secours appelé tant de fois,
De l'autel de Caïn repoussant l'hécatombe,
Pour tarir votre sang ouvre une double tombe.

Pour nous, sur qui l'orage épuisa tant de coups,
Sourions à l'espoir d'un avenir plus doux;
Oublions nos douleurs; de meilleures journées
Sur le front de nos fils passeront fortunées:
Décembre va finir; l'année à son matin
Nous montre le bonheur dans l'horizon lointain.

Ainsi quand le Simoun à la brûlante haleine
Désole du Sennar la sablonneuse plaine,
Languissamment couché sur des tertres mouvans,
L'arabe attend la mort qui roule avec les vents:
Mais qu'un souffle parti des rivages du pôle,
Rafraîchisse des cieux la brûlante coupole,

Il se lève ; oublieux des maux qu'il a soufferts,
Il aspire la vie errante dans les airs,
Et croit déjà revoir parmi les sicomores
La lointaine oasis aux cascades sonores,
Et le temple où priant sous un toit de granit,
Le Mollah brave en paix le soleil au zénith.



NOTES.



[1] Depuis que dans leurs chants deux poëtes complices.

Nous accueillerons toujours avec empressement les critiques qui nous seront adressées par les journaux sur la forme ou le fond de nos ouvrages; mais il en est une à laquelle nous devons répondre, puisqu'elle porte plutôt sur nous-mêmes que sur nos productions; elle a été reproduite plusieurs fois dans la même feuille: nous avons tardé long-temps à la relever, parce qu'il est toujours ridicule de parler de soi. C'est notre association qui est le but de cette critique : on nous engage à nous livrer, chacun de notre côté, à nos inspirations, et à rompre une union poétique qui, nous dit-on, a

rendu des services à la cause sainte. Les écrivains honorables qui nous donnent ce conseil nous portent sans doute quelque intérêt. Il nous est dur de nous montrer rebelles à leur bienviellance, mais nous leur déclarons que notre union ne finira que par une cause indépendante de nos volontés. Nous n'avons jamais ambitionné l'honneur d'être de *grands poëtes satiriques* ou de *grands poëtes descriptifs* ; nous voulons être de bons citoyens et servir notre pays avec les armes que nous ont données le ciel et le travail. Dès nos plus jeunes ans, la poésie a fait nos délices. Dans les longs loisirs de notre adolescence, nous avons lu ensemble avec admiration les jeunes poëtes nos contemporains, sans avoir jamais eu l'idée de les suivre dans leur brillant essor. Nous faisions des vers pour nous. Une circonstance nous en fit hasarder pour le public ; quelques suffrages les accueillirent, et nous nous trouvâmes dans la lice, pour ainsi dire, à notre insu. Si nous avions été avides d'acquérir ce qu'on appelle la gloire, nous aurions changé notre union en rivalité, en travaillant, chacun de notre part, comme les satiriques nos devanciers, à nous déchirer par des épigrammes. Les suffrages des gens de bien nous ont tenu lieu de cette gloire à laquelle d'ailleurs nous ne pouvons prétendre. Si dans nos ouvrages on rencontre par hasard quelques beautés, chacun de nous sera toujours ravi qu'on les attribue à l'autre.

[2] Pour casser la neuvaine écrivait aux paroisses.

Monseigneur de Paris ordonna dans un mandement une neuvaine, pour obtenir du ciel des élections *chrétiennes*. Le ciel a exaucé les vœux du prélat gallican : avant l'expiration de sa neuvaine, douze députés chrétiens, protecteurs des martyrs d'Orient, ennemis des Turcs et des jésuites, ont été nommés dans le diocèse métropolitain.

[3] Attendait, pour voter, des nouvelles du Cher.

M. de Peyronnet, qui se portait à la candidature, était indécis sur le choix d'un département. Dans sa perplexité, il prit les ordres du roi, et déclara qu'il *optait pour le Cher*, mais le Cher n'opta pas pour lui.

[4] Et Corbière, en délire au bord d'un cénotaphe.

M. de Corbière a failli succomber à une attaque d'élection foudroyante. M. Récamier l'a sauvé avec une potion de reliques infusées dans du *Lacryma-Christi.*

[5] Le moment où Louis n'ose passer le Rhin.

Allusion aux bas-reliefs qui décorent le monument de la place des Victoires. Louis XIV y est représenté au moment où il se plaint que sa grandeur l'attache au

rivage. Son cheval se cabre, parce que les chevaux des rois se cabrent toujours sur les tableaux, et le régiment hollandais le couche en joue avec des pièces de campagne. Voilà comment on met l'histoire en bas-relief!

En 1672, Louis XIV, qui voulait se faire une réputation de bravoure à tout prix, quitta son sérail et son confesseur, et partit de Paris avec cent vingt mille hommes de troupes pour conquérir la Hollande qui n'en avait que vingt-cinq mille. Il fallait passer le Rhin: on choisit un gué près Tholhuis. Le fort hollandais était défendu par dix-sept soldats, et la rive par deux régimens et cinq cavaliers : c'était pis que Cadix en 1823. La cavalerie française se jeta dans le fleuve, l'infanterie suivit, on tira des coups de fusil comme à Saint-Omer. Louis XIV donna des ordres sérieusement, et le Rhin fut passé. On n'eut à regretter parmi les morts que M. de Longueville qui, par malheur, était ivre, selon l'usage des gentilhommes du temps. Boileau, grand poëte et plat courtisan, s'empara du sujet; il en fit une Iliade, et Paris fut inondé de gravures et de bas-reliefs qui représentaient le grand roi enchaînant un vieillard à barbe limoneuse : c'était le Rhin.

Il est ridicule de reproduire aujourd'hui sur l'airain les jongleries d'un siècle d'adulation. Il nous semble que c'est bien assez de voir le révocateur de l'édit de Nantes, l'auteur des dragonnades, à cheval sur la place Ternaux,

Galopant vers la Banque en lorgnant le Trésor.

Nous faisons des vœux pour que ces bas-reliefs menteurs soient remplacés. Les marchands des rues Saint-Denis et Saint-Martin aimeraient bien mieux y voir les héros du 20 novembre exécutant des feux de peloton sur des passans désarmés; là au moins il y eut du sang, et par conséquent de la gloire. Voilà ce qu'il faut reproduire sur l'airain pour l'instruction de la postérité.

6 Ou plutôt dans les murs consacrés à Mercure.

Hermopolis, ville de Mercure, diocèse de M. de Frayssinous. D'après les conciles, les évêques sont tenus de résider dans leurs diocèses respectifs. Pourquoi diffère-t-il de se rendre aux vœux de ses ouailles hermopolisoises? Ne craint-il pas la mercuriale du Vatican?

7 Vit la croix de Migné s'allonger dans la nue.

A l'issue de la mission prêchée à Migné, près Poitiers, une croix de cent pieds de long fut aperçue dans le ciel. On dressa le procès-verbal qui fut signé par trois gendarmes, et on l'envoya à la *Gazette de France*, lors *Étoile du Soir*. M. de Genoude, qui est dévot comme un habitué de l'Opéra, rendit compte du miracle entre un article sur le ballet de *Joconde* et l'éloge de Mlle Cinti; il foudroya les Thomas incrédules des journaux libéraux, et prouva qu'on pouvait fort bien

voir une croix dans le ciel, puisque son collaborateur Benaben en avait une à sa boutonnière.

[8] La foudre électrisa les chênes de Saint-Cloud.

L'apparition de la censure fut signalée par d'épouvantables orages; le 2 juillet la foudre tomba sur le pont et devant l'église de Saint-Cloud. (*Voyez* les journaux du temps.)

[9] L'ange exterminateur frappa vos premiers-nés.

Les ministres ont si long-temps insulté à la France, que nous ne craignons pas de nous écarter des convenances ordinaires, en leur mettant sous les yeux cette terrible moralité, qui consterna les auteurs de la censure, sans pourtant dessiller leurs yeux. Le roi d'Égypte ouvrit les siens quand le deuil entra dans sa cour, et il rendit les Israélites à la liberté. Les tyrans de Memphis étaint moins durs que les triumvirs de notre ministère!

FIN.